

L'ennemie

Jean FID



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

UN AN (24 romans). ..	}	France .. 30 francs.
		Etranger.. 40 »
SIX MOIS (12 romans)	}	France .. 18 francs.
		Etranger.. 23 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISSETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

11. *Cyranette*, par Norbert SEVESTRE.
12. *Un Mariage "in extremis"*, par Claire GENIAUX.
13. *Intruse*, par Claude NISSON.
14. *La Maison des Troubadours*, par Andrée VERTIOL.
15. *Le Mariage de Lord Loveland*, par Louis D'ARVERS.
16. *Le Sentier du Bonheur*, par L. de KERANY.
17. *A Travers les Seigles*, par Hélène MATHERS. x
18. *Trop Petite*, par SALVA du BEAL.
19. *Mirage d'Amour*, par CHAMPOL.
20. *Mon Mariage*, par Julie BORIUS.
21. *Rêve d'Amour*, par T. TRILBY.
22. *Aimé pour Lui-même*, par Marc HELYS.
23. *Bonsoir Madame la Lune*, par Marie THIÉRY. x
24. *Veuvage Blanc*, par Marie Anne de BOVET.
25. *Illusion Masculine*, par Jean de la BRETE.
26. *L'Impossible Lien*, par Jeanne de COULOMB.
27. *Chemin Secret*, par Lionel de MOVET.
28. *Le Devoir du Fils*, par Mathilde ALANIC.
29. *Printemps Perdu*, par T. TRILBY.
30. *Le Rêve d'Antoinette*, par Eveline le MAIRE.
31. *Le Médecin de Lochrist*, par SALVA du BEAL. x
32. *Lequel l'aimait ?* par Mary FLORAN.
33. *Comme une Plume...* par Antoine ALHIX. xxx
34. *Un Réveil*, par Jean de la BRETE.
35. *Trop Jolie*, par Louis D'ARVERS. x
36. *La Petiote*, par T. TRILBY. x
37. *Derniers Rameaux*, par M. de HARCOET. x
38. *Au delà des Monts*, par Marie THIÉRY.
39. *L'Idole*, par Andrée VERTIOL.
40. *Chemin Montant*, par Antoine ALHIX.
41. *Deux Amours*, par Henri ARDEL.
42. *Odette de Lymaille*, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. *La Roche-aux-Algues*, par L. de KERANY. x
44. *La Tartane amarrée*, par A. VERTIOL.
45. *Intègre*, par Pierre Le ROHU.
46. *Victimes*, par Jean THIÉRY.
47. *Pardonnez*, par Jacques GRANDCHAMP. x
48. *Le Chevalier clairvoyant*, par Jeanne de COULOMB.
49. *Maryla*, par Isabelle SANDY.
50. *Le Mauvais Amour*, par T. TRILBY.
51. *Mirage d'Or*, par Antoine ALHIX.
52. *Les deux Amours d'Agnès*, par Claude NISSON.
53. *La Filleule de la Mer*, par H. de COPPEL.
54. *Romanesque*, par Mary FLORAN.
55. *Le Roman de la vingtième année*, par Jacques des GACHONS.
56. *Monette*, par Mathilde ALANIC.
57. *Rêve et Réalité*, par Marie THIÉRY.
58. *Le Cœur n'oublie pas*, par Jacques GRANDCHAMP.
59. *Le Roman d'un Vieux Garçon*, par Jean THIÉRY.
60. *L'Algue d'Or*, par Jeanne de COULOMB.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

61. L'Inutile Sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis d'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO. †
66. Choc en retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.
71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par Salva du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babirole, par Mathilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.
81. Monsieur et Madame Fernel, par Louis ULBACH.
82. Le Mariage de Gratiennette, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par Claude NISSON.
86. La Lettre rose, par H.-S. MERRIMAN.
87. L'Amour attend... par René STAR.
88. Sous leurs pas, par Jean THIERY.
89. Aimez Nicole, par Pierre GOURDON.
90. Le Secret de Maroussia, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
91. La Branche de romarin, par BRADA.
92. Une Belle-mère, par Raoul MALTRAVERS.
93. Cœur de Princesse, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. La Fleur d'Amour, par Andrée VERTIOL.
95. Mariages d'Aujourd'hui, par Mme LESCOT.
96. Dans l'Ombre de mes jours, par Jacques des GACHONS.
97. Arlette, jeune fille moderne, par T. TRILBY.
98. L'Obstacle, par RHODA BROUGHTON.
99. La Forêt d'Argent, par A. du PRADEIX.
100. Dernier Atout, par Mary FLORAN.
101. Le Double Jeu, par G. de WAILLY.
102. Le Coup de volant, par Marie THIERY.
103. Idylle Nuptiale, par Madame E. CARO.
104. Contre le Flot, par LE ROHU.
105. L'Amour le plus fort, par René LA BRUYÈRE.
106. Cœur tendre et fier, par la Baronne S. BOUARD.
107. Laquelle? par Jean D'ANIN.
108. Tout à moi! par Jean THIERY.
109. Sous le Soleil ardent, par Jean JEGO.
110. Les Trônes s'écroulent, par Jacques GRANDCHAMP.
111. Marga, par Zénalde FLEURIOT.
112. L'Heure du bonheur, par Lucy AUGÉ.
113. Ancelise, par CHAMPOL.
114. Mère et Fils, par A. CHEVALIER.
115. L'Embardée, par Jean SAINT-ROMAIN.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92608

JEAN FID

L'Ennemie



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

J. Ennen

1850

L'ENNEMIE

Pourquoi haïr ? C'est que le cœur et les yeux perdent souvent le chemin du vrai, s'égarant par une fausseté de jugement presque fatale.

H. L. N.

Le Havre, 17 avril 19..

Enfin, le soir est venu !... Mes pensées se réfugient toutes en toi, mère, ma petite mère, ma pauvre chère morte. Je suis bouleversée par ce que père m'a dit tantôt. Jamais je ne pourrai me résigner à cette affreuse chose : voir une autre que toi dans cette maison, une autre prendre ton nom, s'installer à ce foyer que ta tendresse avait rendu si doux, une autre occuper ta place dans le cœur de père, et me voler son affection !

Il va se remarier. Il a donc tout oublié de toi ! Oh ! c'est indigne ce qu'il fait : il me semble que je le déteste. Et toi, mère, si tu vois cela, comme tu dois souffrir ! C'est toi seule que je chérirai désormais ; je t'aimerai pour lui qui ne t'aime plus ; mais toute ma tendresse te consolera-t-elle de son abandon ?... Pourquoi nous as-tu quittés, mère ? pourquoi ne t'ai-je pas suivie, pourquoi ne puis-je maintenant te rejoindre ?

Le Havre, 21 avril 19..

Quand père m'a parlé, la violence même du choc m'a pendant un moment empêchée de penser : je me suis ressaisie, mais la secousse a duré, elle a retourné toute mon âme. Je rêvais chaque jour à toi, figure bien-aimée, disparue, mais vivante en ma mémoire. Je t'avais voué le meilleur de ma tendresse. Parfois, sous l'influence de sentiments plus vifs, après une joie, après un chagrin, ma vie d'enfant, avec les

caresses dont tu l'as remplie, se dressait devant moi... mais jamais, non jamais, je ne l'ai revécue avec la même intensité que ce soir. Après les huit années qui déjà m'en séparent, elle renaît dans mon cerveau et dans mon cœur; elle s'y étend toujours davantage, comme la pierre jetée dans l'eau forme autour d'elle des cercles de plus en plus élargis.

Et, chose étrange, ce n'est pas seulement à mère que je songe : les moindres jeux, les plus futiles incidents de nos existences de bébés, se représentent encore à mon esprit, avec un luxe, une netteté, une profusion de menus détails.

En ce temps-là, comme mes compagnons, j'avais aussi ma maman; toujours, toujours elle était là, ma maman si douce et si belle! Elle disait : « Viens, chérie »; je la suivais en sautant, ma main dans la sienne. Elle souriait à mon babil, répondait à toutes mes questions. La journée s'achevait en jeux et caresses. Papa rentrait, causant de ses plaidoiries, de ses affaires. Je l'aimais beaucoup, papa, mais il était grave et sérieux, et je préférais rester près de maman. Elle mettait sous la lampe de grands livres d'images, me contait mille histoires; ou bien, assise au coin du feu, elle attirait ma petite chaise près de son fauteuil; je laissais glisser ma tête sur ses genoux; elle jouait avec mes cheveux; je m'endormais sous ses baisers; sa voix était la dernière que j'entendais; elle répétait : « Je t'aime, ma fillette. »

25 avril 19..

Huit jours déjà! Mais peut-on se plaindre de la fuite des heures qui n'apportent que souffrance?

Oui, il y a huit jours que père m'a fait part de sa décision. Je revenais de prendre ma leçon chez Mlle Gautier lorsque Anna me dit qu'il m'attendait dans son cabinet de travail. J'étais tout heureuse de lui montrer un dessin qui m'avait valu les félicitations de ma maîtresse, et je courus chez lui.

Il était sur son fauteuil, auprès de son bureau. Il ne se penchait pas, comme d'habitude, sur les feuilles couvertes de sa ferme écriture; il ne consultait pas le Code, et je n'eus pas besoin d'arracher la plume à ses doigts, de repousser son encrier, et de déplacer son livre pour réclamer son attention.

Immuable, une expression inquiète au fond de ses grands yeux bruns, son énergique visage troublé, il

m'observait. Je sentis qu'entre nous quelque chose d'inattendu, de grave, allait se passer. Vaguement anxieuse, j'oubliai de mettre sur son front mon baiser de chaque midi, et lui ne s'aperçut pas de cet oubli.

Qu'allait-il m'apprendre ? Une affaire importante le forçait-elle à s'éloigner quelques jours ? Non, l'appréhension que je lisais sur cette physionomie, dont je savais déchiffrer les moindres mouvements, n'eût pas été si forte. Grand'mère était-elle malade, n'osait-il pas me l'annoncer ?

— Père, m'écriai-je, tu as une dépêche de Grenoble ?

Il secoua négativement la tête :

— Ta grand'mère se porte bien, ma chérie. Je t'ai appelée pour t'entretenir d'un sujet très... délicat, et qui va te peiner d'abord. Mais tu sais, n'est-ce pas, que je t'aime ?

— Quelle question, père ! Ai-je jamais paru douter de ton affection ? Certainement, je sais que tu m'aimes. Tu m'aimes, comme je t'aime, exclusivement, comme l'on s'aime quand on est tout l'un pour l'autre !

— Et c'est pour cela que je crains de te dire... Cependant il le faut. Demain, j'hésiterais comme j'hésitais hier... Bientôt, on en parlera dans le Havre... tu l'entendrais d'une bouche autre que la mienne... je ne le veux pas... ce te serait plus pénible encore.

— Père, je ne te comprends pas ; qu'y a-t-il ?

— Oh ! que je vais te paraître cruel ! De quels mots me servir ?... Sois sûre que, là, j'ai voulu ton bien encore.

— Tu m'effraies, père. Tu as un ton solennel que tu ne prends jamais avec moi. On croirait que tu veux me gronder...

Il m'attira sur ses genoux, comme lorsque j'étais une petite enfant, il m'embrassa plusieurs fois, et je sentais une telle tendresse dans ses regards que je souris de ce mot de « cruel » qu'il avait prononcé : il me semblait incapable d'une cruauté.

— J'ai connu, chez M. Richebourg, une jeune fille, indépendante et digne, victime d'une terrible catastrophe. Elle donne des leçons...

— Papa, tu veux me présenter une institutrice ! Pourquoi ? Mon éducation est terminée. Je suis satisfaite de mes maîtresses de peinture et de piano. Anna ne me suffit-elle pas pour m'accompagner quand je sors ?... Une institutrice !... les moments que je passe avec toi sont déjà trop courts, et notre intimité sera

rompue par une institutrice ! Tout ce qui fait le charme de notre vie disparaîtra dès l'instant où quelqu'un partagera nos repas, nos soirées, nos promenades... c'est impossible !

Il me pressa plus fortement dans ses bras :

— Ce n'est pas une institutrice que je songe à te...

— Pourquoi ne m'as-tu pas interrompue plus vite ? Tu m'as fait si peur ! J'ai cru que tu ne serais plus à moi, comme en ce moment, tiens !

— Rien ne changera dans notre affection ; mais, ma chérie, à cette existence que nous menons seuls depuis huit ans, quelqu'un va s'associer.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que de cette jeune fille, digne sous tous les rapports de l'estime et de l'attachement d'un homme qui se respecte, j'ai résolu de faire... Non, mignonne, ne me regarde pas avec cette expression égarée, ne t'écarte pas de moi... reste... écoute...

— Assez, assez, je devine... Maman !

— Ma pauvre petite, j'avais prévu ton chagrin, il est légitime ; tu ne peux te résigner si vite... laisse-moi t'apaiser, laisse-moi t'expliquer...

— Non, non.

— Je voudrais te faire comprendre qu'à ce moment où je prends un engagement nouveau, mon souvenir pour celle que je pleurerai toujours, et ma tendresse pour toi demeurent les mêmes. C'est une amie que je te destine. Elle a souffert comme nous, elle...

Père, en parlant, cherche mes yeux, mais je ne le regarde plus. Je tremble, ma tête brûle, ma vue se trouble. Je vais tomber. Il s'approche pour me soutenir : alors je retrouve la force de me redresser. Il essaie de me ramener sur ses genoux : je l'écarte violemment, et je m'enfuis sans lui dire un seul mot. Je cours à ma chambre ; et quand, longtemps, je me suis tordu les mains, quand j'ai étouffé, de mon mouchoir serré contre ma bouche, les cris qui me soulèvent la poitrine, je songe à père. Depuis huit ans, c'est la première fois que je le repousse ; depuis huit ans, c'est la première fois que ma violence instinctive m'a dominée. Enfant, j'avais quelquefois de folles colères, et lorsqu'elle les avait calmées, mère disait, caressant mes cheveux : « Ah ! petite entêtée, si tu n'étais si bonne !... »

Souvent aussi, lorsque mes résistances de fillette gâtée avaient fâché papa, elle m'envoyait lui demander pardon. Comme il comprenait cette impétuosité

que je tenais de lui, comme il pardonnait vite et tendrement !

Faut-il, de même que jadis, aller le trouver ? Je l'ai peiné : cette pensée m'est insupportable. Depuis que mère n'est plus là, je me suis ingéniée à lui éviter toute fatigue, tout chagrin ; j'ai voulu rendre mon affection si vive, si chaude, si caressante, qu'il sentit moins le vide laissé par celle que nous pleurons.

Ah ! cette affection qui est tout ce que je puis lui donner, mais que je lui donne avec tant d'élan et de joie, pourquoi ne lui suffit-elle plus ? Pourquoi me reprocher ce que ma douleur lui fait souffrir ? s'il souffre, je souffre aussi, moi !

29 avril 19..

Plus les heures s'écoulaient, moins mon chagrin s'apaise. Mes souvenirs se précisent. Une foule de détails, à demi oubliés, de mon existence avec mère, ont fait irruption dans ma mémoire. Ils me sont revenus avec des nuances tellement attendrissantes que c'est à croire que la morte elle-même m'encourage dans ma révolte. Oh ! mère, je ne puis plus vivre sans toi : le présent m'est odieux, l'avenir me fait peur, je me réfugie dans le passé.

Mes carnets, mes carnets de fillette ! Il me les faut, je vais les chercher, je veux les relire. Tout en larmes, je les mis, il y a huit ans, dans la chambre de mère, au fond du joli secrétaire en bois de rose que papa lui avait offert.

Et maintenant, je vous rouvre, petits agendas, sur lesquels, autrefois, de ma grosse écriture d'enfant, d'une main hésitante, bien inhabile encore, je traçais chaque jour quelques lignes. Pauvres cahiers mignons, sur lesquels sont tombées les dernières larmes de ma mère, je vous ai précieusement gardés ! Que disent vos feuillets dorés que mes doigts impatients souillèrent souvent de grosses taches d'encre ?

Sur les premières pages je lis :

« J'ai huit ans aujourd'hui ; maman m'a donné une poupée presque aussi grande que moi. Nous la baptiserons tantôt ; tous les petits amis viendront. »
Oui, je me rappelle : Max et Thérèse avaient été parrain et marraine, et la poupée avait été nommée Paule, comme mère. Elle est encore là, dans l'armoire de ma chambre, ma belle poupée ; elle est aussi fraîche qu'au premier jour, mais sa robe blanche s'est un peu jaunie dans cette boîte où,

pendant si longtemps, personne ne l'est venu troubler.

« Nous avons fait une longue promenade, et rapporté des fleurs plein la voiture. » C'était un après-midi d'été; comme il faisait beau, comme nous étions heureux! « Au jardin, Lionel s'est mis en colère, et s'est caché dans un coin, où, dans sa rage, il a brisé sa raquette. Nous l'avons appelé, il n'a pas répondu. La petite Simone a pleuré; alors il est venu lui dire: « Puisque cela te fait de la peine, je ne serai plus méchant. » Comme c'est vilain, la colère! Quand il est fâché, Lionel, il n'écoute que Simone: pourquoi?

« J'ai vu deux gentils chats qui poursuivaient des hannetons. »

Comme j'écrivais des choses futiles alors! comme j'étais insouciant et ricuse! Il n'est question que de jeux, presque rien sur mère. Elle était là, si près de moi: en fermant mon carnet, j'allais la rejoindre. Je n'avais jamais pensé qu'il pût venir un moment où je ne sentirais plus ses caresses, où je ne rencontrerais plus son regard. Je tourne, et tourne encore les pages, toutes remplies de réflexions natves; et j'arrive à ces lignes, les dernières, sur lesquelles je m'arrêtai troublée, il y a huit ans:

« Aujourd'hui, dans la rue, avec maman, nous avons aperçu une petite fille, grande comme moi, derrière une voiture noire. J'ai demandé:

— Pourquoi pleure-t-elle?

— Parce que sa mère est partie.

— Où partie?

— Avec le Bon Dieu.

— Pourquoi la petite fille n'y est-elle pas allée?

— Sa maman est morte; elle ne peut pas la suivre tout de suite.

— Où vous met-on quand on est mort?

— Dans la terre, où l'on ne voit plus ceux que l'on a aimés.

— La petite fille, elle, ne verra plus sa maman?

— Non, ma chérie, elle va rester toute seule.

— Oh! tu ne t'en iras pas, toi, ou bien tu m'emmèneras.

Maman m'a serrée contre elle et m'a embrassée. »

Mes larmes mouillent cette page; cependant, malgré la nouvelle crise de chagrin provoquée par ces souvenirs, quelle joie j'éprouve à relire ces mots que mère a réellement prononcés! Pourquoi n'ai-je pas noté chacun de ses conseils, chacune de ses

paroles ? Ah ! si j'avais su ! Mais je croyais si bien que les mères ne mouraient pas...

3 mai 19...

Maman devint malade ; elle ne sortait plus avec moi ; c'était notre vieille bonne Anna qui me conduisait aux rendez-vous de jeu. Les autres fillettes et leurs mères cherchaient à me faire rire, mais je ne le pouvais plus. Un soir, maman me dit :

— Marcelle, il y a bien longtemps que tu ne m'as montré ton petit carnet.

Depuis que j'avais écrit notre rencontre avec la fillette en deuil, je l'avais caché. Maman dit :

— Je désire que nous le relisions ensemble, encore...

Elle fut bien longtemps, bien longtemps sur le triste passage ; et quand elle releva ses yeux, je les vis pleins de larmes :

— Mignonne, viens faire ta prière.

Elle joignit mes mains dans les siennes, et, ce soir-là, me fit ajouter :

« Mon Dieu ! protégez les enfants qui n'ont plus de mère. »

Puis elle murmura, comme en rêvant :

« Si vous voulez me rappeler, Seigneur, mettez toujours près d'elle quelqu'un pour l'aimer. »

Elle continua, tout à coup, plus haut, d'un ton grave que je ne lui connaissais pas et qui me fit une impression étrange :

— Marcelle, les petites filles qui n'ont plus de mère pleurent longtemps quand elles ont un cœur comme le tien ; mais ce serait mal de dire qu'elles restent seules : elles ont leur papa d'abord, quelquefois aussi une grand'mère ; au-dessus de tout, elles ont Dieu qui ne les abandonne pas.

Ses yeux agrandis brillaient dans sa figure changée et pâlie. Je lui dis :

— Comme tu es belle, ma petite maman, si tu savais comme je t'aime !

— Et moi, Marcelle, je t'ai chérie plus que tout au monde. Garde au fond de ton cœur ce que je t'ai dit ce soir ; et maintenant, repose tranquille, mignonne ; je t'aime.

Je m'endormis sur ces paroles. A mon réveil, Anna m'habilla bien vite ; et comme je demandais maman :

— Il ne faut pas entrer dans sa chambre ; elle

sommeille encore. Allons voir le joli bateau qu'on lance aux chantiers Normand.

Oh ! cette journée ! Mme Dampierre, la mère de Simone, m'emmena chez elle, où l'on avait préparé toutes sortes d'amusements ; mais les regards tristes que je surprénais, dirigés sur moi, m'inquiétaient. Je sentais qu'on me poussait au jeu et que mes petits camarades savaient quelque chose que j'ignorais ; ils avaient moins d'entrain que de coutume, leur attention était ramenée à chaque instant sur moi. Souvent, nous nous étions un peu taquinés, mais ce jour-là, d'eux-mêmes, ils avaient choisi mes distractions préférées : rien n'avait pu m'égayer, je n'étais pas tranquille, j'aurais voulu retourner à la maison. Oui, c'était bien cela que j'éprouvais. Le soir, quand Anna vint me chercher, elle répondit aux muettes interrogations par un geste découragé qui me fit crier : « Maman ! »

La mère de Simone me prit dans ses bras :

— Votre maman, petite Marcelle, elle est partie, mais c'est pour aller voir le bon Dieu, près duquel vous la retrouverez un jour.

6 mai 19..

La cruelle résolution de père me fait remuer ces horribles souvenirs avec une sorte d'âcre bonheur. Morte, elle était morte, maman ; et les heures, en s'écoulant, semblaient grandir ma douleur, la rendre plus violente et plus profonde. Morte, morte ! ce mot résonnait dans mon cœur, dans ma pauvre petite intelligence d'enfant, toujours plus significatif et déchirant. Je n'eus guère conscience des jours qui suivirent ; longtemps, la tête perdue, le cœur débordant, je pleurai. Je me souviens vaguement des amis, venus avec leurs mères, m'embrasser consternés. Je ne sais ce qui se passa durant une semaine. Ebranlée trop jeune par une trop terrible secousse, je n'avais plus de force que pour souffrir.

Si pourtant, il est une chose que je me rappelle, et qui pour moi domine toute cette époque : c'est le morne désespoir de père. Avant cela, jamais je ne l'avais vu faiblir. Lorsqu'à mon retour avec Anna, j'aperçus près de la chambre fermée sa figure pâle et bouleversée ; lorsque je le vis, ne pouvant détacher du visage de la morte ses regards noyés de larmes, je compris mieux encore ce que nous avions perdu. Il ne quitta pas cette chambre avant

que mère n'en fût partie. En revenant du cimetière, il me laissa près de bonne-maman pour s'enfermer tout seul. Quand il nous rejoignit, il était impassible, mais bien changé ; et, quoique toute jeune, je sentis confusément que sa douleur était d'autant plus puissante qu'elle était plus muette ; j'aurais voulu l'entendre crier.

11 mai 19..

Après ces huit années pendant lesquelles je croyais être tout pour papa, pendant lesquelles je me suis efforcée d'être une enfant sage, raisonnable, studieuse pour le satisfaire, pendant lesquelles j'ai essayé de lui remplacer la chère morte, il va se remarier ! Quand mère était là, je recevais ses caresses, je jouissais de ses gâteries, tout naturellement, comme je respirais et comme je dormais. Soudain, tout m'a manqué, et je suis devenue plus triste encore en réfléchissant qu'à père beaucoup de preuves d'amour, beaucoup de gentilles attentions devaient manquer aussi, que je ne pourrais toutes deviner et lui rendre. Je ne remarquais rien auparavant : mes yeux s'ouvrirent, et j'observai.

Un jour, en entrant dans son cabinet, voyant qu'il n'y avait plus de fleurs dans les vases, je me rappelai que c'était maman qui les garnissait : j'en remis.

Plus tard, un matin, j'ai trouvé père à genoux près de sa cheminée ; il tâchait vainement d'allumer son feu ; le fagot, mal attisé, ne flambait pas ; le bois, trop vert, fumait. Père grelottait. Il ne s'impatientait pas, comme autrefois, lorsqu'un oubli de Laure ou d'Anna l'irritait. Non, lentement, d'un air triste et résigné, il remplaçait, une à une, sur les chenêts les boissettes noircies qu'il en avait retirées, et dont l'âcre odeur emplissant son bureau lui donnait des accès de toux. Il faisait avec précaution et douceur cette besogne dont il n'avait pas l'habitude, et jetait un coup d'œil de temps à autre sur des lettres décachetées attendant une réponse.

Pourquoi n'avait-il pas sonné quelque domestique ? Je le compris :

— Père, je t'allumerai ton feu chaque matin...

— Oui, comme elle...

Comme elle ! que de choses je m'efforçai de faire pour lui, comme elle ! Comme elle, je maintins autour de lui l'ordre qu'il aimait, je pris soin de sa santé, j'interrogeai ses goûts, je déridai son front.

Au début, combien ce fut difficile ! nous étions accablés. Puis, petit à petit, bien que le cher souvenir de celle qui nous avait quittés demeurât notre meilleur lien, nous nous réintéressâmes à la vie. Une douce intimité s'établit entre nous, se fortifiant à mesure que je grandissais, et que mon esprit, en mûrissant, comprenait mieux le sien. A présent, quelle tristesse ! nous n'osons même plus nous regarder. Finies, nos causeries du soir, nos questions sur l'emploi de notre journée, à l'un et à l'autre. C'était si bon !

— Père, qu'as-tu fait cet après-midi ? Moi, j'ai bien étudié mon piano, j'ai été voir Henriette avec Anna. Lucille nous a fait un véritable cours de coiffure. C'était drôle : Marthe avec des bandeaux, Thérèse en Marie-Antoinette, Germaine comme la gravure de Mme de Sévigné. Moi je n'ai pas voulu me prêter à leurs essais ; elles m'ont dit que j'étais entêtée ; mais je préférerais entendre la description enthousiaste que me faisait Henriette, d'un monsieur qu'elle a rencontré dans la rue, porteur d'un pince-nez et d'une longue moustache : « une moustache si bien frisée, un pince-nez si bien doré ! » C'est singulier d'admirer un monsieur parce qu'il est myope.

Il m'interrompait :

Tu me contes les histoires de tes amies ; et le secret professionnel ?

— Père, je ne suis ni curé, ni médecin, ni avocat.

Il riait. Maintenant, je ne trouve plus rien à lui dire ; je prends mon ouvrage, et, la tête baissée, je travaille avec acharnement, pendant qu'il feuillette une revue qu'il ne lit pas. Ce soir, il m'a demandé :

— Tu ne parles plus, Marcelle ?

Je n'ai rien pu lui répondre, mais deux grosses larmes, qu'il n'a pas vues, ont mouillé ma tapisserie.

23 mai 19..

Ce matin, père m'a dit :

— Veux-tu que nous fassions ensemble un tour de jardin ?

— Volontiers.

Il n'est pas grand, mais il est bien joli tout de même, notre jardinet, avec ses coins ombrés, ses quelques vieux arbres, ses rosiers en espaliers. J'y ai passé jadis d'heureux moments près de ma petite mère ; j'y ai rêvé souvent depuis, durant les absences de papa. Nous suivions une allée sablée dans

laquelle j'avais tant de fois apporté mon seau, ma pelle et tous mes jouets d'enfant. Père posa sa main sur la mienne, et commença doucement :

— Je comprends ton chagrin, ma chérie, et tu n'aurais pas été la Marcelle que je connais et que j'aime si tu avais accueilli une telle nouvelle avec indifférence, avec une résignation trop aisée; mais réfléchis un peu à ce que je deviendrai quand je serai seul.

— Comment seul? je ne me serais pas mariée, je serais toujours restée avec toi.

— Oui, cela te paraît facile maintenant, mais tes idées changeront, peut-être dans peu de temps, dans un an, dans deux ans : tu es belle et intelligente, tu passes pour riche, tu es d'une bonne famille, ton père a pourquis une situation qui le met en vue; tu seras recherchée, et il est bien probable que parmi ceux qui te remarqueront quelqu'un méritera vraiment que tu ne restes pas indifférente à sa demande.

— Papa!

— Non, je t'en prie, laisse-moi continuer : crois-tu que je veuille t'enchaîner pour toujours à mon existence, te voir vieillir avec moi? Je mourrais à mon tour, avec le remords d'avoir accepté ton sacrifice; il serait trop tard pour te faire une vie nouvelle et douce. Marcelle, j'ai pleuré comme toi, et je n'ai pas oublié plus que toi celle qui m'a donné tant de bonheur et une fille si aimante. Je n'ai pas pris à la légère une résolution indigne d'elle, de toi et de moi-même. Tu connais ma vie; même lorsqu'elle était tout à fait heureuse, elle était grave et presque austère. Elle a été partagée d'abord entre vous deux; puis entre toi seule et ma profession : j'ai fui le monde autant que ma condition sociale me l'a permis; je l'ai trop fui, sans doute, car c'est une des raisons qui ont développé, dans le sens d'une certaine sauvagerie, ton caractère passionné. Si j'ai donc été amené à l'idée d'un second mariage, ce n'est ni par caprice, ni par séduction d'attraits physiques ou de fortune : si de telles considérations avaient pu faire impression sur mon esprit, je dois te dire que j'aurais été tenté plus d'une fois. Non, ce qui m'a décidé, c'est que j'ai rencontré une femme d'un grand mérite comme cœur et comme intelligence; ce que je sais de son passé me répond de l'avenir, et... laisse-moi achever, ma chérie, j'ai pensé qu'elle serait à la fois une compagne sûre et affectueuse pour mon âge mûr, et un guide précieux, plus

utile que moi, pour les dernières années de ta jeunesse.

Mais je n'écoutais plus. L'allée que nous suivions conduisait à une tonnelle. Maman, autrefois, avait fait installer là des bancs et une petite table; l'été, nous nous y réfugiions pour y chercher un peu de fraîcheur; j'avais pris là mes premières leçons de lecture; il y faisait bon; les oiseaux y chantaient galement, les leçons entrecoupées de rires et de baisers n'étaient pas sévères...

Que dit-il? que dit-il, père?... « Quand tu la connaîtras... » et des mots suivent, qui la dépeignent... et je ne les comprends pas... j'aperçois tout à coup un objet blanc : quelle vision! mais ce n'est rien qu'un drap laissé là par mégarde... mon cœur a tressailli pourtant : c'est mère que je revois assise à cette même place, elle, si frêle, si gracieuse, dans son long peignoir blanc. Je revois ses yeux bleus, sa bouche qui me souriait; j'entends sa voix qui me faisait accourir si vite... ma main s'arrache de celle de père, et je m'éloigne pour ne rien savoir de plus.

11 juin 19..

Ah! fuir, fuir cette maison, qui n'est déjà plus la maison de mère, qui bientôt ne sera plus ma maison! J'étouffe ici, mes souvenirs m'oppressent; chaque meuble, chaque tenture, chaque tableau me parle. Je cherche à me dérober à ces pensées accablantes. J'accepte toutes les invitations : c'est ainsi que hier j'ai passé la journée à la campagne avec Simone. Elle est charmante, ma petite amie, et sa mère m'a toujours témoigné beaucoup d'affection depuis que je n'ai plus la mienne. Simone est fille unique comme moi, et gâtée comme je l'étais. Nous avons fait ensemble notre première communion : c'est un fort lien, je la considère un peu comme ma sœur. Et pourtant, depuis que cette nouvelle douleur m'a frappée, comme je la sens loin de moi! Elle est joyeuse, je suis triste. Elle rit, les rires de mes amis ne m'entraînent plus, leurs enfantillages ne m'intéressent pas. Le chagrin m'a mûrie, le chagrin m'a séparée d'elles. Le gentil cœur de Simone compatirait à ma peine si je la lui confiais, mais je ne veux la dire à personne. Pourquoi la tourmenter en vain? elle essaierait de me consoler, et n'y parviendrait pas. Il faut avoir souffert pour comprendre la souff-

france des autres. Simone, heureuse et choyée, ne saurait mesurer l'étendue de mon désespoir. Hier, elle avait décidé sa mère à faire, avec Andrée et moi, une promenade en voiture dans la vallée de Montivilliers. Nous sommes parties vers deux heures avec Mme Dampierre; le temps était superbe, les chevaux trottaient rapides, Andrée, mignonne et vive, s'amusait de rien, Simone l'imitait : elles étaient contentes de vivre. Nous avons goûté sur une colline, à l'ombre de vieux hêtres; à nos pieds, les moulins de la vallée faisaient entendre leur régulier tic-tac; les vaches blanches et rousses paissaient dans les prairies. C'était calme, c'était grand, c'était beau. Mais au lieu d'admirer le soleil miroitant dans les ruisseaux et dorant les maisonnettes blanches devant lesquelles jouaient des enfants, au lieu de suivre les bords des pouliches dans les herbages, et le vol des hirondelles, je songeais aux morts qui dorment sous la lourde terre et la fertilisent; c'étaient leurs corps qui avaient rendu les prés si verts et les arbres si vigoureux; c'étaient leurs voix qui passaient dans les feuilles naissantes et me faisaient tressaillir. Je n'osais plus marcher, craignant de fouler des ossements.

Est-ce bien moi qui ai pensé cela, est-ce moi qui écris?... L'année dernière, cette vallée m'avait semblé si délicieuse, si gaie! Que vais-je devenir? que vais-je devenir?

28 juin 19..

Ainsi que chaque année, depuis huit étés, père et moi nous avons gravi la côte qui mène au cimetière, nos bras chargés des plus belles fleurs de notre jardin.

Comme ce pèlerinage me fut dur cette fois! Je songeais aux pèlerinages passés, alors que père et moi, nous montions tellement unis, absorbés dans de communs regrets, dans les souvenirs d'un commun amour; je songeais aussi à la torture qu'allait endurer mère, si, lisant dans nos deux cœurs, elle découvrait qu'un de ces cœurs ne lui appartenait plus.

28 juin! sa fête! que de bouquets, que de fleurs, elle recevait ce jour-là! Nous lui ménagions des surprises qui la ravissaient. Elle ressentait si bien les moindres délicatesses, les plus petites marques d'affection! Comme elle nous remerciait, avec quel

élan elle nous pressait sur son cœur, comme sa main se posait encore plus longuement sur ma tête, comme ses yeux nous suivaient d'un regard plus aimant, plus attendri!

Depuis qu'elle nous a quittés, chaque année à cette même date, quel que soit le temps, nous n'avons pas manqué notre pieuse visite.

Aujourd'hui encore, silencieux, nous avons gagné la grande pierre blanche sur laquelle est gravé son nom. Nous y avons déposé nos gerbes fraîches. Père, tête nue, s'est longtemps agenouillé. J'ai bien prié. Mais, pardonne-moi, mère, toute ma pensée n'allait pas vers toi. Je regardais père penché sur la tombe. Il cachait sa figure dans ses mains, cela ne m'empêchait pas d'apercevoir les larmes qui glissaient entre ses doigts. Il revivait peut-être notre douce existence à trois, et te promettait de ne pas introduire une étrangère à ton foyer?...

Pourquoi m'illusionner? l'horrible chose s'accomplira. Père ne s'engage pas à la légère. Il réfléchit beaucoup avant de prendre une décision, et, quand il l'a prise, rien ne l'en détourne. Autrement, ton souvenir triompherait de son caprice. Un caprice? ce mot ne s'applique pas à père. Pourquoi se remarier-t-il après t'avoir aimée? car il t'a beaucoup aimée: je le sais bien, moi qui suis restée le témoin de sa douleur muette. Son chagrin serait-il fini? non, ses larmes de tout à l'heure à qui s'adressaient-elles, si ce n'est à toi? Il n'a peut-être pas une très profonde affection pour la femme qu'il doit épouser? Mais alors il céderait à mes supplications, il aurait pitié de ma peine. Le cœur peut donc se donner deux fois? Il me semble que si j'aimais quelqu'un profondément, tendrement, de toutes les forces de mon âme, — et cela seul mérite le nom d'amour, — mon cœur ne se détacherait pas de celui auquel il se serait donné, mon cœur lui resterait fidèle au delà de la vie.

Quand père s'arrachant à des rêveries que je ne pénétrais pas s'est relevé, nous sommes descendus avec lenteur. Il vient de m'embrasser plus fort que les autres jours. Mère, ma première pensée du matin était pour toi, garde aussi ma dernière pensée du soir.

5 juillet.. 19..

Je crois à l'immortalité de l'âme, à la vie éternelle. Mais cela ne me suffit pas, il y a autre chose: un

lien unit ceux qui restent à ceux qui sont partis. Quel est ce lien ? je ne puis le définir, je suis sûre qu'il existe.

Si notre âme, âme naïve de l'enfance, âme passionnée de la jeunesse, âme gravement tendre de l'âge mûr, âme lassée de la vieillesse, s'élançe éperdument à la suite de l'âme chérie qui vient d'être arrachée au corps, si elle la rejoint aux pieds du Souverain juge, peut-Il ne pas avoir pitié de ces deux suppliantes humiliées ensemble devant lui ? Peut-Il vouloir les séparer sans retard, non pas, il est vrai, pour toujours, mais cependant jusqu'à la lointaine et confuse réunion de tous les êtres, jusqu'à l'avènement définitif de cette vie nouvelle dont la splendeur éblouissante rejettera dans l'ombre tout sentiment terrestre, toute cette pauvre affection incomplète et pourtant si douce dont Il a fait don à l'humanité pour éclairer d'une lueur consolatrice sa marche douloureuse au fond de la vallée des larmes ?

Non, jusque-là Il voudra bien que les âmes des morts restent unies aux âmes des vivants par un aimant immatériel qui ait conservé quelque chose d'humain : la mère parlera encore à ses enfants, l'époux à l'épouse, l'enfant aux parents qui ne peuvent se consoler d'avoir été laissés les derniers sur la terre, les aïeux mêmes aux descendants.

Mais il faut nous recueillir, faire silence en nous pour entendre les voix lointaines ; si le lien n'a pas été rompu par l'oubli, si la fidélité l'a fortifié, les accents d'outre-tombe peuvent acquérir une force intense et dominatrice, nous enseigner notre devoir, nous guider dans la vie, nous qui nous intitulez les Vivants.

Notre vieil ami, le docteur G..., aimait à parler de ces liens mystérieux : je l'écoutais, anxieuse ; et plus d'une fois, père, inquiet de me voir si attentive, détourna la conversation.

12 juillet 19...

Marianne, qui, chaque été, passe avec sa famille, deux mois au bord de la mer, à Yport, m'y a invitée pour huit jours. Papa s'est empressé d'accepter, disant que cette petite vacance me ferait du bien. Anna prépare ma valise, y dépose mes plus fraîches toilettes, me recommande d'éviter le froid du soir sur la plage. Elle me souhaite beaucoup d'amusement, m'ordonne de faire là-bas provision de gaieté,

d'y recouvrer les couleurs roses qui la rendaient si fière. Chère, fidèle Anna ! elle m'aime tant ! Mère avait toute confiance en elle, et, lorsque nous voyagions, lui laissait la complète direction de la maison. Depuis que mère n'est plus là, c'est Anna qui s'occupe de tout ; elle surveille les autres domestiques, parle aux clients quand père est sorti, prend soin de moi surtout. Autrefois, elle s'ingéniait à me trouver des jeux ; maintenant, elle me conduit aux cours, en promenade, chez mes amies. Son esprit honnête, son cœur simple, se sont attaché mon âme d'enfant et de jeune fille.

13 juillet 19...

En revenant tantôt de dire à Marianne que père consent à ce que je parte avec elle pour Yport, j'entraî dans notre petit salon. C'est un lieu plein de chers souvenirs. Un large vestibule sépare en deux notre maison ; il dessert à droite une grande salle à manger, à gauche le salon d'attente et le cabinet de père. Nous n'étions jamais tranquilles dans ces pièces. Au premier étage, ma chambre communiquait avec celle de mère ; une chambre d'ami, celle de papa, faisaient suite au salon dans lequel nous séjournions presque toujours. J'ai essayé là mes premiers pas ; j'y ai joué sur les tapis, devant le bon feu clair, dans les pluvieux après-midi, les longues soirées d'hiver ; c'est là que, toute petite, je m'endormais à la nuit tombante, en écoutant quelque histoire ; c'est là que je regardais, ravie, les jouets que mère choisissait pour moi ; c'est là que sa tête blonde se penchait sur ma tête brune, que ses doux yeux bleus cherchaient mes grands yeux noirs, et que ses blanches mains caressaient mes menottes potelées, toutes roses. Mère, mère, me voici de nouveau rejetée dans le passé ; voici que, pendant des heures, je parlerais de toi, me rappelant mille riens, qui ne peuvent intéresser, qui ne peuvent émouvoir que moi... Mère, il y a quelques instants, des tapissiers étaient dans notre petit salon ; ils prenaient des mesures, dressaient des plans, discutaient sur les tentures à changer ; l'un deux, même, poussant ton portrait du bout de sa règle, a dit :

— Ce cadre ne pourra rester là ; il occupe trop de place dans le panneau.

Alors, dès qu'ils ont été partis, j'ai décroché tout

doucement, avec l'aide d'Anna, j'ai porté dans ma chambre le fin pastel qui te représente toute jeune, toute belle, toute souriante : il ne tiendra jamais « trop de place » chez moi. Chez moi!... sera-ce encore chez moi?... cette étrangère bouleversera tout sans doute... je ne le souffrirai pas... mais que pourrais-je contre elle ? n'est-ce pas père qui l'amène dans cette maison ? n'en sera-t-elle pas la maîtresse ?... Oh ! mère, mère...

14 juillet 19..

C'est fini : je me refusais encore à le croire ; il me préfère cette femme !... il me l'a bien prouvé. Les ouvriers s'en allaient hier ; l'un d'eux lui demanda :

— Quand faut-il commencer les travaux ?

— Le plus tôt possible.

Et, quand ils furent sortis, la gorge toute serrée, je questionnai père :

— Tu fais des changements ici ?

— Oui ; les papiers sont fanés, les plafonds rayés ; il faut rafraîchir un peu tout cela.

— Elle va venir !

— Mais oui, mignonne ; ne te fais pas tant de chagrin, cela me peine de te voir si triste ; si tu savais comme elle est simple, bonne et prête à t'aimer.

— Je n'ai pas besoin de son affection.

— Elle sera pour toi une amie douce et dévouée, un conseil sûr, un fort soutien.

— Je m'en suis passée jusqu'alors ; j'étais heureuse près de toi, tu m'aimais.

— Nous serons deux à t'aimer.

— Jamais, jamais je ne la laisserai m'aimer ; d'ailleurs les belles-mères détestent leurs filles adoptives.

— Tes préventions sont injustes, Marcelle ; introduirais-je ici quelqu'un qui te rendrait malheureuse ?

— N'est-ce donc pas assez souffrir que de la voir là, dans la maison, à la place de maman ? Non, père, je n'attendrai pas la venue de ta femme, je ne la verrai pas ici ; puisqu'elle t'est plus chère que nous, je m'en irai.

Je le quittai sur ces paroles ; je n'ai pu dormir cette nuit.

16 juillet 19..

Oui, je m'en irai ; je poursuivrai ma résolution jusqu'au bout, pendant que je m'en sens encore la

force ; plus tard, je faiblirais peut-être. J'irai chez ma grand'mère ; elle ne repoussera pas sa petite-fille ; il y a huit ans, après la mort de maman, elle était venue de Grenoble pour me chercher. Tout maternellement, pendant trois mois, elle avait calmé mon cœur endolori. Mais père était seul, angoissé, désespéré. Un soir, il arrive là-bas, sans que nous l'attendions, tire le cordon de sonnette de la vieille maison de la place Bayard, se précipite dans l'escalier en appelant : « Marcelle ! » Comme vite je reconnais sa voix, comme je cours vers lui, pour sauter à son cou ! Il me couvre de baisers, pleure et dit :

— Je ne pouvais demeurer plus longtemps sans te voir, je ne saurais plus vivre sans toi, je viens pour te remmener.

Et je le regarde, tout pâli, grisonnant déjà, lui que j'avais quitté si fort, avec des cheveux aussi noirs que les miens.

Comme tout est changé depuis ce temps-là ! Malgré la blessure récente qui faisait saigner nos cœurs, c'était encore le bon temps : nous vivions, unis par ton souvenir, mère ; ton nom s'échappait à chaque instant de nos lèvres, tu restais au milieu de nous par la pensée, nous nous aimions en toi.

17 juillet 19..

J'achève d'écrire cette lettre :

« Chère bonne-maman,

« Je viens t'apprendre une nouvelle qui te bouleversera comme elle m'a bouleversée. Pardonne-moi de te l'annoncer si vite et sans préparation ; le temps presse. Père va se remarier. Je veux m'éloigner d'ici le plus tôt possible, avant d'y voir celle qui prendra la place de maman, et que je déteste sans la connaître. Grand'mère chérie, je retourne chez toi, dans la vieille demeure où tu m'as témoigné tant de tendresse, où la mémoire de maman reste pieusement gardée. Je vais passer une semaine chez une amie. Je reviendrai quelques jours ici, dire adieu à père ; puis je le quitterai. Anna m'accompagnera jusqu'à Grenoble. »

Elle est bien courte et bien sèche, ma lettre ; je ne pouvais rien écrire de plus ; mes mains tremblaient ; j'avais peur d'accuser père.

18 juillet 19..

J'ai fait part à papa de ma résolution. Comme il a pâli, comme ses traits se sont contractés, quand je lui ai demandé de me laisser partir :

— As-tu bien réfléchi, Marcelle, avant de prendre une pareille décision ?

— Oui, père.

— Que dira ta belle-mère, que penseront nos amis ?

— Ma belle-mère m'importe peu, les autres trouveront très naturel que j'aille vivre près de grand-mère ; elle est trop âgée pour faire le fatigant voyage de Grenoble au Havre ; dans chacune de ses lettres, elle réclame ma visite ; eh bien, je vais lui faire une longue, longue visite. Si tu le veux, tu diras qu'elle est souffrante, mon absence n'étonnera personne.

— Et moi ?

— Tu pourras venir me voir ; la maison de la place Bayard est hospitalière ; je serais bien heureuse de t'y retrouver de temps à autre, car je ne t'oublierai pas, moi.

— Tu es déterminée à me laisser ?

— J'ai beaucoup, beaucoup de peine d'être forcée de m'en aller d'ici ; mais il le faut, et je suis ferme.

— Je ne m'attendais pas à rencontrer cette résistance et cette opiniâtreté chez toi, Marcelle ; ton cœur est bon cependant, et si tu savais le mal que tu me causes...

— N'ai-je donc pas souffert aussi, moi, depuis trois mois, depuis que tu m'as parlé... Mais non, ne revenons plus sur ces choses qui ne font qu'augmenter notre douleur. Je ne puis me résigner. Bonne-maman a reçu ma lettre ; je suis sûre de sa réponse : elle m'attend ; c'est toi qui l'as voulu, père.

Il s'est dirigé vers son cabinet de travail ; je ne l'y ai pas suivi ; mon cœur se révolutionne en sa présence ; j'étouffe dans cette maison ; j'éprouve une sorte de soulagement à la pensée de partir demain pour Yport.

Yport, 20 juillet 19..

Depuis deux jours, nous sommes ici, Marianne, son père, sa mère, ses deux petits frères et moi. La saison des bains ne commence guère qu'au mois d'août, de sorte que peu de villas sont ouvertes.

Nous sommes presque seuls à courir sur la plage, à nous enfoncer dans les bois, à faire craquer les branches des noisetiers pour en détacher les fruits qui ne sont pas encore mûrs.

Marianne et ses frères sont pleins d'entrain ; ces derniers ont, l'un huit ans, l'autre dix ; ce sont des diabolins qui ne songent qu'à jouer ; à peine revenus de la mer, ils sautent sur leur balançoire ; au retour de nos excursions, ils proposent une partie de ballon ; ils sont infatigables, Marianne leur ressemble. Je les suis, mais sans intérêt : rien ne me fait plus plaisir. J'aimais la gaieté des enfants, les courses dans la campagne, la pêche dans les rochers : tout cela me laisse indifférente. Je suis comme une déracinée ; mon esprit ne se fixe sur rien, tourmenté d'une seule pensée qui l'isole du monde extérieur. On parle autour de moi ; Marianne me secoue le bras, en criant : « Eh bien ! réponds ! » Je ne sais de quoi il s'agit ; je n'ai rien entendu. Je ne puis vaincre cet abattement. J'ai reçu un coup de massue. Pourquoi vivre ? Sur qui reporter la tendresse que j'avais vouée à mon père, et dont il n'a plus besoin, puisque sa femme lui suffira ?

Yport, 21 juillet 19..

La chambre que j'habite, près de celle de Marianne, me plaît, car elle est en face de la grève. Elle me serait une retraite délicieuse aux heures de tristesse et de chagrin, si elle n'était tapissée d'un papier qui me met en rage, et qui donnerait de singulières idées des bords de la mer aux gens nés, qui ne les auraient jamais vus. Sur un fond crème, des vagues jaunes s'arrondissent au loin, sous un ciel indigo, sans un nuage. Sur ces vagues, sous ce ciel, glissent des barques argentées, contenant de pâles pêcheurs en habits bariolés, qui ramènent, dans des filets dorés, des poissons fantastiques. Quel contraste entre ces matelots de papier et nos Normands ! en voici trois qui descendent vers le port ; leur vareuse de toile brune flotte sur un corps vigoureux ; leur béret de laine, rejeté négligemment en arrière, découvre leur rude visage ; le nez relevé, pour humer l'air du matin, ils fouillent l'horizon des yeux, interrogent les vents, se regardent avec inquiétude, puis remontent la tête basse. Ils ont vu que la mer se fâchera tantôt, et qu'il ne ferait pas bon y lancer leurs fragiles barques. Combien de leurs camarades,

qui s'en étaient allés par des temps semblables, ne sont pas revenus ! La mort est partout : elle guette le marin qui dirige la manœuvre, comme le laboureur qui mène la charrue ; elle enlève les simples qui peinent sous le soleil brûlant ou les rafales glacées, comme elle enlève ceux qui l'oublent au milieu des jouissances ; elle prend les meilleurs aussi bien que les plus vils. Et de tous, que fait-elle ? Elle les rend à la nature ; et la nature, de même qu'une puissante machine, les broie, les transforme, en fait des éléments de vie, qui rentrent dans la circulation universelle. La mort est à la fois la cause et l'effet de la vie ; c'est elle qui donne la vie, c'est elle qui la reprend, terrible et consolante. Elle est ainsi la seule distributrice des joies et des malheurs. Nous sommes enserrés dans son cercle de fer. Les sciences peuvent progresser, retarder la mort : elles ne l'enchaîneront jamais. Nous devons tous mourir. A quelle heure ? Comment ? mystère ! Les uns partent au matin de l'existence, les autres tout au soir ; les uns s'en vont brisés par le chagrin, les autres sont frappés en plein bonheur.

Quand l'heure terrifiante ou libératrice sonnera-t-elle pour nous ? Aujourd'hui ? dans une seconde ? nul ne répond. Les livres pieux eux-mêmes parlent du « demain incertain ». Mais que me fait cette incertitude ? Ma vie est déjà la mort ; ma mort sera vie, si je me garde toute à toi, mère aimée...

23 juillet 19..

Je cherche toujours à m'accrocher à quelque idée, à quelque fait différent de ce qui me préoccupe. Mais, dans sa détresse, mon esprit ne s'arrête plus qu'à des choses très naïves. Ainsi, j'ai souri lorsqu'on m'a conté ces histoires légendaires, qui se répètent de temps immémorial parmi les populations maritimes des environs. Dans le temps où les Yportais ne sortaient jamais de leur pays, huit d'entre eux se sentirent le désir de parcourir le monde. Un jour d'été, ils partirent avant le lever du soleil : ils montèrent la colline, puis arrivés sur le plateau, voyant la plaine qui s'étendait devant eux, ils s'écrièrent : « Ah ! que le monde est grand ! » Ils traversèrent la plaine, redescendirent dans un vallon. Tout à coup, ils débouchèrent en face d'une belle pièce de lin fleuri.

— Guète çu biau p'tit bras d'mé blue; j'allons passer à la nage, pas, frées, il est trop étroit pour no fé pue.

Et ils se déshabillent, ficèlent leurs vêtements pour se les mettre sur le dos. Mais le soleil se lève, les fleurs bleues se referment, et quand nos « frées » s'apprént à piquer une tête, la mer a disparu.

— Pays d'sorciers, disent-ils, r'törnons cheux nous.

En retournant, ils aperçurent une citrouille, sur le haut d'une colline.

— Qui qu'c'est qu'chà?

— J'crai qu'c'est un œuf.

— Cassons-le pour vai c'qu'y a d'dans.

Ils firent rouler le fruit, qui ne s'arrêta qu'au bas du monticule, sur une touffe de joncs marins; un lapin effrayé s'enfuit, et les huit frères de s'écrier:

— Dis donc, frées, c'était un œuf de jument, v'là le poulain qui court.

Elles sont nombreuses les aventures de ce genre, mises, à tort ou à raison, sur le compte des Yportais.

24 juillet 19..

Ce soir, nous étions sur le balcon de la salle à manger, à prendre le frais après une journée orageuse. La mère de Marianne, étendue sur son fauteuil, avait laissé glisser son tricot, que l'obscurité ne lui permettait pas de continuer. Elle sommeillait à demi, les mains sur les genoux, tandis que les petits s'emparaient des pelotes de laine pour jouer à la balle. Marianne tournait et retournait le contenu d'une boîte à ouvrage, dans le but d'y trouver un nœud pour orner le cou déplumé d'un chat gris, trouvé miaulant la veille dans le bois; son père humait avec délices une grosse pipe dont les nuages de fumée s'envolaient au-dessus de nos têtes. En face de nous, tout au loin sur la mer, plusieurs paquebots passaient; on les distinguait mal sous le ciel assombri; mais leurs feux brillaient, feux superposés des mâts et du pont. La mer était calme; à nos pieds, les vagues paisibles mouraient avec un tout léger bruit de galets; mais malgré cela, j'éprouvais un sentiment d'immense pitié pour ces vaisseaux, porteurs de vies humaines, qui s'en allaient voguer bien loin, en plein océan, hors de la portée de tout secours, de toute assistance. Quelqu'un des miens se fût éloi-

gné que je n'aurais pas été secouée d'un plus grand frisson que celui qui me fit tressaillir lorsque les feux eurent disparu de l'horizon... Pourquoi cette émotion subite, inexplicable ? Je ne suis pas d'une famille de marins. Mère était des montagnes du Dauphiné ; papa ne compte que des magistrats parmi ses ancêtres ; personne, de nos amis, de nos connaissances, ne fut victime de la mer. Et cependant, tout à coup, mon cœur seserra, comme si quelque être bien cher, ayant disparu là, me demandait amour et souvenir. Des larmes involontaires mouillèrent mes yeux ; et pendant que Marianne, rieuse, embellissait son minet d'un ruban rose, que les enfants se renvoyaient les boules de laine de leur mère endormie, je me surpris à prier pour les morts entraînés dans les sombres profondeurs des eaux.

Yport, 26 juillet 19..

Voici la dernière journée que je passe ici. Papa m'emmènera demain. Marianne m'a demandé de revenir avant la fin des vacances. Je lui ai répondu : « Nous en parlerons un peu plus tard. » Je n'avais pas le courage de lui dire que bientôt je m'en irai pour toujours ; elle m'aurait questionnée ; je ne veux apprendre à personne la véritable cause de mon départ ; je le ferais avec des mots amers, et jamais je ne me plaindrai de père devant les autres.

Mais comme la vie m'apparaît triste à présent, toute remplie de pièges, de surprises. Jamais je n'avais pensé que je quitterais à dix-huit ans la maison pour fuir devant une étrangère. Que me réserve encore l'avenir ? Il m'effraye, ce lendemain douteux, que la plupart de mes amies interrogent avec une gaie curiosité, car elles se le représentent, dans leurs jeunes et joyeuses imaginations, docile à réaliser leurs désirs et leurs rêves.

Je n'avais rien rêvé, rien désiré, moi, que de rester toujours près de papa, pour lui rendre la vie moins rude et moins amère, jusqu'au moment où nous irions rejoindre la morte qui n'aurait pas cessé de veiller sur nous.

Mais je ne lui suffis plus. Je ne suis déjà plus la première dans son existence, je ne compterai bientôt plus guère pour lui. Il demande à une autre ce que je lui donnais avec tant de bonheur ; l'aimera-t-elle comme je l'aime ? Ne le trompe-t-elle pas ? Mère, tu dois la maudire cette intrigante... toi maudire ! c'est

impossible ; ton âme, toute belle et délicate, ne voyait que les bons côtés de chacun ; tu ne savais que bénir et pardonner... faut-il t'imiter, mère ?... dire à papa que je renonce à m'en aller, écrire à bonne-maman que je n'irai la voir qu'un peu plus tard, tendre la main à cette femme ? réponds, mère !... je ne t'entends pas.... non, non, ce serait de la faiblesse que de céder à cette pensée : c'est toi qu'on offense, mère ; je proteste pour toi, je défends tes droits ; ce serait approuver père que de rester près de lui... Je pars... J'étourdis mon cœur qui se brisera quand la porte de notre maison se refermera pour toujours derrière moi, et que j'embrasserai père... peut-être pour la dernière fois.

Le Havre, 28 juillet 19..

Je suis de retour. Père n'a passé qu'une heure à Yport. Il m'a vite emmenée. Il paraissait triste, et j'ai regretté de m'être éloignée de lui pendant ces huit jours, à la veille d'une séparation à laquelle je n'entrevois pas de fin. De la gare, nous avons gagné la maison à pied, sans nous rien dire. Avant cela, quand je sortais avec père, je lui donnais le bras. Que de douces promenades nous avons faites ainsi, échangeant nos idées sur toutes choses ! Dans le Havre, à chaque instant, il rencontrait des amis qui l'arrêtaient pour lui parler. Il lui fallait constamment lever son chapeau pour répondre à de nombreux saluts. Je sentais qu'il avait l'estime de tous, et j'étais fière de marcher à côté de lui. J'étais fière, mais combien plus encore j'étais heureuse ! Car il ne me paraissait pas seulement un modèle d'honneur et de loyauté ; lui que beaucoup jugeaient sévère et froid, il était bon ; sa bonté pour moi était devenue presque aussi caressante que celle de mère ; il semblait vouloir m'aimer pour deux.

Ah ! pourquoi, pourquoi penser à cela ? Ne faudra-t-il pas renoncer à tout ? En rentrant, j'ai trouvé la réponse de grand-mère. Papa l'avait déposée sur son bureau, me l'a tendue ; je l'ai décachetée devant lui ; ses yeux me suivaient avec anxiété ; peut-être espérait-il que bonne-maman cherchait à m'apaiser, me conseillait de me soumettre... non, en quelques lignes, elle me disait simplement :

« Ta lettre m'a bouleversée, ma petite. Viens toujours me rejoindre ; ta présence me fera du bien, et peut-être la mienne aussi calmera-t-elle ton chagrin. »

Quand je me fus arrêtée une minute sur la signature un peu tremblante, je redressai la tête :

— Papa, grand'mère m'attend, pour quel jour faut-il lui annoncer mon arrivée ?

Son visage se crispa douloureusement, pendant qu'il répondait :

— Je ne fixerai pas cela moi-même ; si tu t'obstines à me quitter, c'est à toi de savoir quand ; je ne t'abandonne pas, moi, Marcelle.

— Eh bien, père, dans huit jours je serai prête. Anna m'accompagnera ?

— Si tu le veux.

Le coup de sonnette d'un client est venu interrompre cette conversation pénible.

29 juillet 19..

Quel supplice, quelle torture de chaque instant ! c'est maintenant que je sens à quel point je suis liée à cette maison. Comme les moindres choses, les mille riens qui font partie de notre vie, sont la cause de déchirements sans fin, lorsqu'il faut s'en séparer !

Je regretterai tout d'ici : ma chambre rose que mère avait meublée avec tant d'amour ; le petit lit blanc, dans lequel, le soir, elle me bordait pour m'embrasser encore ; la gravure qu'elle-même avait placée : cette *Vierge à la chaise* de Raphaël, au doux et profond regard, comme mes yeux l'ont cherchée souvent !... Elle se penche sur le corps de son enfant comme mère se penchait sur moi ; elle le serre avec tendresse dans ses bras comme mère me serrait dans ses bras. Quand j'étais toute petite, et qu'un cauchemar m'avait effrayée, la vue de cette pieuse image me rassurait. Je pensais : « Mère est là ; tantôt, je me suis endormie ainsi, sur ses genoux ; demain, elle sera là pour me caresser encore ; et puis, si j'ai peur, elle dort, là tout près, j'irai la trouver ; près d'elle, je ne crains rien. »

Depuis, je me suis éveillée bien des nuits, le cœur plein d'angoisse ; la madone souriait comme par le passé ; mais mère n'était plus là... Je sanglotais en songeant à la chambre vide, aux yeux bleus fermés pour toujours... puis, un grand calme, peu à peu, m'envahissait tout entière ; je m'imaginai que mère revenait, invisible, s'asseoir auprès de moi, poser sa tête sur mon oreiller, effleurer mes cheveux ; je lui parlais tout bas, je me rendormais en lui répétant que je l'aimais toujours.

Mère, jusqu'ou mes souvenirs s'égareront-ils?... oui, je regretterai tout, et toi surtout, mon pauvre père, mais je ne veux pas me laisser gagner par l'attendrissement, il me faut rassembler toutes mes forces et poursuivre ma résolution.

30 juillet 19..

Minuit déjà! comme cette journée a passé vite! J'ai parcouru la maison de haut en bas, m'arrêtant devant chaque meuble, chaque objet touché par maman. J'ai rouvert son piano. Père est entré pendant que j'abaissais ma main sur les touches effleurées par les doigts légers de la morte.

— Marcelle, m'a-t-il demandé, chante-moi quelque chose, puisque je ne t'entendrai plus.

Sa voix avait un tel accent que je ne résistai pas. Mais je ne pus choisir que de vieilles, douces et mélancoliques romances. Je les lui avais déjà répétées souvent, quand il rentrait fatigué le soir; il les aimait; ma voix lui rappelait celle de maman. Aujourd'hui, j'étouffais en pensant que c'était la dernière fois que je les redisais pour lui...

Tous les bruits ont cessé dans la ville; les derniers becs de gaz sont éteints; sur la Côte, on n'aperçoit plus qu'une seule lumière; qui peut-elle éclairer à cette heure tardive? Quelqu'un de souffrant comme moi? cette lueur brille comme une étoile parmi les arbres et le ciel tout noirs; mes yeux, sans cesse, sont attirés par son éclat; au milieu de la nuit sombre et de la ville assoupie, elle me fait l'effet d'une amie qui veillerait avec moi pour partager ma peine.

1^{er} août 19..

Anna flâne chaque soir quelques instants dans ma chambre. Elle a gardé cette vieille habitude qui lui fait plaisir, il lui semble que là je redeviens la petite fille qu'elle a élevée avec tant de soins et de dévouement; elle reprend là le tutoiement familier, le parler affectueux, que, depuis un an, elle quitte durant le jour.

Hier, pendant qu'elle s'attardait à dérouler avec complaisance mes cheveux, je lui dis soudain :

— Anna, tu ne me feras plus mes tresses.

— Tu ne le veux plus!

— Si, mais je m'en irai; tu me conduiras à Grenoble.

— Voir ta grand'mère, qui te désire depuis si longtemps, la pauvre dame! mais tu reviendras?

— Pas tout de suite.

— Resteras-tu longtemps ? Monsieur va s'ennuyer ; et moi, que ferai-je ici sans toi ? m'écriras-tu quand tu seras pour rentrer ?

— Oui, je te l'écrirai.

Chère vieille ! la nouvelle de mon retour ne lui parviendra jamais.

Août 19..

J'ai dit à papa que je partirais le 7. Et les jours passent avec une effrayante rapidité, les heures s'envolent ; je voudrais les retenir pour rester plus longtemps dans cette maison ; elles se dérobent ; la séparation m'apparaît plus pénible à mesure qu'elle approche... Je veux tout revoir, et mon cœur se serre à chaque pas. Je descends dans notre jardin : il est tout fleuri, vert ; il invite au repos, mais je ne trouve de repos nulle part.

Quand père sort, j'entre dans son cabinet ; je contemple le bureau, les fauteuils, le cartel familial, la cheminée au coin de laquelle nous nous asseyions tous deux, les fleurs dont je garnis ses vases. Cette étrangère pensera-t-elle à les renouveler ?

Je cherche à fixer au fond de mon âme les traits de ce père que j'ai tant chéri ; je n'ose le regarder, car mes yeux se remplissent de larmes... oh ! oui, je l'aime, je l'aime toujours !... ne vais-je pas lui faire bien du mal en m'éloignant ? Mais a-t-il hésité, lui, pour me briser le cœur ? S'il tenait à sa fille, il renoncerait à cette femme... Oh ! sa tendresse pour moi s'est bien affaiblie : c'est moi qui souffre, et non lui.

Il est tard ; tout est sombre comme l'autre nuit, et comme l'autre nuit encore, la même lumière brille sur la Côte. Quelles vies éclaire-t-elle ? l'union et le bonheur qui furent ma part, ou l'amertume qui l'est devenue ?

Les pensées qui rôdent dans le silence du soir sont parfois étranges. Comme dans le conte suédois, j'interroge le feu lointain. Me dit-il :

« Reste, Marcelle, reste près de ton père ; sois généreuse, reste. »

Rien ne répond à l'appel enfantin et superstitieux : la lueur est douce, régulière, ne vacille pas ; et lui obéirais-je si elle parlait ainsi ? Non, c'est du fond de moi-même que monte la réponse : « Mère, je serai ferme ; je ne puis lutter, mais je puis, je dois partir. C'est ainsi que je te serai fidèle ; soutiens-moi jusqu'au bout. »

4 août 19..

J'ai commencé mes malles... avec quelle tristesse!
 J'ai dévalisé la chambre de maman; tous ses portraits, tous ses médaillons, ses livres favoris, ses ouvrages inachevés, les boucles blondes de ses cheveux, que père a coupées après sa mort, j'emporterai tout.

J'entasse et j'entasse dans ma caisse... quoi? des riens; des fleurs séchées par elle, des registres de comptes, le dernier ruban qu'elle a noué dans mes cheveux, objets sans valeur, qui, du jour au lendemain, sont devenus des reliques.

Près des miens, je dépose précieusement un petit cahier, livre d'amour, sur lequel mes yeux, fatigués de pleurer, laissent pourtant tomber encore quelques larmes; c'est de moi, de moi toujours qu'il est question dans ce carnet. J'y trouve :

« 12 mars : Marcelle a sa première dent.

« 20 avril : Elle a dit « maman » tantôt; la mignonne, comme je l'aime!

« 18 juin : Ma chérie vient d'essayer ses premiers pas.

« 14 septembre : Notre fille grandit; elle ressemble à son père; mais c'est toujours avec moi qu'elle veut venir. »

Je ne laisserai rien : ni les gravures que tu me montrais le soir, ni ta musique, ni tes pinceaux; cette étrangère s'en servirait peut-être à son tour!... hélas! je ne puis enlever tout ce qui t'appartenait; l'autre mettra sa broderie dans ta table à ouvrage, s'assoira près de ton secrétaire, ouvrira ton piano, s'agenouillera sur ton prie-Dieu. Comment papa permet-il ces choses? Toute mon indignation se réveille; je ne lui pardonnerai pas.

5 août 19..

Je suis montée au cimetière dire adieu à la tombe de maman. J'y ai déposé mes derniers bouquets, ma dernière couronne, ma dernière prière... Je ne pénétrerai jamais dans la maison de ma belle-mère; mais cette tombe, elle est bien à moi, personne ne me la prendra, personne ne m'en chassera. J'y reviendrai... plus tard; ce plus tard me fait mal à prononcer.

Je suis restée près de toi, mère, jusqu'à la nuit

tombante; je suis rentrée à la maison les yeux rougis; père ne m'a pas questionnée. Tout à l'heure, en montant, il a heurté dans le vestibule une grande malle déjà fermée, qui gênait le passage; il a traversé ta chambre, dégarnie des chers objets qui en faisaient l'ornement et la vie; à cette vue, un long soupir s'est échappé de sa poitrine; il m'a dit :

— Tu m'as tout pris d'elle!

Et de grosses larmes ont roulé sous ses paupières, de ces larmes d'homme, les plus amères peut-être, qui noient les yeux sans couler.

Elles m'ont émue, mais je n'en ai rien laissé paraître. C'est bien à moi qu'appartiennent ces débris d'amour, puisque je reste seule fidèle.

Comme s'il devinait mes pensées, père reprit, sans colère, avec un accent de douleur :

— Tu es cruelle, mon enfant; plus tard, tu comprendras jusqu'à quel point tu as été cruelle.

7 août 19..

C'est demain, demain... La nuit est à demi passée, je suis encore debout; je ne veux pas perdre une minute de ces dernières heures; elles semblent interminables, et pourtant elles vont passer trop vite.

Adieu, chère maison, adieu jardin fleuri. Autrefois les oiseaux chantaient quand mère me tenait sur ses genoux; ils chantaient encore quand on est venu pour l'emporter là-haut, dans le cimetière. Car la nature, dont nous associons la vie et la beauté à nos sensations les plus profondes et les plus fines, la nature est indifférente. Nous la croyons proche de nos cœurs, et nous lui confions tout : nos aspirations les plus intimes, nos enthousiasmes, nos découragements, nos joies, nos chagrins.

Nous nous attachons à elle; nous pensons qu'elle nous aime et nous comprend. Nous nous figurons que la lune pleure sur nos morts, que le soleil se cache à l'agonie d'un être cher, que les fleurs se flétrissent quand nous cessons de nous réjouir, que le vent gémit avec nous. Tout cela n'est pas vrai : les fleurs s'épanouissent plus brillantes sur les tombes, le soleil éclaire nos larmes, la mer, comme une innocente, roule ses vagues tranquilles sur de pauvres corps attendus en vain. Comme elle est poignante, cette insensibilité de la nature! Dans nos bonheurs, nous avons parlé aux étoiles qui brillent, aux herbes

qui frissonnent, aux sources qui murmurent, aux arbres qui se penchent, comme à de fidèles amis incapables de nous trahir. Trop souvent, nous avons oublié de faire remonter notre reconnaissance jusqu'à leur Créateur. Dans nos détresses, nous sentons bien vite que nos élans ne sont allés qu'à une ingratitude inerte; nous sentons que nous n'avons qu'un véritable refuge : la prière, l'appel à Dieu. Hélas ! il semble parfois que la consolation soit lente à venir, et nous laisse bien longtemps seuls dans la vie, désespérés. Demain, quand je quitterai cette maison, qui renferma ce que j'aimais, les oiseaux chanteront pour le départ de l'orpheline, comme ils chantaient, doux accompagnement aux baisers que me donnait ma mère. Bientôt, ils chanteront pour la nouvelle venue, qui se reposera sous les mêmes arbres où, mère et moi, nous nous sommes reposées. Et puis, père nous oubliera toutes deux... Père?... dort-il maintenant ? Il y a une heure, je l'entendais marcher... il m'aime encore un peu; avant un an, le souvenir de sa première femme et de sa fille lui fera l'effet d'un rêve ancien... N'est-ce pas injuste et méchant ce que je pense là?... jamais il ne pourra t'oublier, mère, mais alors, pourquoi se remarie-t-il ?

Ta chambre est triste, abandonnée, depuis que tes portraits n'y sont plus; j'ai froid au cœur quand j'y entre, et j'y retourne à chaque instant. J'y revois ta pâle figure de morte, tes paupières, aux longs cils baissés sur tes yeux éteints; tes lèvres décolorées qui se fermèrent en répétant mon nom : tes mains glacées, qui, la veille, s'étaient jointes sur les miennes, et qui m'ont caressée, peut-être bien longtemps après que je m'étais endormie confiante.

Mes yeux sont secs; les larmes de ces derniers jours les ont brûlés; je ne peux plus pleurer. Je voudrais crier, mère... mais mes cris te feraient mal. Les cris et les sanglots de ceux qu'ils ont aimés font-ils mal aux morts ?

Je n'ai personne pour m'encourager. Seule, sur la Côte, la lueur que j'ai déjà plusieurs fois aperçue brille encore; cette nuit, elle est même plus éclatante; quand je me tourne de ce côté, je me crois moins seule. Adieu, petite lampe, qui m'as tenu compagnie pendant la triste longueur de ces nuits sans sommeil; que la main qui t'a placée là soit bénie; mes regards sont montés vers toi, comme ceux du pêcheur, dans les nuits de brume et de tourmente, montent vers le phare qui leur indique le but.

Grenoble, 25 août 19..

Je n'ai pas faibli dans ma résolution. Anna m'a conduite ici; depuis quinze jours, elle est retournée au Havre... il me semble qu'il y a plus d'un an que j'ai quitté père : lui se console près de sa fiancée; oh oui, j'ai bien fait de partir! Il est venu jusqu'à la gare le matin; quand je suis montée en wagon, il a posé sur mon bras sa main tremblante, et m'a dit d'une voix altérée :

— C'est toi qui veux t'en aller, Marcelle, je ne te chasse pas. La maison de ton père sera toujours la tienne; tu pourras toujours y rentrer.

Son visage se contractait, ses lèvres frémissaient, une larme brillait dans ses yeux cernés. J'eus un mouvement pour sauter à son cou, pour mettre ma main dans la sienne comme lorsque j'étais enfant, et pour lui dire :

— Retournons.

Mais ce qui nous sépare est trop terrible.

Anna rangeait des paquets au fond du compartiment; des voyageurs s'installaient près de nous : les employés fermaient les portières; père était toujours là... Je l'embrassai, le sifflet retentit; avant de quitter la gare, je mis une dernière fois ma tête au dehors, père était debout sur le quai, les yeux fixés sur le train qui s'éloignait. J'aurais pleuré si j'avais été seule; mais je ne voulais pas bouleverser la pauvre vieille Anna, mes compagnons de route m'auraient examinée comme une bête curieuse; je me raidis.

L'express filait à travers les campagnes normandes, dépassait Rouen, la vieille et noble ville, franchissait les ponts jetés sur la Seine; et je ne regardais ni les bateaux qui montent et redescendent le fleuve, ni les illettes avec leur riante verdure... Non, tout cela me laissait indifférente... Ce qui se dressait dans mon cerveau fatigué, c'était la douce image de la chère morte, les tristes jours que je venais de traverser les angoisses des dernières séparations.

Mais nous sommes maintenant dans une autre gare Paris-Méditerranée, installées dans un autre train qui nous emporte plus loin encore; nous sommes seules; Anna s'est assoupie dans un coin; toute ma tristesse amoncelée monte jusqu'à mes

yeux; je pleure longtemps, longtemps, jusqu'à ce que, épuisée, je m'endorme à mon tour, au moment où les premières étoiles se lèvent dans le ciel du Dauphiné.

Grenoble, 30 août 19..

Grand'mère habite une vieille belle maison de la place Bayard. C'est là que je suis descendue, il y a déjà trois semaines, pauvre orpheline amenée de l'autre extrémité de la France. Comme tout de suite je fus entourée et choyée dans la paisible demeure! Avec quel soin attentif on avait disposé la jolie chambre où l'on m'emmena :

— C'était la chambre de ta mère, me dit bonne-maman; ce sera la tienne aussi. Vois-tu, j'ai tout gardé de ma fille : voici ses jouets d'enfant, les livres, les bibelots, que, plus tard, elle aima.

En effet, la pièce était ornée de tout ce qui avait pu satisfaire les désirs d'une enfant unique, tendrement aimée, comme maman l'avait été par grand-mère, comme je l'ai été par ma petite maman...

Mes regards s'arrêtèrent sur le berceau de poupée aux rideaux bleus et or, sur le grand caniche à la tête encore décorée de rubans roses, sur les boîtes à ouvrage, les albums coloriés, les cordes à sauter, toutes ces choses qu'elle a touchées, et que la piété de grand'mère a conservées.

Comme mon cœur était serré pourtant : pourquoi n'était-elle pas là, elle que j'avais aimée par-dessus tout ? elle souffrait sous la terre... mais non ! comme elle paraissait heureuse et reposée, comme elle semblait sourire à ceux qui l'embrassaient encore, sur le lit où, toute blanche, toute froide, on l'avait déposée... elle était près du bon Dieu, maintenant : elle me l'avait dit ; elle m'aimait de là-haut, pour toujours...

De mes yeux gonflés, il ne sortait plus de larmes ; une pénétrante rêverie s'emparait de moi ; mon front fut effleuré d'un baiser :

— Je te reste, petite Marcelle, disait une voix caressante. Je tombai dans ces bras qui m'étaient tendus, en murmurant :

— Oui, c'est vrai ; vous m'aimerez pour elle, grand'mère.

10 septembre 19..

Que devient papa ? Sa pensée me suit à chaque minute de la journée ; comme ces premières semaines

de séparation ont dû lui sembler pénibles! mais il les aura passées avec cette femme... Le soir, il se retrouve seul; près de lui, ma place est vide; la maison silencieuse doit lui paraître triste alors... bah! d'ici peu, tout cela changera; quand il sera marié, le souvenir de Marcelle ne le préoccupera plus... Et s'il tombait malade, si loin de moi, s'il souffrait beaucoup... oh! c'est affreux, je ne serais pas là pour le soigner. Père, père, pourquoi t'ai-je abandonné? Je voudrais te rejoindre maintenant; je t'aime toujours, le sais-tu bien? à chaque instant, mon cœur vole là-bas, parcourt la maison, s'arrête près de toi; tu crois que je ne t'aime plus!... Pourquoi me suis-je montrée si dure le peu de temps qu'il nous restait à passer ensemble?... Si tu l'avais voulu, je ne t'aurais jamais quitté. Tu n'avais qu'un mot à dire : « Je renonce à ce mariage », et nous reprenions notre douce vie à deux...

Je m'épuise en regrets, quand toi, peut-être, tu ne regrettes rien.

Voilà près d'un mois qu'Anna est de retour à la maison. Pauvre vieille! a-t-elle sangloté dans la gare de Grenoble, au moment de se séparer de moi. Tout le monde la regardait, avec sa coiffe bretonne, posée de travers et chiffonnée dans un excès de douleur :

— N'est-ce pas, Mademoiselle, que ce n'est pas pour toujours que je ne vous verrai plus?

Et moi, j'essayais de la consoler :

— Mais non, tu es folle de te figurer cela; ne pleure plus, je reviendrai, tu me conteras encore les jolies histoires que j'écoutais si bien. Au revoir.

Elle souriait déjà, quand moi, tremblante à mon tour, j'ajoutai :

— Soigne bien papa; mets autour de lui tous les petits objets qu'il avait l'habitude d'y trouver; tâche qu'il ne se fatigue pas trop, qu'il n'ait pas froid... Puis, s'il a quelque chose... s'il est malade... ou si cela va mal pour lui... s'il était malheureux... écris-le-moi... puis encore, parle-lui de moi quelquefois.

Je ne pus rien dire de plus; l'heure du départ était sonnée; la coiffe blanche volait à la portière; j'envoyais de la main des signes d'adieu à ma vieille nourrice : le dernier lien me rattachant à la maison paternelle s'éloignait avec elle.

Anna vieille?... je ne sais pourquoi je l'appelle vieille, ce ne peut être que par amitié, car elle n'a guère que quarante ans; mais aussi loin que mes

regards se reportent en arrière, j'aperçois son visage hâlé derrière celui de maman :

— Anna, disait la douce voix, maintenant muette, je ne puis sortir aujourd'hui; promenez la petite, choisissez les endroits bien ensoleillés...

— Anna, recommandait la jeune femme, toute belle, toute fraîche, en toilette de soirée, nous allons chez M. X..., nous rentrerons tard; restez avec elle jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait endormie.

— Anna, soupirait la chère malade, ayez bien soin d'elle, amusez-la, tâchez de la faire rire un peu.

— Oui, Madame, vous pouvez être tranquille.

C'était vrai; jamais nourrice, jamais servante ne fut plus dévouée. Oh oui! je puis compter sur elle encore... elle est intelligente et devine bien des choses; elle saurait m'avertir à temps si père avait besoin de moi... Je suis plus rassurée en pensant qu'elle est là-bas... mais cette femme la gardera-t-elle?... peut-être voudra-t-elle éloigner tout ce qui se souvient de la morte. O père! j'ai bien fait de partir alors...

20 septembre 19..

Grand'mère est bonne, et je l'ai tout de suite aimée pour sa ressemblance avec maman, et sa tendresse pour moi. Mais depuis que j'ai quitté père, je songe constamment à lui. On ne peut renier huit ans d'affection réciproque. Toutes les attaches qu'il a fallu rompre sont autant de déchirures pour mon cœur. Père, avais-je vraiment le droit de te laisser seul? Seul! tu ne l'es plus : une autre occupe tes pensées, une autre a ton amour.

Il nous a bien chéries cependant; et quelquefois je me figure qu'il viendra tout à coup, comme il y a huit ans, me serrer dans ses bras, et dire, comme il disait alors :

— J'arrive pour te remmener, je ne peux plus me passer de toi.

Je m'imagine que sa tendresse et son chagrin de ne plus me voir triompheront de l'influence de l'autre. Vaine espérance! les jours passent, la date fatale approche; et rien de père, sinon deux lettres tristes et le souvenir de sa figure bouleversée à mon départ.

Hier, j'ai eu une fausse joie. Je dinais avec grand'mère. Elle causait pour chasser ma mélancolie. Un grand coup de sonnette retentit dans la maison.

Qui trouble le silence à cette heure tardive?... Ah! c'est lui! un soir comme cela, il avait sonné jadis. Je me lève tremblante, et j'entends Françoise expliquer à un employé des chemins de fer qu'il s'est trompé de porte, et que M. Rivès habite dans la rue voisine. Des larmes de dépit me montent aux yeux. Grand'mère, toute pâle, me regarde, et, pour elle, je réprime les sanglots prêts à éclater. Sa voix se fait plus douce encore que de coutume. Dans la salle à manger, devant le diner refroidi, que nous n'avons pu toucher, elle se penche vers moi :

— Non, ma chérie, ce n'est pas lui. Comment espérais-tu qu'il reviendrait? Il a donné sa parole, il ne la retirera pas. Comme tu l'aimes, ma pauvre petite! Ces deux mois loin de lui n'ont pas calmé ta douleur, le temps seul l'apaisera. Si le dévouement de ta vieille grand'mère suffisait pour te rendre heureuse... Mais il t'aime toujours, ton père, et ta peine vient de toi plus que de lui...

Elle parle, elle parle; et sa voix est un baume qui soulage ma blessure.

4 octobre 19..

C'était hier; jusqu'à la dernière heure, je conservais un chimérique espoir, détruit maintenant. Père est remarié depuis hier.

Je n'ai pas eu le courage d'ouvrir mon cahier; j'ai passé la journée dans un état d'anéantissement impossible à rendre; tous les souvenirs, déjà lointains, de ma petite enfance; ceux, plus récents, de la vie que père et moi nous nous étions faite, sont de nouveau revenus m'assaillir. J'ai regretté, j'ai pleuré; puis j'ai pensé que grand'mère, elle aussi, devait souffrir. Je suis descendue dans le salon où, les yeux mi-clos, elle semblait rêver.

— Mignonne, m'a-t-elle dit, oui, viens près de moi; la douleur partagée est moins amère. Causons, il fait bon dire ses peines : les accumuler secrètement au fond de soi ne vaut rien. Tu ne m'as pas nommé celle qu'épouse ton père. Et lui était si troublé par ton chagrin qu'il m'a fait part de son mariage sans me dire le nom de sa seconde femme. Ah! sa lettre était bien triste...

— Mlle Marie Berthal.

— Marie Berthal, Marie Berthal... répète grand'mère; je crois l'avoir vue au Havre, il y a une quinzaine d'années... oui, c'était bien ce nom-là... une

grande jeune fille, d'apparence distinguée, que M. de Murcy m'a présentée dans une réunion de charité; elle est bien, je craignais que ce ne fût une intrigante.

J'en veux à grand'mère de cette parole; je préférerais qu'elle accusât cette femme d'audace, de vulgarité, de mensonge : « elle est bien », elle prendra de l'ascendant sur mon père. Mais est-ce en quelques minutes que bonne-maman a pu la juger? Cette femme n'est peut-être qu'une ambitieuse perfide, jouant le désintéressement et la vertu. Comment n'a-t-elle pas trouvé plus tôt à se marier? si elle était vraiment bien, d'autres l'auraient demandée avant père... mais je ne veux plus me tourmenter à ce sujet.

— Marcelle, continue grand'mère, je t'aime pour ma Paule, je te chéris doublement comme orpheline; près de moi, ton cœur ne se calmera-t-il pas?

Elle me regarde; elle passe sur mes joues ses mains fines; j'écoute à peine ses paroles, mais je la contemple avidement; son visage m'en rappelle un autre, si cher, glacé depuis longtemps; un sentiment triste et doux à la fois m'envahit soudain, pendant que je répète :

— Comme vous lui ressemblez, grand'mère!

18 novembre 19..

Françoise, la fidèle servante de bonne-maman, petite vieille, ridée comme une pomme de reinette, s'est écriée tantôt, alors que, profitant d'une splendide après-midi d'automne, j'avais été me promener vers l'Isère, à l'Île-Verte :

— Mon Dieu! mademoiselle, comme notre air vous fait du bien! vous êtes arrivée ici pâle et fatiguée, vous voilà toute belle et forte; vous êtes le portrait de votre papa, quand il est revenu chez nous avec la pauvre jeune madame, au retour de leur voyage de noces.

Le portrait de papa! c'est vrai; je voudrais ressembler à maman, mais toute petite, déjà, je ne formais avec elle que des contrastes. J'ai les cheveux noirs de père, ses yeux bruns aux cils foncés, ses sourcils fortement marqués; j'ai son front un peu volontaire, sa figure allongée, sa grande taille, sa voix bien timbrée, son caractère ardent; je suis impatiente, vive, et presque irascible.

Mais de mère, on dit que j'ai le sourire, et ce

quelque chose de si fugitif qu'on nomme l'expression, et qui transforme une physionomie.

Quand je suis triste, préoccupée, j'ai l'air un peu dur; mais lorsque je parle à quelqu'un que j'aime, lorsque je suis contente et calme, lorsque d'agréables pensées me remplissent l'esprit, il se répand sur mon visage un peu de la douceur, de la tendresse qui émanaient des yeux, du front, de la bouche de ma mère.

Près d'elle, je souriais toujours : elle me trouvait bonne. Je souriais pour consoler père resté seul : il me caressait, me trouvait bonne, lui aussi. Quand il m'a fait part de son projet de mariage, je n'ai plus souri, je lui ai parlé sèchement, mon front s'est assombri, mes lèvres se sont crispées; il m'a dit : « Tu es cruelle. » Pour grand'mère, je veux sourire, afin qu'elle soit heureuse; je veux sourire pour ressembler un peu à maman.

3 décembre 19..

Je reçois de temps en temps des lettres de père, lettres dont il me semble que la tristesse va toujours en s'atténuant. Son écriture a repris sa fermeté, ses récits sont intéressants; j'en serais satisfaite si je ne sentais que cette transformation vient de la femme qu'il m'a préférée. Il m'entretient de tout : des clients qui le poursuivent, des procès entamés, de notre jument Coquette, de la neige qui tombe sur le Havre, blanchit les arbres du jardin, tue les petits oiseaux, et fait sentir davantage la douceur du foyer... C'est la seule allusion que je devine à son mariage. Une fois il m'écrivait : « Notre bon gros Phanor est tout inquiet; il a toujours l'air de chercher ou d'attendre quelqu'un; souvent, il pose sa large tête sur mes genoux, et, ses yeux dans les miens, me font cette question, que je me répète vingt fois le jour : « Quand Marcelle reviendra-t-elle ? »

Je n'ai pas répondu à cette demande indirecte de père. Je rends mes lettres le plus gaies possible; je lui conte mes excursions dans les montagnes, les lectures que grand'mère et moi nous faisons le soir, le bonheur que j'éprouve à parler avec des personnes qui ont connu maman.

1^{er} janvier 19..

Je me suis réveillée triste. Voici la première fois que je commence l'année sans embrasser papa. Il a

reçu la couverture de livre sur laquelle j'ai brodé, le plus finement possible, d'éplorés chrysanthèmes, ses fleurs préférées. Un petit colis, venu du Havre à mon adresse, m'a doucement émue : il contenait un joli rouleau à musique, avec mon chiffre en argent, et des morceaux, et des romances, choisis avec un goût parfait. Comme père a dû se donner du mal, conférer avec les marchands, avant de réunir cette délicieuse collection ! Il y a là des pièces rares qu'il n'a pu se procurer qu'à force de recherches, des cahiers déjà feuilletés. Comme c'est gentil à lui d'avoir tant fureté pour me faire ce plaisir !

J'ai été trouver grand'mère à sa chambre, lui conter ma joie, l'embrasser bien fort, en lui souhaitant de longs, longs jours : elle m'a serrée contre elle ; ses yeux, ses lèvres souriaient avec une exquise douceur.

— Bonne-maman, je ne vous quitte pas d'une seconde aujourd'hui ; pendant que vous vous habillez, j'active votre feu ; le vent gronde, pénètre dans la maison, jusqu'à la moelle de nos os.

Je m'installe sur un petit tabouret, près de la cheminée ; je saisis un soufflet, et je fais flamber le bois de la montagne, qui jette ses lueurs vives dans l'appartement, et fait rayonner sa réconfortante chaleur :

— Grand'mère, vous atteignez vos bas de soie noire aux rayures blanches, et vos souliers garnis de perles... ; vous frisez vos cheveux... ; vous mettez votre belle mantille, et vous attachez à votre corsage le grand camée des jours de fête... ; vous ouvrez votre coffret à bijoux, et vous en retirez les bracelets d'or, dont vous entourez votre poignet menu... comme vous êtes belle, grand'mère ! Nous ne sortons pas aujourd'hui cependant ; nos visites et nos réceptions ne commenceront que demain : vos amies et vous avez décidé que ce premier janvier devait être consacré tout entier à la famille.

— Et c'est pour cela que je me fais si belle, petite ; c'est pour toi seule ; je veux que tu te souviennes toujours de ce premier de l'an, le seul peut-être... passé près de ta grand'mère ; oui, j'ai voulu me faire belle : j'ai revêtu mes ornements du temps jadis, afin que, lorsque je ne serai plus là, je vive ainsi dans tes pensées, ma petite fille... ; ne nous attristons pas, mignonne ; j'ai quelque chose aussi pour toi... ; ouvre cet écrin ; la soie blanche en est jaunie, mais il est mollement capitoné ; les bijoux qu'il renferme ne souffrent pas... Prends ce grand peigne, enfant ;

je l'ai porté lorsque j'avais ton âge; ta mère l'a mis à son tour : sa pâle écaille et ses perles de corail rose faisaient bien dans ses cheveux blonds, ils feront bien aussi dans tes cheveux noirs; je vais te le poser moi-même, petite; garde-le toujours. Et maintenant, descendons, Françoise nous prépare un déjeuner soigné. Je m'appuie sur ton bras, car mes vieilles jambes ne sont plus bien solides, et ces grands froids m'oppressent.

Et la journée s'écoule; l'antique horloge de chêne sculpté poursuit son balancement monotone pendant que grand'mère et petite fille devisent ainsi, tantôt avec gaieté, tantôt avec mélancolie.

8 janvier 19.

Que de lettres devant moi! Toutes mes compagnes m'ont écrit. J'ouvre d'abord l'enveloppe rose de Simone, et je lis :

« Les amies sont en ce moment chez moi. Comme tu nous manques, Marcelle! A chacune de nos réunions nous parlons de toi. Nous espérons que tu reviendrais pour le nouvel an. Pourquoi t'attardes-tu là-bas? Nous avons compris ton chagrin, ma chérie. Mais quand nous avons su que c'était Mlle Berthal... »

Bon! va-t-elle défendre cette femme! Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Au feu, la lettre de Simone!

Voici quatre pages griffonnées de Marianne :

« Pourquoi t'en aller sans m'avertir? Je ne t'aurais jamais pardonné si, à mon retour d'Yport, je n'avais appris la cause de ton départ. Marcelle, tu sais que ton étourdie t'aime bien. J'ai pleuré pour toi quand j'ai deviné ta peine. Puis, quand j'ai connu l'histoire de celle que tu fuyais, j'ai pleuré pour elle. »

Ah! Marianne! Je ne te croyais pas à ce point changeante! Te figurais-tu que je resterais pour faire plaisir à mon ennemie? Au feu, ta lettre, Marianne.

Et Thérèse :

« Simone nous a proposé de t'écrire chez elle. Nous avons facilement accepté. Tu recevras douze billets demain, j'espère que tu nous répondras. Que deviens-tu? Que fais-tu? J'ai rencontré ton père dimanche. Maman lui a demandé de tes nouvelles. Il a prononcé si tristement ton nom que son expression m'a tourmentée jusqu'au soir. »

J'ouvre les missives bleues, vertes et mauves; du

moins, Lucille, Henriette, Germaine, et les autres sont plus récréatives que Simone et Marianne. Elles me content leurs occupations, leurs amusements; elles ont le bon sens de ne pas aborder la question de ce mariage qui a bouleversé mon existence. Je suis fâchée contre Simone et Marianne. Elles ont leurs mères, elles ne connaissent pas cette horrible douleur de la voir remplacée par une autre. Elles parlent bien librement de résignation. Ah! si elles avaient souffert ce que j'ai souffert, elles se tairaient, sachant bien que je suis inconsolable. Leurs lettres, que j'ai déchirées, sans achever de les lire, m'exaspèrent. Je suis prête à les détester pour avoir voulu soutenir cette femme contre moi.

Pauvres petites! Je suis injuste! Elles ont simplement cherché les moyens d'adoucir mon affliction. Ce n'est pas leur faute si je ne puis oublier, si je ne puis pardonner; ce n'est pas leur faute si mon cœur est meurtri sans retour... Non, je ne leur en veux plus d'avoir inconsciemment ravivé des pensées trop douloureuses. Elles m'aiment, comme elles savent aimer. Je ne puis attendre d'elles des mots que, seule, la souffrance apprend. Je ne leur souhaite pas les leçons de cette terrible éducatrice. Mais qu'elles ne m'entretiennent plus de ma belle-mère. Je leur ferai comprendre que ce sujet m'importune, et qu'il est inutile d'insister.

15 janvier 19..

J'ai accroché depuis longtemps dans ma chambre les chers portraits apportés du Havre; ils sont là, mêlés aux jouets d'enfant, aux bibelots de jeune fille, de mère. J'ai tout gardé; je suis heureuse de reposer mes yeux sur ces choses qui l'ont charmée; je me prends de tendresse pour le toutou blanc qu'elle a touché; je sais les noms qu'elle donnait à ses animaux de bois et de carton, les objets qu'elle préférait; grand'mère et Françoise m'apprennent tout cela.

Ma chambre est un singulier capharnaüm; mais je tiens à conserver près de moi ce qui vient de maman; la pièce peut tout contenir d'ailleurs: elle est grande et profonde, avec deux fenêtres orientées vers les montagnes, et tout y a sa place, et m'y semble joli.

Elle communique avec celle de grand'mère, qui

venait autrefois, chaque soir, comme le faisait maman, s'asseoir près du lit de sa fille.

Maintenant, c'est le contraire : bonne-maman se couche de bonne heure pour reposer ses vieilles jambes. Quelquefois, je lui fais la lecture, ou bien j'apparais chez elle en robe de chambre ; je chauffe mes pieds déchaussés sur les chenêts, et nous causons dans la demi-obscurité :

— Grand'mère, vos boucles grises sont bien folles ; elles sortent de votre bonnet pour vous former une couronne. Regardez mes cheveux, ils sont bien plus sages que les vôtres ; les voici qui tombent en grosses tresses serrées...

— Grand'mère, que faisiez-vous, le soir, quand je n'étais pas là ?

— Je montais plus tôt encore qu'à présent, car je me sentais trop seule, en bas, dans la grande salle à manger ; j'essayais de lire dans dans mon lit, mais mes yeux affaiblis se fâchaient vite, et je n'avais plus qu'à souffler ma bougie, à laisser trotter les vieux souvenirs.

— Grand'mère, je ne vous quitterai plus maintenant ; vous ne vous ennuierez plus le soir.

— Non, mais c'est moi qui te quitterai. Vois-tu, petite Marcelle, tu as mal fait peut-être de t'éloigner de chez toi ; si je mourais, il te faudrait retourner près de ta belle-mère.

— Bonne-maman, je vous en prie, ne dites pas ces horreurs de choses. Vous êtes toute vive et gaie ; nous resterons encore bien longtemps ainsi, toutes deux.

— Je voudrais vivre assez pour te voir mariée, bien mariée, fixée pour la vie.

— Grand'mère, avez-vous été heureuse ?

— Oui, heureuse, ma petite, malgré les traverses et les gros déchirements ; nous nous sommes beaucoup aimés, ton pauvre grand-père et moi ; mais il est mort tout jeune ; j'étais veuve à vingt-trois ans ; ta mère était là, fillette de deux ans ; je n'ai plus vécu que pour elle, et par elle encore j'ai connu de bons jours ; elle a quitté son nid, elle que j'avais tant dorlotée, mais elle m'aimait, je la voyais de temps en temps, et, pendant douze ans, nos lettres échangées m'ont encore donné de la joie.

Et maintenant, je m'achemine doucement vers la mort, qui doit me réunir aux êtres chers que j'ai perdus ; je m'en irai contente si je te laisse tranquille

et consolée ; je m'en irai sans peur, car j'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir.

— Grand'mère, vous êtes admirable ; votre âme ne s'inquiète pas ; elle est comme une source sereine ; mais si vous saviez combien la mienne est différente : c'est un torrent qui bouillonne et déborde au moindre orage ; je ne puis rien pour l'arrêter, et quand les gros temps arrivent, oh ! grand-mère, je n'ai pas votre sainte résignation.

— Pauvre mignonne, c'est vrai, tu ne nous ressembles pas, et quelquefois je tremble pour toi... mais non, tu sais que personne n'est tenté, que personne ne souffre au-dessus de ses forces ; il faut imprégner de patience et de douceur ton impétueuse nature, comme, ta mère et moi, nous tremptions d'énergie nos cœurs paisibles...

« Bonsoir, enfant ; les longues veilles sont mauvaises à ton âge ; dors tranquille dans le lit où ta mère sommeillait confiante ; à demain, je suis encore là pour veiller sur toi.

25 janvier 19..

Je réponds à mes compagnes. Je feins d'être gaie. Je leur dis que je me plais près de grand'mère, — et je ne mens pas ; — que je regrette leurs joyeux bavardages, mais que si elles me tiennent au courant de leurs petites histoires, je serai contente ; que les amies de bonne-maman sont de vieilles dames mais aimables et spirituelles, et que leurs causeries m'intéressent beaucoup. Je vante la position pittoresque de Grenoble, la beauté de ses montagnes, de sa vallée du Graisivaudan. Et c'est vrai que mon affection s'est vite donnée à ces lieux où la jeunesse de ma mère s'écoula. Le silence apaisant de l'antique demeure, la tendresse enveloppante de grand'mère m'influencent lentement. Chaque jour, elle me devient plus chère, et tant que le cœur peut s'attacher encore, il n'est pas entièrement malheureux.

2 février 19..

— Marcelle, prends ton sac à ouvrage, mets dedans ta broderie, mes lunettes et mon tricot, nous irons passer l'après-midi chez Mlle Sidonie.

J'aime beaucoup aller chez Mlle Sidonie ; d'abord, elle habite à l'autre extrémité de Grenoble ; il faut

marcher assez longtemps pour s'y rendre; je donne le bras à grand'mère, et je suis toute fière et tout heureuse de lui prêter le vigoureux appui de ma force physique, comme elle me prête le caressant soutien de sa force morale. Puis je m'amuse chez Mlle Sidonie: tout y est en désordre: les cages de ses oiseaux, les fauteuils dispersés à tous les coins du salon, les pendules qui marquent les heures de travers, et jusqu'à la maîtresse de maison, dont le visage, au nez crochu, est surmonté d'un bonnet de dentelles qui a toutes les peines du monde à se tenir droit. Et de cela, nous pouvons rire ouvertement et sans remords; nous ne sommes pas en présence d'une de ces pauvres vieilles, au roman inconnu, mystérieux et poignant. Non, nous avons affaire à une personne un peu excentrique, qui a tout simplement oublié de se marier, comme elle oublie de faire essuyer la poussière qui couvre ses meubles, d'ouvrir ses fenêtres l'été, d'allumer son feu l'hiver, de prendre un parapluie lorsqu'il pleut. Elle fait les choses du monde les plus bizarres, ne se souvient pas qu'elle a invité des amies à diner, s'étonne de les voir arriver, cherche un objet qu'elle tient à la main, répète vingt fois la même question dans l'espace d'une heure, collectionne les cailloux de formes biscornues et les porte-plume: au reste, très obligeante, de très bon cœur, riant la première de ses bêtises.

Nous partons, grand'mère et moi, à pas lents; dans les rues, nous rencontrons peu de monde, en ces temps froids d'hiver. Quelques dames sont installées chez Mlle Sidonie, qui aime beaucoup grouper du monde autour d'elle, entendre le brouhaha des conversations. Nous nous débarrassons de nos manteaux fourrés; les serins de la vieille demoiselle sifflent dans leur volière, pendant que leur maîtresse sautille de l'une à l'autre de ses hôtes. Les crochets marchent activement; les vieilles dames, en rajustant de temps à autre leurs lunettes, commentent les nouvelles de la ville, rappellent les jours passés. Je suis la seule jeune personne admise dans ces sortes de réunions. Parfois on m'y fait chanter: ma voix enthousiasme Mlle Sidonie, qui m'a surnommée Mauviette; je ne sais pas pourquoi, car il me semble que cette appellation indique une voix grêle, pointue et flûtée, tandis que la mienne est une forte et profonde voix de contralto. Mais, pour rester dans son caractère, il fallait bien que la

bonne demoiselle fût incohérente jusque dans le nom qu'elle me donnait. Va pour Mauviette, si cela peut lui faire plaisir. Me voici devenue la petite Mauviette des vieilles amies de grand'maman.

17 février 19..

Il n'y a guère que six mois que je suis ici; cependant je m'imagine quelquefois que depuis des années je vis de la vie de grand'mère, de cette vie paisible, un peu monotone, dépourvue de secousses, et qui me paraît reposante après les troubles qui ont agité mon cœur... J'aime apporter mon petit tabouret près du fauteuil de bonne-maman, et travailler là. J'aime lire, à haute voix, pour elle, les journaux et les revues remplis d'intéressants articles. J'aime écouter ses tendres et sages conseils, les remarques de son esprit fin, les décisions de son jugement sûr. J'aime, quand le soir vient, laisser tomber l'ouvrage, fermer le livre, et l'entendre narrer les histoires de son enfance. J'aime rouvrir pour elle mes cahiers de musique, et laisser mes doigts chercher, sur le clavier à l'ivoire jauni, les mêmes sons qui, jadis, accompagnaient sa voix ou celle de ma mère. J'aime, le dimanche, la voir toute parée, avec sa figure régulière, et ses ajustements, qui la font ressembler aux portraits des nobles dames poudrées du temps passé, qui sourient dans les galeries des musées. J'aime, lentement, près d'elle, m'acheminer vers l'église Notre-Dame pour assister à la messe sous les nefs ogivales. J'aime la pression de ses doigts parcheminés, me tendant l'eau bénite. J'aime sa voix, un peu tremblotante, trouvant des mots qui semblent endormir mon cœur, comme les vieilles ballades, à la nuit tombante, endorment l'enfant... Mon cœur s'endormir? non, mon cœur a ses réveils, ses secousses, ses impatiences, et comme un besoin d'agir, à la façon d'un membre vigoureux, lassé de trop de repos.

19 février 19..

Anna m'écrit quelquefois. Et d'habitude, je suis contente de lire ces grandes pages, mal orthographiées, mais remplies d'affection et de nouvelles de mon ancien « chez moi ».

« Les rosiers contre le mur sont morts. Je les ai

bien soignés, mais ça ne fait rien, l'hiver les a tués.

« Louis a fait couper ses moustaches ; il est très laid comme cela ; vous ririez de le voir. Monsieur lui a dit de mettre Phanor dans l'écurie le soir ; il fait froid dehors, bien que sa niche soit bourrée de paille ; on le dorlote à cause de vous. »

Rien de là-bas ne m'est encore indifférent, et je lis avec intérêt ces bavardages d'Anna, qui remuent en mon cœur des sentiments doux et tristes à la fois.

Mais aujourd'hui, Anna est insupportable : elle ne me parle que de « Madame », Madame par-ci, Madame par-là :

« J'ai rangé le linge avec Madame. — Madame a passé l'après-midi à coudre au salon. — Madame m'a appelée pour une commission. J'ai dit à Madame que j'étais en train de vous écrire, alors Madame est sortie à ma place. »

Elle m'impatiente, Anna. Je lui réponds de ne plus m'écrire, si elle doit me raconter les faits et gestes de « Madame ».

24 février..

Depuis quelques jours notre demeure, habituellement silencieuse, est en remue-ménage ; et cela, pour le mauvais caractère de Françoise, ou plutôt, pour sa jalousie. La vieille servante nous aime passionnément, grand'mère et moi ; mais elle ne supporte personne autour de nous, comme ces chiens trapus, ces bassets, qui s'attachent exclusivement à leur maître, et grognent, montrent les dents, quand d'autres en approchent.

Pour soulager Françoise, affaiblie, rhumatisante, grand'mère a pris une seconde bonne à son service ; et depuis ce temps, ce sont des vociférations qui résonnent dans toute la maison :

— Mauvaise malfaisante, crie Françoise, tu viens de casser la tasse de Madame ; tu as laissé brûler le chocolat de Mademoiselle, tu fais leurs lits de travers ; pour sûr, elles ne dormiront pas.

— Mais Françoise, dis-je, la tasse était fragile, mon chocolat m'a semblé bon ; et nous avons dormi comme d'habitude.

— Voilà qu'à présent vous prenez le parti de cette gamine, comme si ce n'est pas moi qui ai toujours servi Madame, élevé la mère de Mademoiselle, et qui les ai toujours aimées.

— Mais Françoise, nous ne disons pas le contraire ; voyez-vous, si vous grondez continuellement cette

pauvre petite, elle ne fera rien de bien ; tout cela fatigue grand'mère, qui l'a prise dans votre intérêt. Pourquoi vous comparez-vous à cette nouvelle venue ? vous savez bien que nous ne la confondrons pas avec vous, et qu'elle ne sera jamais comme vous ici.

— Alors, bien sûr, vous ne l'aimerez pas ?

— Je n'ai pas dit cela non plus. Il ne faut être méchant pour personne, mais aimer et protéger tout ce qui est au-dessous de nous. Soyez tranquille, grand'mère et moi, nous savons qu'il n'y a pas deux Françaises.

Sa figure tout irritée s'est un peu désemprenie j'espère la calmer.

6 mars 19..

Je suis avec grand'mère dans le salon, raccommodant le volant décousu d'un jupon, lorsqu'on sonne à la porte. Les visiteurs sont rares dans la vieille maison. J'avance curieusement ma tête à la fenêtre pour voir qui nous arrive :

— Grand'mère, c'est M. le curé de Clémencière. Il a l'air gelé. Sa soutane est ruisselante de pluie ; ses cheveux gris se cachent frileusement sous son grand chapeau... Ah ! voici Françoise qui ouvre. Je me sauve avec mon jupon, grand'mère, afin qu'il n'y ait pas trop d'étalage ici.

— Tu as encore du temps, petite. M. le curé n'entrera pas tout de suite. Tu ne connais pas encore bien ses habitudes : l'hiver a été si rude que je n'ai eu sa visite qu'une seule fois depuis ton arrivée. M. le curé est un vieil ami de Françoise qui est née à Clémencière. Il s'essuie les pieds pendant un quart d'heure en bavardant avec elle. Tiens, écoute : il se mouche, il éternue, Françoise s'exclame sur le vilain temps ; elle demande des nouvelles de sa connaissance Mlle Aglaé, la servante du presbytère.

— Restera-t-il longtemps ici, bonne-maman ?

— Il s'y attarde d'ordinaire, mignonne.

— Ou vais-je me réfugier avec mon raccommodage ?

— Dans la salle à manger.

— Mais j'entendrai tout ce que vous direz, grand'mère. Et si M. le curé a des secrets à vous confier ?

— Oh ! c'est peu probable. Il quête sans doute pour ses pauvres. Si notre conversation l'intéresse, reste dans la pièce à côté ; si elle l'ennuie, monte à ta chambre, en refermant sans bruit la porte. Et si M. le curé dit des choses que tu ne dois pas entendre,

eh bien je tousserai, et tu t'en iras... C'est ainsi que je faisais avec ta pauvre mère. M. le curé venait déjà dans ce temps-là. Quand la petite n'était pas disposée à ses longues visites, elle se retirait dans la salle pour attendre son départ.

— Et pour elle, avez-vous quelquefois toussé, grand'mère ?

— Oui, quelquefois, et, docile, elle s'en allait, ses poupées dans les bras, regarder sagement ses images ailleurs. Allons, sauve-toi maintenant, il est temps. Si je tousse comme cela : « Hum, Hum ! » — et grand'mère prend son ton le plus grave — cela voudra dire : « va-t'en. »

Je m'installe derrière le grand rideau de tapisserie qui sépare seul la salle à manger du salon ; mais je relève un coin de la draperie, afin de tout observer sans être vue.

— Grand'mère, voici votre visiteur.

M. le curé fait son apparition ; ses grosses chaussures sont décrottées ; sa soutane, tout à l'heure trempée, s'est un peu séchée pendant l'interrogatoire de Françoise. Grand'mère, toujours aimable, accueille gentiment le vieil habitué de sa maison. M. le curé s'installe dans un fauteuil. Il n'a pas sa figure ordinaire ; comme il paraît embarrassé, cet après-midi ! le voici qui tourne et retourne entre ses mains son large chapeau, qui tiraille un bouton de son manteau. Sûrement, Mlle Aglaé devra le recoudre ce soir.

— Votre demoiselle va bien, madame ?

— Très bien, merci, monsieur le curé. Les averses vous ont fait vilain cortège jusque chez moi.

— Oh ! une pluie ! un vent !... à ne pas mettre un pied dehors, et si ce n'est que j'ai des choses importantes à vous dire, j'aurais remis ma sortie à un autre jour.

M. le curé atteint sa tabatière :

— Votre demoiselle n'est pas là ; tant mieux, cela fait bien mon affaire.

Il n'est pas aimable, M. le curé. Bonne-maman tousse-t-elle ?... Non, je n'entends rien... Il me semble même qu'elle regarde avec malice de mon côté.

— Tenez, madame, je ne sais pas faire de belles phrases pour préparer cela, et l'amener comme il faut. J'aime mieux vous en causer tout uniment.

Il aspire une prise pour se donner du courage.

— Votre demoiselle, elle est d'âge à marier, n'est-ce pas ?

— Ma petite-fille a dix-neuf ans.

— C'est l'âge, c'est l'âge. C'est que je connais un monsieur tout prêt à l'épouser.

Il devient intéressant, M. le curé; mais réellement, il ne perd pas de temps en exordes inutiles.

— C'est un jeune homme de mes amis.

— Ah! fait simplement grand'mère, en souriant, sans tousser, vers le rideau de tapisserie.

— C'est le notaire de mon pays. Il a une étude sérieuse. Il est d'une bonne famille, d'une honorable famille, madame... C'est un beau garçon, brun, carré, solide.

J'ai remarqué que M. le curé, qui est tout petit, maigre et fluet, montre une prédilection marquée pour les personnes grandes et robustes.

— Il est beau, madame, et riche...

— Bien, bien; mais vous savez que ma petite-fille aura une fortune suffisante pour laisser un peu de côté les questions d'intérêt au moment de son mariage.

— Oui, certainement, certainement, madame: mais ce n'est pas à dédaigner pour ça. Vous garderiez votre demoiselle pas loin de vous. M. Blinval est un ami de la famille Darcier. Je vous le ferai rencontrer chez ces dames. Vous verrez, vous verrez... puis vous réfléchirez; puis Mlle Marcelle aussi...

Ah! je crois bien, M. le curé, il faut au moins me demander mon avis.

— C'est un garçon qui a de la tenue et de la façon, ce qui est à regarder aussi, car les dames aiment bien cela. Toujours bien habillé, bien droit, et saluant si bien! Une belle voix, la parole facile... Ah! madame, on n'en rencontre pas tous les jours comme cela..

M. le curé ouvre encore sa tabatière :

— Puis, ma chère dame, pour vous parler tout franchement, votre demoiselle, elle est bien gentille, oui... mais enfin, enfin... elle est un peu maigre, vous savez, un peu comme une allumette; puis un peu pâle aussi, avec des cheveux si noirs là-dessus, et des yeux, oh! des yeux comme des charbons... Mais enfin, elle est gentille tout de même, on ne peut pas dire le contraire... Enfin, enfin, madame, c'est une occasion, il ne faut pas la laisser passer, croyez-moi... Allons, au revoir; je vais faire une tournée de malades avant de rentrer chez moi... A propos, j'ai de pauvres enfants à recommander à votre charité.

Il ne perd pas la carte, M. le curé; et grand'mère, toujours bienfaisante, lui donne sur-le-champ son offrande.

— Merci, madame ; puis j'attends d'ici peu une réponse favorable.

Bonne-maman reconduit son visiteur, qui reprend son grand parapluie, et remet son large chapeau. Et moi, amusée et un peu vexée, et, je ne sais trop pourquoi, un peu triste aussi, je sors de ma cachette, et cours à la glace bien éclairée du salon.

— Grand'mère, est-ce vrai que ce soit si laid d'être maigre et pâle ?

— Non, sois tranquille, ma petite, M. le curé ne sait pas ; je m'y connais, moi ; tu es très jolie.

Quel est ce protégé de M. le curé ? Je n'en avais jamais entendu parler jusqu'alors ; l'ai-je vu, l'ai-je rencontré quelque part, ce monsieur ?

Grand'mère me dit hier :

9 mars 19..

— Et bien, Marcelle, M. le curé s'est activement remué : nous sommes invitées à dîner ce soir chez Mme Darcier. Quelle robe vas-tu mettre ?

Ah ! voilà la fameuse question ! Je me souviens que l'hiver dernier, au Havre, chez Thérèse, nous lisions tour à tour, à haute voix, quelques pages d'un roman, pendant que les aiguilles formaient de jolis plumetis, que les doigts froissaient la soie en menus travaux, que les crochets se démenaient dans la laine. Il y était question d'une dame, disant à sa fille, sur le point d'être présentée à un monsieur :

« — Ma fille, dimanche, nous dinons en ville ; tu mettras ton corsage rose... non, décidément, je crois que ta robe bleue t'avantage plus encore. Tu les essaieras toutes deux devant moi tantôt ; j'examinerai cela. »

Germaine, alors, interrompit gaiement la lectrice.

— Ah ! mesdemoiselles ! nous voilà prévenues. Quand nos mères nous diront, d'un ton très affairé : « Mon enfant, mets telle ou telle de tes robes », méfiez-vous ! quelque prétendant se cache sous roche. Tâchons d'être aimables et jolies ce jour-là ; de ce jour-là dépend peut-être notre avenir.

Voici le moment venu pour moi de choisir ; mais je suis au courant de ce qui se prépare ; je retire de mon armoire un costume mauve, que grand'mère déclare s'harmoniser à ravir avec mon teint et mes cheveux noirs. Je le revêts sans être agitée le moins du monde : je ne suis pas du tout impressionnée à la pensée de voir M. le notaire. Mon cœur ne bat pas plus vite. Ah ! mon cœur ! il me semble qu'il ne peut

plus aimer personne, en dehors de toi, ma petite mère, qui reposes sur la colline, là-bas, en face des flots de la mer ; en dehors de toi, douce bonne-maman, près de laquelle je vis si tranquille, en me croyant parfois heureuse ; en dehors de toi, mon pauvre père, que je chéris toujours, et dont le souvenir me hante, plein d'amertume et de regret.

C'est à tout cela que je réfléchis, pendant que grand-mère jette un coup d'œil satisfait sur ma toilette, et pose dans mes cheveux, de ses mains légères et fines, le grand peigne d'écaille aux perles de corail rose.

— A la bonne heure, mignonne, te voici toute belle.

— Pour vous faire honneur, grand-mère.

Une voiture de louage est venue nous chercher, et nous dépose devant le pavillon récemment construit de la famille Darcier :

— Ah! madame, s'écrie la maîtresse de maison, en serrant les mains de bonne-maman, et me baisant au front, que vous êtes aimable de répondre à notre invitation, et de nous amener votre petite-fille. Nous désirions beaucoup la connaître, n'est-ce pas, Eugène ?

Eugène, un gros monsieur, aux moustaches furieusement redressées, se joint à sa femme pour nous adresser des compliments de bienvenue.

— Une soirée, une toute petite soirée... Nous avons là notre nièce, nouvellement mariée, et de passage à Grenoble ; M. le docteur Ménétrier — cures merveilleuses, il a soigné ma goutte ; — Mme la commandante et ses filles, charmantes, enchantées de rencontrer Mlle Arnoult ; puis aussi, un monsieur, un jeune homme... un jeune notaire de nos amis... la jeunesse ensemble... un peu de distraction... ces temps d'hiver...

Ce brave monsieur, bon homme, s'embrouille dans ses explications.

Dans le salon, placé bien en évidence, sur un large fauteuil, j'aperçois, en entrant, M. le notaire. Evidemment, on lui a désigné ce siège, pour que sa personne frappe mes yeux, dès l'arrivée. Il est de haute taille, bien proportionné, brun, teint jaune, habit neuf, cou étranglé dans un col montant qui lui tient la tête démesurément relevée. M. le curé nous l'avait assez bien décrit. Il nous salue majestueusement, puis regarde avec inquiétude sa belle cravate blanche, craignant sans doute de l'avoir dérangée pendant son inclinaison... Non, le nœud s'étale, digne et droit, comme celui qui le porte. Cette gran-

deur, ce décorum, au lieu de conquérir mon admiration, me pèsent; et j'éprouve comme du soulagement à la vue du petit docteur maigrichon, qui s'agite entre Mme la commandante et notre hôtesse. Quels cheveux ébouriffés il a cependant, et quelle bouche largement fendue, quel teint couperosé, quel nez aplati, quel habit râpé! Mais au moins, il est franchement laid, au moins ses yeux brillent, au moins il remue !...

M. le notaire fait un demi-tour sur son fauteuil; il n'ose bouger la tête, de peur de casser le coin de son col, ah! cette raideur, cette raideur! il a au moral plus d'empois que sa chemise. Il regarde avec mépris le fiévreux petit médecin. Il est beau, lui, M. le notaire; les brosses et les pommades ont discipliné sa chevelure; sa figure est grave, elle impose le respect; ses dents sont blanches, son menton bien formé; ses mains soignées décrivent, quand il parle, des courbes savantes à la façon d'un orateur.

Sa voix est traînante, un peu nasillarde, mais elle est forte et commande l'attention, elle couvre la voix grêle du docteur... Au dîner, il est placé près de moi. Il me parle, s'écoutant lui-même, prononçant lentement chaque mot. L'interminable dîner! comme je m'ennuie!

De retour au salon, on me demande de chanter. Je ne refuse jamais, ce serait ridicule. Immédiatement, M. le notaire se place au piano, s'appêtant à me tourner les pages :

— Je vous en prie, permettez, mademoiselle... demande-t-il, roulant des yeux, grimaçant un sourire. Et moi, d'un air dégagé :

— Volontiers, monsieur, vous êtes bien aimable. Alors, il se redresse plus encore.

Enfin, nous partons. M. Blinval nous salue avec empressement, implore « la faveur » de nous accompagner jusqu'à notre voiture, ne doutant pas que sa personne imposante et ses belles manières n'aient produit leur effet sur moi.

Cependant, une fois revenues place Bayard, pendant que grand'mère et moi nous montons l'escalier, je dis gaiement :

— Vous savez, je me suis ennuyée et amusée à la fois ce soir, bonne-maman; mais je ne me sens pas du tout disposée à devenir notairesse.

— Je m'en suis bien vite aperçue, petite; ce n'est pas ce monsieur qui t'enlèvera à moi.

— Ni lui, ni personne, grand'mère.

15 mars 19..

Je l'ai revu, le majestueux notaire, aspirant à la main et aux deux cent mille francs de dot de Mlle Marcelle. Grand'mère, qui désire me montrer les environs, m'emmène, hier, faire une jolie promenade. Nous sortons de Grenoble par la porte Jouvin, les chevaux de louage n'avancent pas vite, la route est ravissante, les rayons du soleil de mars égalaient le mont Rachais et le Saint-Eynard. Ils dorment, tout au loin, dans le fond de l'horizon, le mont Chamechaude.

Grand'mère, appuyée sur mon bras, grimpe à pied la rampe escarpée près de Montfleury. Elle me conte les expéditions de sa jeunesse, alors qu'alerte comme moi, elle suivait son père dans ses excursions à travers la montagne, alors que, plus âgée, elle recommençait les mêmes courses, donnant la main à une petite fille, bien aimée et bien pleurée, dont le rire joyeux a depuis longtemps cessé de résonner.

Voici le hameau de Bouquéron. Et nous nous taisons, pour mieux admirer le vieux château féodal, qui se dresse sur le mamelon solitaire, escarpé, servant de contre-fort au mont Saint-Eynard.

Mais tout à coup, encadré dans ce site merveilleux, nous apercevons M. le notaire, raide et fier, avec ses gants irréprochables, sa large serviette noire sous le bras, sa redingote, son chapeau haut de forme, sa cravate d'une blancheur immaculée, et son même air d'importance. Il est entouré de deux clercs chargés de papiers. Il vient à nous pour nous saluer le plus aimablement possible, montrant ses belles dents, et découvrant sa tête luisante de pommade. Il est si drôle, ce notaire d'apparat, dans cet agreste paysage, que je suis obligée de faire des efforts pour comprimer mon envie de rire.

— Oh ! que je bénis les affaires qui m'ont amené de ce côté, nous dit-il, puisqu'elles me procurent le plaisir et l'honneur de vous rencontrer.

Il demande à grand'mère la « faveur » de nous « escorter » quelque temps ; et le voici, essayant des poses sentimentales, cherchant des phrases poétiques qui ne sont que fadeurs, prenant des tons pénétrés qui nous crispent.

— Vue de si haut, comme la nature semble petite ! gémit-il, simulant une extase.

— Oh ! mademoiselle, comme moi, vous restez muette devant ces solennelles magnificences ! Je ne suis plus qu'admiration : les monts, les charmantes apparitions qui sont venues à moi !

Bonne-maman lui répond sur le ton de la plaisanterie : je reste muette.

Maitre Blinval, dans le salon de Mme Darcier, vous pouviez encore passer, mais ici !... Pourquoi vous pâmer devant la nature qui vous est indifférente ? Pourquoi étaler, avec tant de pompe, des sentiments que vous n'éprouvez pas ? Je vous ferai savoir qu'il est inutile de faire plus longtemps des courbettes devant ma dot... Vous m'avez gâté ma promenade, monsieur le notaire !

23 mars 19..

Eh bien ! le moment s'est présenté de montrer franchement mes dispositions. Hier, soirée dansante chez Mme la Commandante qui cherche à marier ses filles. Revues là mes connaissances peu nombreuses de Grenoble, au milieu de beaucoup d'autres visages. Parmi quelques officiers, j'aperçois un jeune lieutenant, cousin de ma petite amie Simone, chez laquelle je l'ai rencontré plusieurs fois.

— Mademoiselle Arnoult ! je ne m'attendais pas à vous trouver ici !

— J'habite chez grand'mère depuis huit mois. Avez-vous des nouvelles de la famille Dampierre ?

— Je ne suis pas retourné chez ma tante depuis près d'un an. Je suis maintenant en garnison à Lyon. Mais si vous le voulez, mademoiselle, nous parlerons de nos amis de Normandie en dansant.

J'accepte d'autant plus volontiers qu'à ce moment mon notaire s'avance vers moi...

Oh ! la bonne occasion de lui échapper, d'éviter ses fades propos, et de lui prouver mon indifférence !... Et les valse et les polkas se succèdent sans que je regagne le fauteuil près duquel m'attend mon solennel prétendant. Comme il fronce les sourcils, et semble appeler toutes les malédictions sur la tête de mon cavalier, qui continue, insouciant, à rappeler tous nos souvenirs du Havre !

La soirée me paraît courte et charmante. Et pourtant... et pourtant... je suis silencieuse dans la voiture qui nous ramène, grand'mère et moi, vers la vieille demeure... et quand la chère bonne-maman me dit avec un sourire :

— Tu t'es bien amusée, mignonne. Comme tu étais jolie, animée de la sorte ! Tu as besoin, ma pauvre chérie, de te distraire, de prendre part aux plaisirs de ton âge...

Je réponds :

— Maintenant que M. Blinval a dû comprendre que je ne l'épouserai jamais, nous ne retournerons plus en soirée, n'est-ce pas, grand'mère ?

Elle m'embrasse tendrement, sans me demander d'explications. Et quand je suis seule dans ma chambre, je pleure. Comment ai-je pu rire tantôt ? Une foule de pensées douloureuses m'envahissent maintenant, au milieu du calme de la nuit. Le vent, à cette heure, doit gémir autour des tombes, dans le cimetière, où, depuis huit mois, je ne me suis pas agenouillée !... mes amies me regrettent sans doute parfois, dans les gaies réunions que j'ai délaissées tout à coup... père souffre de ne plus entendre mes causeries et mes chants... et de voir toujours ma place vide, en face de lui... ; non, père ne m'a pas retenue au moment du départ ; inflexible, il a introduit une étrangère à notre foyer... j'ai recommencé près de grand'mère une nouvelle vie... dernièrement, les prétentions d'un homme sont venues m'attrister. Le mariage n'est-il réellement qu'une association de billets de banque ? Est-il vrai que cette association peut se faire sans conformité de goûts, de sentiments, sans amour ? Oh ! jamais je ne me marierai de la sorte : la chaîne serait trop lourde et je la supporterais mal... Est-il vrai que l'on peut s'unir sans se comprendre ?... Mais pourquoi songer à ces choses ? N'ai-je pas l'intention formelle de rester toujours près de l'indulgente et douce créature, dans les bras de laquelle au soir de mon arrivée, tout en larmes, j'ai caché ma tête ? Oh ! ma chère bonne-maman, elle seule est bonne, elle seule est fidèle, elle seule se soucie de moi ; que m'importent les autres ; le pompeux notaire comptant peut-être en rêve à cette heure les capitaux entassés dans son coffre-fort... le petit médecin original et frondeur, l'élégant officier avec lequel j'ai valsé toute la soirée, écoutant son bavardage frivole...

De tous ceux que j'ai aimés : de mon père, de ma mère, de mes compagnes rieuses, il ne me reste plus que des souvenirs. Bonne-maman, seule, est auprès de moi.

Je m'agite dans mon lit sans pouvoir fermer les yeux ; et le matin, je me lève bien lasse :

— Comme tu as mauvaise mine, mignonne, me dit grand'mère, en caressant mes joues pâlies ; tu t'es trop surmenée hier.

— Oh oui ! je n'ai pas été raisonnable ; j'ai dansé sans trêve ; et vous, grand'mère, vous paraissez bien fatiguée aussi. Les longues veilles ne vous sont pas meilleures qu'à moi ; nous nous trouvons mieux toutes deux en restant à lire et à causer, devant le grand feu qui pétille, les pieds sur vos chenêts de fer forgé. Tout ce monde nous étourdit, toutes ces fleurs nous donnent mal à la tête. Nous reprendrons notre bonne vie tranquille, n'est-ce pas ? nos visites à Mlle Sidonie ?

— Oui, ma petite-fille.

J'ai tant besoin de repos et de recueillement encore ! Tout ce qui me rappelle ma vie d'autrefois me surexcite et me fait mal.

23 mai 19..

Voilà deux mois que je n'ai pas ouvert mon cahier. Je me suis sentie choquée et plus sombre encore après la démarche de M^e Blinval ; et maintenant je me trouve ridicule d'avoir été si susceptible pour cette histoire sans importance. Je ne l'ai pas contée à père : à quoi bon ? D'ailleurs, je ne lui ai écrit que trois fois depuis ce temps-là, me bornant à lui demander des nouvelles de sa santé, en ajoutant que la mienne allait à merveille. Malgré ces pages laconiques, qui font peut-être croire à père que je lui ai ôté mon affection et me résigne loin de lui, je sens que je l'aime plus que jamais. C'est seulement après l'avoir eu quitté que je me suis rappelé jusqu'à quel point il était bon, avec quelle douceur il m'avait annoncé son mariage, avec quel accent il m'avait suppliée de voir sa future femme avant de me décider à partir. Je l'écoutais à peine. Je me suis montrée dure. Je l'accusais d'être cruel : il avait le droit de me faire le même reproche. Oh ! père, je te cherche des excuses, et pourtant, la cause première de nos douleurs, c'est toi. Mais je t'aime trop, et je souffre trop d'être séparée de toi pour augmenter vainement ma peine en te blâmant.

J'ai reçu de nouvelles lettres de mes compagnes. Elles ont compris les sujets qu'elles ne devaient pas aborder, sous peine de sérieuses fâcheries ; cependant, fidèles à leur amitié, elles m'écrivent. Leur souvenir ne me console pas. Près de grand'mère seulement, j'oublie quelquefois que je suis orpheline.

25 mai 19..

Le printemps est venu. Le soleil frappe à ma fenêtre. Il dore la mantille noire et la chevelure blanche de grand'mère, qui sourit à je ne sais quelle vision. Elle a refermé son livre de prières qui s'échappe de ses mains croisées sur ses genoux. Tout à l'heure, sans bruit, j'ai passé près d'elle, croyant qu'elle sommeillait. Elle a murmuré mon nom; et je me suis arrêtée, pour la regarder ainsi, méditative, avant de poser mes lèvres sur ses paupières baissées. Puis, le cœur rafraîchi par cette caresse, par l'expression paisible et confiante de ce visage, j'ai béni le printemps, le ciel bleu, les oiseaux sautillant sur l'appui du balcon; j'ai chantonné comme les années dernières.

Grand'mère est sortie de son rêve. Elle marche dans sa chambre, retire de son armoire une ombrelle à volants de dentelles. Ah! bonne-maman, je devine que vous allez m'appeler bientôt pour me proposer une promenade. Où donc irons-nous? Chez votre vieille amie, Mme Marguerite, où l'on s'installe de longues heures à regarder les passants, en tirant son aiguille et causant d'autrefois? Chez Mlle Sidonie qui nous accueille avec des cris de plaisir et nous offre des liqueurs de sa composition dans de jolis verres à dessins, posés sur un plateau cassé? Chez ce pauvre M. Detaille, qu'en souvenir de sa sœur, vous consolez de ses rhumatismes, et qui nous passe régulièrement sa tabatière, oubliant que nous méprisons les douceurs d'une prise, même puisée dans une tabatière ornée d'un Napoléon couronné d'étoiles? Ou bien, bonne-maman, vous allez délaïsser vos vieux amis pour votre petite-fille, et nous allons marcher toutes deux, cherchant les routes ensoleillées, et nous arrêtant parfois pour vous laisser reprendre haleine, appuyée sur mon bras? Quand nous cheminons ainsi, et que tout haut vous rappelez les souvenirs enfouis au fond de votre mémoire, souvenirs gais ou mélancoliques, je vous écoute, charmée. J'aime vos récits, grand'mère. J'aime les lueurs, attendries ou rieuses, traversant vos yeux clairs. J'aime vous sentir contente de m'avoir près de vous. Ainsi, je ne suis pas tout à fait inutile, et ma tendresse n'est pas dédaignée de tous.

27 mai 19..

Le beau temps se maintient. Mes dix-neuf ans, qui n'ont pas su s'enthousiasmer du notaire, frémissent,

joyeux malgré moi, au réveil de la nature. Mais quand je mē trouve seule, le soir, en face de moi-même, et que je me reporte à ma vie d'autrefois, je pleure, comme j'ai pleuré dans ma chambrette du Havre, à la veille de me séparer de père, de ce père que j'ai tant chéri, et qui ne se soucie même plus de venir me voir. Qu'en a-t-on fait de ma chambre ? Un magasin de débarras, un cabinet de toilette pour cette dame ? Ou bien, peut-être, sans y rien changer, on l'a fermée, on en a tiré les persiennes comme pour une chambre de morte, et ma vieille Anna va quelquefois y pleurer...

Et la tombe, la tombe blanche, dans le cimetière, sur la colline, qui la couvre de fleurs ? Qui rattache à présent les perles des couronnes, enlevées par le vent qui souffle de la mer ? Qui va prier, vers le soir, et baiser la froide pierre, sous laquelle tu reposes, maman ? Père en oublie peut-être le chemin. Sa femme le retient, s'efforçant d'effacer de son esprit jusqu'à notre pensée.

Quand, plus tard, je retournerai au Havre, pour monter tout droit jusqu'à cette tombe, je la trouverai peut-être abandonnée, comme ces pauvres tombes, sur lesquelles, depuis longtemps, personne ne s'agenouille plus, et qui me serrent le cœur, quand je les aperçois en traversant les cimetières, rongées par la pluie, brisées par la tempête, envahies par la mousse, pauvres tombes oubliées sur lesquelles on ne peut même déchiffrer un nom.

Je suis triste, c'est pourquoi j'exagère : la tombe de maman ne sera jamais dans cet état, tant que je vivrai ; d'ailleurs, père ne peut s'en désintéresser à ce point. Chère grand'mère ! je vous ai promis de ne plus m'attarder ainsi dans mes regrets, mais par combien de liens nos souvenirs se cramponnent-ils à nos âmes ?

1^{er} juin 19..

Une lettre ! une lettre de père, et moi qui l'accusais ! Il vient, il arrive, il sera là demain, je l'embrasserai. Quelle joie, quel bonheur ! Demain ! Comme les heures sont longues !

2 juin 19..

2 heures après midi.

Il est là. J'ai été le chercher à la gare ; que c'est bon de se retrouver ! Il me semble que nous sommes revenus au temps d'autrefois. Grand'mère l'a reçu,

comme s'il n'avait rien fait de mal. Chère grand-mère, elle ne sait que pardonner! Personne n'a plus aimé maman qu'elle cependant.

Minuit.

Nous avons passé la journée tous trois ensemble. Ce soir, je suis père à sa chambre : le voici à moi, bien à moi, à moi toute seule enfin, pour quelques jours, comme avant...

Je lui apporte ses pantoufles, il me remercie; je ne puis me rassasier d'écouter sa voix, sa voix forte, au beau timbre, que j'aime tant.

— Comme te voilà grandie, Marcelle!

Et lui, comme il a bonne mine! Ses yeux ont regagné leur éclat; sa figure a repris son ancienne coloration; le sourire vient plus facilement sur ses lèvres; le pli dur de son front s'est adouci; sa physionomie est reposée. Cette transformation s'est opérée depuis son mariage; elle s'est faite par la présence de cette femme : je me sens mordue au cœur!

Je vais lui chercher ses petits paquets; il m'en désigne un :

— C'est un cadeau de ta belle-mère!

Je ne veux pas de ses cadeaux!... involontairement, je le pose brusquement sur un meuble, trop brusquement peut-être, car père ajoute avec une indicible peine :

— Je t'en prie, ma chérie, prends-le, prends-le.

J'obéis au ton de cette voix; j'ouvre la boîte : elle contient un joli bracelet : une chaîne molle, formée d'anneaux d'or mat, ciselés, ornés de trois perles fines : une blanche, une rose, une grise. Il est choisi avec goût; mais je le regarde à peine; je le remets machinalement dans son écrin. Tout le bonheur causé par l'arrivée de père s'est envolé. Je lui souhaite une bonne nuit, et me retire.

Avant d'entrer dans ma chambre, je m'avance sur la pointe du pied jusqu'au lit de grand-mère : elle dort; cela m'aurait fait tant de bien de causer avec elle! En me déshabillant, je jette le bracelet dans le fond d'un tiroir : un cadeau de cette femme! Jamais, jamais, je ne le porterai.

6 juin 19..

Père, chaque matin, frappe de bonne heure à ma porte :

— Es-tu levée, Marcelle? Viens-tu promener avec moi?

Nous partons en causant. Peu à peu tout mon ancien abandon reparait. Je lui conte les moindres détails de ma vie. Lui ne me parle plus de sa femme, et quelquefois j'oublie son existence

9 juin 19..

Les délicieuses journées! Nous nous égarons dans les vallées de l'Isère et du Drac; nous rêvons sous les grands arbres; nous rapportons de gros bouquets. Oh! si cette vie pouvait durer! si père restait toujours entre grand'mère et moi! Pourquoi penser à l'impossible et gâter mon bonheur présent en songeant à l'avenir?

10 juin 19..

Il va partir... déjà! comme ces quinze jours ont passé vite! Hier, sur la route d'Eybens, pendant que nous nous reposions sous les peupliers, il m'a dit en souriant:

— S'absenter deux semaines, c'est beaucoup pour un grave avocat, surchargé de travail, comme je le suis. J'ai pu m'échapper entre deux procès; mais maintenant, mignonne, que je t'ai vue bien portante et gaie, il faut m'en aller.

Quelques larmes, à cette annonce, ont mouillé mes yeux, avant que je n'aie eu le temps de me ressaisir:

— Tu pleures, Marcelle! Oh! veux-tu, veux-tu revenir avec moi? Si tu savais comme tu serais bien accueillie là-bas? Veux-tu que nous retournions ensemble?

J'allais répondre brusquement: « Jamais », lorsque je réfléchis que ce serait peiner inutilement papa; je lui dis seulement:

— Je ne veux pas quitter grand'mère; elle m'aime et je me suis attachée à elle; elle aurait du chagrin de me perdre; ma place maintenant est près d'elle, et j'y serais heureuse, si je n'étais si loin de toi.

— Veux-tu venir au Havre un mois, six semaines? Je te ramènerais ensuite ici?

— Non, non.

— Marcelle, jusqu'alors je n'ai pas voulu te parler de ta belle-mère; et pourtant si tu savais avec quel tendre intérêt elle s'informe de toi; consens à la

voir un peu, un tout petit peu, rien que pour me faire plaisir.

— Oh ! retourner là-bas !... mais non, père, pas cela, ne me demande pas cela.

— Marcelle, malgré tout, tu es juste et bonne ; viens : il te suffirait de la voir, de la connaître, pour l'estimer, et peut-être, plus tard, l'aimer.

Non, non, je ne le suivrai pas ; non, non, je ne verrai pas cette femme. Qu'il aille la retrouver, puisqu'il s'ennuie loin d'elle ; moi je reste près de grand'mère.

12 juin 19..

« Jamais ! » ce mot se prononce bien vite et bien légèrement quelquefois. Je l'ai dit avant-hier avec toute mon énergie, et cependant, cependant, je suivrai peut-être père.

Il m'a parlé de nouveau :

— Je ne puis plus me passer de toi. Viens, si tu ne veux pas mon malheur ; viens, si tu m'aimes encore un peu. Dès que tu le désireras, je te ramènerai. Viens, j'ai confiance en ton jugement, en ton cœur, aussi je ne crains rien, ni pour toi, ni pour ma femme... Marcelle, tu t'éloignes à ce nom... écoute : tu la mépriseras, tu la détesteras, si tu le peux... je te demande de venir... pour moi. Si tu le veux, c'est toi qui dirigeras la maison : elle s'effacera. Me refuses-tu encore ce que je sollicite de la sorte ?

— J'en causerai avec grand'mère.

Il m'était impossible de lui répondre : « Non. » Il me prouvait qu'il m'aimait jusqu'à rabaisser sa femme à mes yeux, jusqu'à lui donner un rôle secondaire dans sa maison, jusqu'à nous mettre face à face pour dire : « Ma fille avant tout : vous serez soumise à ma fille. »

Quel sacrifice le mari fait au père ! ne faut-il pas le reconnaître. Je ne suis pas assez méchante pour résister davantage.

Mais bonne-maman, toi qui m'aimes tant, comment accueilleras-tu ces confidences ? Si mon départ te peine, je ne m'en irai pas. Toi si clément, si juste, si douce, sans haine, tu décideras pour moi.

[13 juin 19..

Père est allé voir un ami qui demeure à Chambéry. Dans trois jours, il repassera par Grenoble, entendra

ma réponse, puis s'éloignera seul... ou bien avec moi. Que faire ? Il a sa femme, lui ; grand'mère n'a plus que moi...

Mais qui sait ?... il est peut-être lassé de cette femme, il regrette son mariage, il souffre... et s'il souffre, il a besoin de moi.

14 juin 19..

Grand'mère tirait d'une main distraite les longues aiguillées de laine de sa tapisserie, lorsque j'arrivai près d'elle :

— Bonne-maman, si vous saviez...

— Oui, mon enfant, je sais : ton père m'a tout dit. Eh bien, ma petite Marcelle, je pense... que tu dois t'en aller.

— Vous quitter !

— Ta place est dans la maison de ton père, ton devoir est d'être docile à satisfaire ses désirs, compatissante à ses peines. Il est malheureux, profondément malheureux, je l'ai senti. Le souvenir de sa fille, partie à cause de lui, ne le laisse pas en repos... Le cœur est bien complexe, va, ne soyons pas sévères ; il t'aime, il n'a pas cessé de t'aimer, et si tu refuses de le suivre il n'aura plus un instant de bonheur.

— Grand'mère, êtes-vous certaine que je sois indispensable à son bonheur ?

— J'en suis certaine, ma chérie.

— Je compte donc encore pour lui ! Quelle consolation !... Bonne-maman, si je m'en vais, vous serez seule.

— Oui, petite, mais ne l'ai-je pas été depuis vingt ans ? C'est vrai que la vieillesse rend l'isolement plus dur, et que je m'étais accoutumée à te voir là. Mais, mon enfant, je serai plus contente de te savoir en paix avec ton père, que de te posséder, poursuivie malgré toi par le sentiment vague que tu fais fausse route, et que tu t'écartes lâchement du but. Puis, mignonne, tu ne seras pas toute perdue pour moi ; ton souvenir m'occupera souvent. Nous nous écrirons, et tu reviendras, ton père l'a promis.

— Et, bonne-maman, si l'autre est méchante, si l'autre... a trop pris la place de mère, et que je ne puisse l'y voir, sans que mon cœur se gonfle à se briser...

— Alors, chérie, si la souffrance est trop amère, si l'énergie te fait défaut, dis-le-moi, ne me cache

rien ; je suis alerte encore ; je viendrai te chercher.

— Grand'mère, bien sûr, vous ne serez pas trop triste ?

— Non, ma petite, je t'attendrai !

14 juin 19..

C'est décidé. Demain, quand papa reviendra de Chambéry, je lui donnerai ma réponse.

Cet après-midi, peut-être pour dissimuler l'émotion qui la gagnait, pendant que nous travaillions paisiblement l'une en face de l'autre, bonne-maman s'est levée soudain :

— Ne veux-tu pas faire tes adieux à Mlle Sidonie ?

— Mais oui, grand'mère.

Nous partons ! La belle journée de soleil ! Comme Grenoble me semble joli !... La vieille demoiselle est dans son jardin ; son bonnet de travers, comme d'habitude, de grands ciseaux à la main, elle coupe de magnifiques roses thé.

— Vous arrivez bien, Mauviette. J'allais vous porter ces fleurs. Avez-vous pris vos ouvrages ?... Non ; moi non plus, je ne me sens pas en veine de coudre aujourd'hui. J'ai une douleur au poignet droit, non au gauche : je vais demander le docteur Morlat, j'ai beaucoup de confiance en lui. Quel brave homme !

— Mais, Sidonie, il est mort depuis deux ans.

— Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus.

— Ta mémoire est toujours la même, dit grand'mère.

— Oui, mais fidèle pour mes amies. Je n'ai pas oublié ton anniversaire : au bouquet de Mauviette, j'en joignais un pour toi.

— C'est vrai, j'ai soixante et un ans depuis ce matin.

— Et tu venais pour parler d'autrefois. Te souviens-tu des gavottes que nous dansions ?

— Comme tu nous faisais rire ! comme tu étais gaie et déjà distraite ! Mais nous causerons de tout cela cet hiver, quand nous serons seules. Ma petite-fille vient te faire ses adieux, son père l'emmène dans deux jours.

— Comment, Mauviette s'en va ?

— Oui, mademoiselle, je m'en vais, mais pour très peu de temps.

— A la bonne heure, nous nous reverrons ; tenez, j'appellerai une de mes serines : Mauviette, en souvenir de vous.

— Ah! Sidonie, Sidonie, rit grand'mère.

— Ai-je mal dit?... J'aime beaucoup mes oiseaux, j'aime beaucoup Mauviette, je leur donne le même nom.

— Mais oui, mademoiselle, et quand vous entendrez chanter le serin Mauviette, vous penserez à moi.

J'embrasse ses joues ridées, et lentement nous regagnons le vieux logis.

15 juin 19..

Depuis que mon départ est résolu, Françoise grogne toute la journée :

— En v'là-t-y du remue-ménage, des malles en branle. C'est bien gai pour Madame. Cette jeunesse, ça n'a pas de cœur. Quand on ne peut plus se passer d'elle, ça s'en va.

Je la laisse me foudroyer de regards furieux et claquer les portes : c'est sa façon de me témoigner son amitié.

Mais je m'attache à grand'mère comme un petit chien. A chaque instant, je cours la retrouver. Tantôt, assise dans son fauteuil, elle m'attendait. Je pris un tabouret pour m'installer à ses pieds comme aux instants de rêverie ou de chagrin :

— Vous écartez votre métier, grand'mère. Quand l'aurez-vous achevée, votre interminable tapisserie? Depuis un an, au milieu du champ de blé, entouré d'arbres verts, vous avez dessiné un faucheur. Et là, que placerez-vous ?

— Une glaneuse, avec un grand chapeau de paille.

— Je suis sûre que la glaneuse ne sera guère avancée quand je reviendrai. Je voudrais déjà être de retour. Je suis si triste de vous quitter, grand'mère !

— Ma petite fille, ne crains pas l'avenir. Dieu ne rejettera pas la dernière prière de ta mère pieuse et résignée : « Si vous voulez me rappeler, Seigneur, mettez toujours près d'elle quelqu'un pour l'aimer ! »

— Oh! comme elle a veillé sur moi, ma pauvre maman! Qu'elles sont heureuses les orphelines auxquelles reste une grand'mère comme vous! Chère bonne-maman, vous m'avez gâtée! Mon cœur est resté calme, paisible et content près de vous. C'est qu'à chaque minute, je pensais avec une ineffable douceur que vous alliez vous réjouir ou vous attrister avec moi. La vie est douce et facile ainsi; le cœur se dilate, et devient meilleur, et s'échauffe

en atmant. Grand'mère ! grand'mère ! que ce doit être horrible d'être seule, sans personne pour répondre à votre affection, d'être obligée de refouler toujours sa tendresse, de ne pouvoir la prodiguer, de n'être pas payée de retour ! J'étais si heureuse avec vous, quelle vie m'attend là-bas ?

Elle garda longtemps sur ses genoux ma tête fiévreuse ; et lentement, comme toujours, je retrouvai le calme et la confiance sous le regard de ses yeux, lumineux et purs comme le beau ciel bleu que nous apercevions au loin sur les montagnes.

Grenoble, 18 juin 19..

Tantôt, grand'mère et moi, nous avons rencontré M. le curé :

— Je venais justement chez vous, madame.

— Eh bien, nous rentrons, nous sommes à vous.

Il s'installe sur le canapé du salon, en face de ma chaise et du fauteuil de bonne-maman. Sa figure est toute désappointée :

— J'apprends le départ de mademoiselle, j'accours ; comment, le mariage va manquer... c'est impossible... j'en suis consterné... c'est dommage, vraiment dommage... un si beau parti... Ce monsieur lui convenait : une belle fortune, des antécédents honorables... une étude qui marche toute seule... oui, mademoiselle, qui marche toute seule... oh ! je regrette, je regrette... une vie bien tranquille... une intelligence...

— Profonde.

— Mais oui, c'est le mot, mademoiselle : il fait bien ses affaires ; un cœur...

— Se donnant aisément, en tout cas, puisqu'il désirait m'épouser avant de me connaître.

Ma repartie embarrasse un peu M. le curé qui continue :

— C'est un homme raisonnable, réfléchi, envisageant la situation sous toutes ses faces, pensant à l'avenir... oh ! je regrette, je regrette...

— Ne vous tourmentez pas, monsieur le curé, vous lui trouverez une autre demoiselle. J'ai quelqu'un à vous indiquer, dit grand'mère.

— Je viendrai causer de cela ; c'est égal, c'est bien dommage. Allons, au revoir, madame, j'ai des pauvres à visiter.

— Nous avons travaillé pour eux, monsieur le curé.

— Merci, merci bien ; c'est égal, j'avais si bien arrangé l'affaire... Enfin, enfin... au revoir, mademoiselle.

Quelle déception pour ce pauvre M. le curé ! Je suis fâchée qu'il ait pris la chose tant à cœur : il est si bon, si dévoué aux malades et aux pauvres gens de la montagne. Je lui enverrai du Havre une offrande plus belle qu'il n'en aurait jamais rêvé de la munificence de son protégé.

Grenoble, 19 juin 19..

11 heures soir.

Grâce à mes ménagements, à mes petites flatte-ries, Françoise vit à peu près en paix avec son aide maintenant. Je laisse grand'mère tranquille de ce côté ; j'espère que ce calme se maintiendra jusqu'à mon retour, ... car je reviendrai. Je reviendrai, c'est pour cela que ce soir je pense sans trop de tristesse à mon départ, fixé pour demain matin. Je me réjouirais même à la pensée de revoir notre chère maison, mes amies, la tombe de maman, si là-bas, près de père, je ne trouvais cette étrangère... Oh ! cette femme, cette femme, comment me recevra-t-elle ! Je l'éloignerai par ma froideur, moi. Elle m'envoie un bracelet, comme elle enverrait une poupée à une enfant ; mais on ne s'amuse pas avec des hochets, on ne me gagne pas par des cadeaux, on ne m'ôte pas la faculté de juger le mal ; et c'est mal à elle d'avoir voulu accaparer l'affection de papa.

Le Havre, 21 juin 19..

C'est de ma chambre que j'écris, de ma chambre d'enfant, de ma chambre de jeune fille, où je viens de rentrer. Père et moi, nous avons fait rapidement le voyage. Un sentiment de douce joie, d'intense chagrin, m'a étreinte tout entière à la vue de ma ville natale, de la maison où mes rires et mes jeux d'enfant gâtée, où mes sanglots d'orpheline ont eu leur écho.

Père, sans bruit, a poussé la porte du jardin. Toute à mes souvenirs, à mes impressions, je le suis machinalement, sans apercevoir ma vieille Anna qui, la figure rayonnante de joie, accourt au-devant

de nous. Elle semble oublier le monde entier pour ne plus songer qu'à moi. Elle m'embrasse ; je lui rends ses baisers ; seule, avec père, elle accueille joyeusement mon retour à la maison. Ah ! la maison, la chère maison, où j'ai été heureuse, où j'ai souffert, quel bonheur j'éprouverais à y rentrer si je n'y devais bientôt, à chaque pas, rencontrer un visage nouveau. Que sera-t-il ? arrogant ? inquisiteur ? Jusqu'alors, je n'entends pas de voix ; des doigts inquiets ne soulèvent pas les rideaux baissés des fenêtres, aucun œil scrutateur n'apparaît dans le vestibule.

Le gentil pavillon semble tel qu'autrefois. Le soleil brille sur la pelouse ; voici le banc, sous la charmille, où, père et moi, nous causions de l'absente ; dans les plates-bandes poussent les fleurs que j'aimais et que j'ai souvent arrosées pour me distraire. Coquette, la jument gâtée, hennit dans sa stalle ; la glycine étend sa verdure qui grimpe, festonne autour de ma chambre, côtoie le salon, et retombe vers le cabinet de père ; il est 4 heures... Et soudain je suis prise d'une sorte de vertige. Un voile me cache le passé. Je crois m'éveiller d'un cauchemar. Je me reporte aux années dernières. Je suis avec papa, nous respirons l'air frais du dehors : nous avons parlé de choses graves ou de riens ; maintenant nous rentrons ensemble, ne souhaitant rien de meilleur que notre commune tendresse. Il va reprendre son travail, pendant que je l'attendrai jusqu'au soir, contente de posséder son affection, de lui donner la mienne...

Ah ! c'est à présent que je rêve, en substituant mes souvenirs à la réalité. C'est vrai que père est près de moi ; mais je ne suis pas accourue comme autrefois, abandonnant pour lui le livre intéressant ou l'ouvrage commencé. Nous arrivons de Grenoble ! il m'a prise à grand'mère, j'ai à peine résisté tant je l'aimais encore ; je reviens dans la maison où il va me présenter sa femme. Fuyez, doux songes ; évaneuissiez-vous, riantes espérances. Père vous a dissipés en me touchant le bras pour m'entraîner jusqu'à la porte ouverte. Ah ! pourquoi m'a-t-il ramenée si tôt au sentiment de la vie présente, pourquoi m'a-t-il rappelé si vite que le bon temps est fini, qu'il a partagé son cœur ? Sans doute, pendant que je m'attardais en mes souvenirs, lui dissimulait son impatience de rejoindre sa femme. Je le suis, triste, mais d'un pas résolu, dans l'escalier où nous ne

rencontrons personne. Il rouvre ma chambre, celle de maman, en disant :

— J'ai pensé que tu aimerais habiter ces pièces ; je n'y ai rien changé, Marcelle.

Puis il sort, sans attendre une réponse, qu'il attendrait longtemps d'ailleurs, car, lasse et la gorge serrée, je me laisse tomber sur une chaise, et cache mon front qui brûle. Je suis plus calme, lorsque entre Anna :

— Mademoiselle, enfin vous voici ! Votre grand-mère a consenti à se séparer de vous, quel bonheur. Tout le monde vous regrettait. Comme vous êtes grande ! Comme vous êtes belle !...

— Et toi, parle-moi de cette femme au moins. Comment est-elle ?

— Mais... elle... elle n'est pas méchante.

— Pas méchante ! En voilà une réponse ! Qu'est-ce que cela prouve ? D'ailleurs, qu'appelles-tu être méchante ?

— Elle est bien modeste, et douce pour tout le monde.

— Elle cache son jeu ! Et puis... le jour... le jour du mariage, comment cela s'est-il passé ?

— Oh ! bien simplement. A la mairie, il n'y avait que les témoins et le frère de Madame. A l'église, seulement les amis de Monsieur et ceux de Madame, qui sont venus au lunch ici à 4 heures. C'a été très court. A 5 heures, la voiture a porté Monsieur et Madame à Sainte-Adresse, à la maison qu'habitait Madame avant. Puis ils sont revenus. Rien n'a été changé. Madame m'a dit :

— Vous connaissez mieux que moi les goûts de votre maître, Anna...

Oui, oui, elle l'a flattée ; et Anna s'est laissé prendre dans ses filets. Lasse et désireuse de me trouver seule, j'interromps ma vieille bonne :

— Puisque tu as versé l'eau pour ma toilette, je vais me rafraîchir et ôter mes vêtements de voyage. Veux-tu t'informer si les malles sont arrivées ? A tantôt.

A présent qu'Anna a refermé la porte, je regarde autour de moi.

« Je n'ai rien changé dans ces pièces », m'a dit papa. Oui, quelque chose est changé. Je retrouve là des meubles particulièrement chers, et qui n'y étaient pas : la table à ouvrage de maman, son secrétaire, qui, jadis, était dans le salon ; son petit bonheur du jour, en bois de rose, avec les tiroirs

aux cuivres finement ciselés. Père a rassemblé là les souvenirs de l'aimée disparue : c'est bien, il a compris que l'autre n'y devait pas toucher.

L'autre... je vais la voir bientôt, sans doute. Ah ! que sera cette première rencontre ! Ma haine se réveille, ma haine que ma douce grand'mère avait apaisée.

Père, sous prétexte de se débarrasser de la poussière du voyage, est vite allé rejoindre sa femme. Depuis deux heures, je suis là, sans qu'il ait reparu. Comme il s'attarde près d'elle ! Sa poussière est plus difficile que la mienne à secouer, car il y a longtemps que je l'ai enlevée, moi, et je ne sais que faire. Si j'avais mes malles, je patienterais, mais rien n'est arrivé. Notre voiture n'était pas à la gare. Père a laissé les bulletins de bagages aux employés, et m'a proposé d'aller à pied « pour dégourdir nos jambes ». Je ne demandais pas mieux ; j'avais peur de rentrer ici ; mon cœur battait plus fort à mesure que nous approchions ; et lorsque nous nous sommes arrêtés devant la grille du jardin, j'aurais voulu retourner en arrière, j'aurais voulu m'enfuir.

10 heures soir.

Je l'ai vue. J'étais un peu embarrassée, ne sachant si je devais descendre, lorsque père est venu me chercher. Il m'a fait entrer au salon. Dans l'embrasure de la fenêtre, une femme de trente-cinq à quarante ans est assise. Elle est vêtue de noir, simplement, avec goût, mais sans recherche. Elle est grave ; elle me dit, avec une certaine retenue :

— Soyez la bienvenue.

Au moins, elle a eu du tact, elle ne s'est pas précipitée au-devant de moi, pour m'accabler de paroles menteuses, de fausses protestations d'amitié. Je supporterai sa froideur, j'aurais détesté ses avances.

Au diner, elle a le bon esprit de ne pas se mettre à la place de mère ; les trois couverts sont placés à égale distance autour de la table ronde, de sorte que personne ne semble présider. Nous parlons peu : elle se drape dans sa dignité. Je me dis fatiguée, et quitte la salle à manger aussitôt après le repas. Anna m'apporte mon bougeoir ; elle s'attarderait encore volontiers près de moi, mais je monte vite. J'ai hâte d'être tranquille. J'ai besoin de respirer librement. Ma chambre est tout embaumée

par un bouquet de roses : la gentille attention ! C'est ma vieille Anna qui les a cueillies sans doute pour fêter mon retour.

Le Havre, 22 juin 19..

Ma chère bonne-maman ! Je la revois, venant m'éveiller, l'autre matin, dans le lit où je rêvais que Mlle Sidonie, à l'âge de soixante ans, épousait mon fameux notaire qui n'en a que trente. Je la revois, écartant de ses douces mains les cheveux mêlés qui tombaient sur mon front. Je l'entends murmurer : « C'est l'heure ; lève-toi, chérie. » Je la revois, me suivant des yeux, pendant que je m'habille promptement. Elle jette un regard sur mes malles, qu'enlève le voiturier ; elle m'entraîne à la fenêtre d'où l'on aperçoit à peine les montagnes, noyées encore dans la brume ; et là, silencieuse, elle me tient quelque temps pressée contre elle. Elle prend à la main une canne à pomme d'argent, mise de côté depuis près d'un an. Elle veut m'accompagner à la gare, et pour retourner au logis, elle n'aura plus, la chère grand-mère, le secours de mon bras : il faut bien reprendre la canne reléguée puisque Marcelle s'en va. — Oh ! sois, sois tranquille, l'appui de ta petite-fille ne te fera pas longtemps défaut. — Elle vient à notre compartiment. Père ôte son chapeau pour lui baiser la main. Elle m'embrasse bien fort, et tout bas, me glisse ces trois mots :

— Je suis contente.

Je la regarde, et je vois dans ses yeux qu'elle dit vrai.

Elle est contente : pourquoi ? Parce que je la laisse vieille, seule, pour suivre père ? Elle est contente parce qu'elle se sacrifie, parce qu'elle fait taire son cœur pour me montrer ce qu'elle croit être mon devoir : prouver à papa que je suis une fille respectueuse, soumise, aimante.

27 juin 19..

Simone est accourue ce matin :

— Marcelle, Marcelle, enfin !... Mais pourquoi, méchante, ne m'as-tu pas fait dire au moins que tu étais là ? Je l'ai appris par hasard, tout à l'heure. J'étais sortie avec maman, quand je me suis aperçue qu'Anna se dirigeait vers nous.

« Elle paraissait si joyeuse que je m'écriai :

« — Marcelle annonce son retour ?

« — Elle est arrivée, Mademoiselle.

« — Ah ! quand ? Cette nuit ?...

« — Depuis huit jours.

« — Comment ne l'ai-je pas encore vue ?

« — Elle est toute sombre, elle ne sort pas, ne parle à personne, et je venais vous demander de passer chez nous. C'était vous qui étiez sa meilleure amie, votre visite lui ferait du bien. »

« J'ai laissé maman pour suivre Anna, qui m'a dit de monter à ta chambre. Tu es bien changée, Marcelle ! Quelle jolie taille tu as ! Comme tes yeux sont grands et tes cils foncés ! Tu ressembles à ton père plus que jamais. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit en quelques mots que tu te préparais à rentrer ? Voilà huit jours de perdus. Songe à tout ce que nous t'aurions déjà raconté pendant ces huit jours ! Car, malgré nos lettres, il nous reste bien des choses à te confier, et surtout bien des questions à te poser. Tes réponses étaient si courtes, et nous les désirions si longues ! Si tu savais comme nous pensions à toi ! Au début, nous parlions de toi à ton père, mais cela le rendait si triste que nous n'avons plus osé le faire. Entre nous, nous commentions ton absence :

« — Comme elle reste longtemps là-bas !

« — Sa grand'mère désire la garder, sans doute.

« — Pauvre Marcelle ! elle a eu beaucoup de peine.

« — Oui, beaucoup de peine, nous le sentons, bien qu'elle ne nous l'ait jamais dit.

« — Mais sa belle-mère est si bonne !

— Simone, Simone, m'écriai-je, une belle-mère peut-elle être bonne !

Simone, alors, appuya plus tendrement mon bras sur le sien ; elle se pressa davantage contre moi, mais ce fut pour continuer, malgré sa docilité habituelle :

— Je ne voudrais pas t'attrister, ma pauvre chérie ; tu sais combien ton chagrin m'a rendue malheureuse, et que j'aurais voulu t'en prendre la moitié. Ne crois pas que je cherche à te donner de fausses consolations ; ne crois pas que je blâme ton instinctive révolte des premières heures. Quand nous avons appris le mariage de ton père, nous nous sommes expliqué la précipitation de ton départ. Nous nous sommes rappelé ta peine, si difficile à vaincre après la mort de ta chère maman. Nous avons prié pour toi de tout notre cœur, devant le douloureux réveil de tes souvenirs. Mais je te l'assure, avec toute mon affection,

ta belle-mère est bonne. C'était une jeune fille très méritante, qui donnait des leçons pour vivre, qui avait l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Elle est très comme il faut...

— Oh ! certes, mon père n'aurait pas pris une personne qui ne fût pas comme il faut. Oui, elle est convenable. Elle est suffisamment jolie. Sa conversation n'est pas vulgaire. La maison est mieux tenue qu'autrefois, quand c'était moi qui commandais ; je l'ai bien remarqué. Les appartements ont une élégance que je ne savais pas leur donner. Elle ne s'est pas montrée désagréable, je ne lui ai pas surpris de regards jaloux, bien que père, pendant ces huit jours, se soit presque exclusivement occupé de moi. Je me suis même avoué qu'elle avait, en plusieurs circonstances, fait preuve de tact ;... mais elle a pris la place de mère ; et que m'importent sa naissance, son passé, ses relations, ses admirateurs, ses prétendus mérites ? n'est-elle pas la cause d'une douleur qui ne s'effacera jamais ? Que les autres disent et pensent d'elle ce qu'il leur plaira. Moi je ne lui pardonne pas la souffrance qui m'est venue par elle ; moi je ne veux pas que mes amies essayent de m'influencer en sa faveur. Vous discourez à votre aise, mesdemoiselles ! Cette intrigante ne vous a pas lésées, elle n'a pas profané vos souvenirs, elle ne vous a pas volé votre père...

— Marcelle, Marcelle, je t'en prie, calme-toi, tu ne sais plus ce que tu dis.

— Oui, je le sais très bien. Oh ! vois-tu, je la déteste. C'est la première fois que j'en parle à quelqu'un avec cette amertume. Jusqu'alors, j'avais gardé ma haine pour moi seule, mais puisque tu as prononcé son nom, puisque tu te ranges de son côté, je t'apprendrai que c'est indigne de m'avoir enlevé le seul être que j'aimais, et tu m'écouteras.

— Eh bien non ! Je ne te laisserai pas l'accuser. Elle est bonne, elle est généreuse, tu le reconnaîtras plus tard. Je te plains, ma chérie, je t'excuse, je comprends même ton exaspération, mais tu es injuste !

— Injuste ! C'est elle, c'est toi, Simone, qui êtes injustes ! Me suis-je occupée d'elle avant qu'elle trouble ma vie ?

— Marcelle, n'en parlons plus ; nous ne pouvons en ce moment être d'accord sur ce sujet : qu'il n'en soit plus question entre nous.

— C'est cela, qu'il n'en soit plus question... jamais.

— Je n'avais pas eu le temps de regarder ta chambre. Elle est un peu changée, n'est-ce pas ? elle est plus garnie qu'autrefois. Comme elle est fraîche et gentille ! Et quelle est cette grande pièce qui en dépend ?

— C'est la chambre de maman. Mais elle est fermée ; personne n'y pénètre que moi, car pour y aller, il faut passer par chez moi. Vois-tu : on a mis des meubles devant les entrées de l'autre côté.

— Oui, le lit de ta mère forme un divan, sur lequel on a relevé les draperies de la porte à deux battants : c'est gracieux ! et quel calme ! comme il fait bon ici ! Quelle affectueuse pensée a mis ces tentures et ce tapis épais, sur lequel s'amortit le bruit des pas, et choisi la place de ce pastel entouré de légers branchages verts ? C'est joli cette chambre close, cette chambre de ta mère dont on a fait comme un reliquaire de ses souvenirs. Qui a eu cette idée ?

— Papa, bien entendu !

Simone parut vouloir répondre. Mais elle resta silencieuse. Je repris :

— Ce que j'apprécie vivement dans ma nouvelle installation, c'est que je pourrai recevoir mes visiteuses dans mon appartement ; cela me dispensera de descendre au salon, que les amies de ma belle-mère ne manqueront pas d'encombrer quelquefois.

— Marcelle, tu oublies nos conventions. Nous avons résolu de ne plus parler d'elle. Si tu l'attaques, je serai forcée de la défendre.

— Tu te constitues l'avocat d'une noble cause !

— Ne prends pas ce ton dur et railleur, ma chérie. Je t'aime, mais je vois plus clair que toi ; le chagrin, ensuite la haine, t'ont fermé les yeux ; j'espère qu'ils se rouvriront et ne nieront pas la lumière.

— Ainsi soit-il, admirable sermonneuse !

— Oui, moque-toi, je préfère cela. Retrouve ta gaieté, tes taquineries, et viens chez nous après-demain : il ne faut pas t'enfermer de la sorte. Au revoir... sans rancune, dis ?

— Oui, mais ne recommence plus.

— Ni toi.

5 juillet 19..

Cette autre ne ressemble pas à maman... tant mieux ! je l'en aurais détestée davantage, mon cœur en aurait été plus meurtri.

Elle est grande, mère était petite ; elle a des cheveux

noirs, et des grands yeux bruns. Ses traits sont distingués, bien qu'accentués; sa figure est énergique. Elle serait tout à fait belle, si elle était un homme. Mais telle qu'elle est, elle a beaucoup de cachet, je suis forcée de le reconnaître. Ses manières sont aisées, sa tenue noble, son air grave et réfléchi, sa conversation intelligente et agréable. Ce n'est pas la femme vulgaire, effrontée, étourdie, mal élevée... que j'aurais voulu trouver... oui, que j'aurais voulu trouver, afin que père ne pût la comparer à la morte, afin que, moi, j'eusse tous les droits de la mépriser et de la haïr...

Mais si elle avait été ainsi, elle aurait déshonoré le nom de père, le nom que je porte. Peut-être vaut-il mieux qu'elle soit convenable, et convenable, elle l'est, c'est certain. Le monde ne se moquera pas, ne se détournera pas d'elle; le monde ne désapprouvera pas mon père; et je serai seule pour faire sentir à cette usurpatrice ma froideur et mon dédain.

10 juillet 19..

Prévenues par Simone de mon retour, mes amies sont accourues les unes après les autres. Elles ont été gentilles; il semblait qu'à force d'entrain, d'affection, elles voulussent distraire ma pensée des chagrins survenus. Elles m'ont dit :

— Nous viendrons souvent te voir. Tu resteras chez toi le samedi ?

— Non, le jeudi.

— Ta belle-mère a gardé le samedi.

— J'aurai mon jour particulier.

— Mademoiselle aura son jour !

— C'est tout à fait grand genre. Nous, nous sommes plus modestes, nous recevons au jour de nos mères.

— Je n'ai plus de mère, je prends le jour qui me convient. Mais racontez-moi vos nouvelles : que sont devenus vos frères ?

— Tu vas les retrouver. Ce sont des hommes à présent. Ils ont des prétentions ! Bernard, depuis qu'il est docteur en droit, a trouvé de bon goût d'arborer lorgnon : la myopie sans doute est contagieuse, car ses camarades l'ont imité.

— Nous n'avons pas encore ce travers, et nous soucions peu de cacher nos yeux derrière des verres à vitre.

— Gaston ne sort plus que cravache à la main. Maurice pose pour l'artiste et même pour l'esthète, il laisse pousser ses cheveux.

— Ils se raillent de nous, et nous trouvent coquettes, nous ripostons en les appelant vaniteux.

— Mais au fond, ils nous ont conservé l'affection d'autrefois, et nos moqueries ne sont qu'amitiés déguisée.

— Nous sommes en train de combiner une sauterie.

— Nous faisons de la musique, nous nous donnons des répétitions.

— Simone ne doit pas rouiller sa jolie voix ; qu'en dirait Lionel, qui lui demande, à chaque congé, « les romances qu'elle chante si bien » ?

— Et toi ! je voudrais voir ta figure, si l'on te privait d'airs de danse ! Tu souris si joyeusement, quand Bernard, à son plus cérémonieux salut — car il est d'un cérémonieux, Bernard ! — ajoute : « Mademoiselle Germaine, me ferez-vous l'honneur d'être votre cavalier pour la prochaine valse ? »

— Vous n'avez pas perdu l'habitude de vous taquiner. Parlez-moi de Mathilde.

— Elle est mariée à un avocat, elle habite Paris.

— Son frère Lionel est sorti l'un des premiers de Saint-Cyr. Il porte fièrement son uniforme de lieutenant.

— Tu ne devinerais jamais ce qu'est devenu René... cultivateur ! Il trouve que rien n'est plus agréable que d'être fermier. Ses bœufs obtiennent des primes dans les concours ; il fabrique des fromages estimés, prépare un lait stérilisé que se disputent les pharmaciens.

— Quant à Max, tu ne peux être mieux renseignée sur son compte que par Thérèse, car je t'assure qu'elle ne s'occupe guère de nous, quand il est là.

— Et toi !

Elles discutent, elles rient, cela me fait du bien. Je me suis égayée avec elles ; mais comme au fond je me sens triste, comme je trouve mon esprit vieilli, las des futilités qui remplissent les vies de mes compagnes.

10 juillet 19..

Ce matin, Anna tourne dans ma chambre :

— Mademoiselle, voyez-vous ma belle robe ?

— Oui, elle te va bien.

— C'est Madame qui me l'a donnée.

— Ah ! très bien, ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches.

— Dans les commencements, j'étais comme vous, je ne l'aimais pas.

On voit donc bien que je ne l'aime pas !

— Mais, ma foi, faut le reconnaître, jamais elle n'a commandé durement, jamais elle n'a fait une observation injuste. Et puis, elle est simple, elle qui avait été privée. Elle ne prend presque jamais la voiture, faut que ce soit Monsieur qui le lui dise.

« Quand la cuisinière a eu une fluxion de poitrine, cet hiver, elle l'a bien soignée ! avec son frère qu'est médecin et qu'était venu pour quelques jours ici. Le lendemain de son arrivée, comme j'allais prendre ses ordres, elle m'a répondu :

« — Vous connaissez mieux que moi les goûts et les coutumes de mon mari. Gardez dans la maison le même emploi qu'autrefois, Anna. »

— Elle t'amadouait avec des compliments.

— Vous avez beau hausser les épaules. Je sais bien qu'on ne ment pas avec une figure et des bons yeux comme les siens. Elle n'est pas fière avec les petites gens. Souvent elle m'a fait causer pour savoir ce que vous aimiez, ce qui vous ferait plaisir. C'est elle qui a remis dans la chambre de la pauvre madame défunte les meubles qu'elle supposait vous être chers... C'est elle...

— Merci, Anna : j'achèverai de me coiffer moi-même ; tu peux descendre.

Elle est partie, sans mot dire. Je l'ai peinée ; mais aussi pourquoi cette stupide admiration pour ma belle-mère ? Cette femme a su la gagner. Faut-il qu'elle soit rusée et forte ! non contente d'avoir voulu détacher père de moi, elle cherche à se concilier les cœurs les plus humbles, à tourner en sa faveur et contre moi jusqu'à ma vieille Anna.

18 juillet 19..

Six heures sonnent à la pendule de ma chambre. Je m'ennuie. Depuis midi, je suis restée là, inoccupée. C'est de même à peu près tous les jours. Je ne veux pas descendre au salon : ma belle-mère y travaille quelquefois. Je ne veux pas, au milieu de ces après-dîners qui me semblent interminables, aller dans le cabinet de père causer un peu comme autrefois ; je

crains de la rencontrer. Un matin, que père était sorti et que je me sentais le cœur un peu moins triste, j'avais cueilli des fleurs dans le jardin pour en garnir ses vases comme auparavant, lorsqu'en rentrant j'aperçus ma belle-mère, qui, des roses à la main, décorait les potiches. En m'entendant venir, elle se retourna, et devinant combien j'étais fâchée qu'elle me volât encore un de mes privilèges, elle me dit :

— Nous avons eu la même pensée, Marcelle. Votre bouquet est bien joli, et vous l'offriez à votre père ?

— Oui, mais puisque vous avez pris cette peine avant moi, je le remporterai.

— Oh non ! laissez-le, Marcelle ; mes roses sont petites et s'enfoncent dans ces grands vases. Je vais les ôter, elles ont leur place toute trouvée dans la corbeille de la salle à manger.

Elle parlait sans amertume, et retirait simplement ses roses quand je l'interrompis froidement :

— C'est inutile, madame. Mes fleurs aussi ont leur place toute trouvée. Ma mère les aimait. Je lui en donne encore à présent qu'elle est morte ; je mettrai celles-ci devant son portrait.

Et je partis.

J'attends, pour descendre, qu'Anna m'avertisse que l'on est à table. J'évite de rester seule avec ma belle-mère. Elle a sans doute compris combien sa présence m'est à charge, car elle se retire souvent dans sa chambre. La solitude m'est pénible. Autrefois je savais m'occuper : tout livre m'intéressait, j'aimais la peinture et la musique, et ne trouvais jamais les heures trop longues. A présent je n'ai plus d'attrait pour rien. Dans la retraite, au lieu de douces rêveries, il ne me vient plus que des pensées haineuses. Que faire ? causer avec Simone ; rire avec Andrée ? Non, je ne m'en sens pas le courage. Oh ! ma chère grand-mère, je n'aurais pas dû vous quitter !

19 juillet 19..

Nous nous réunissons chaque matin pour le bain. Hier, Anna ne peut m'y conduire. J'appelle la femme de chambre :

— Mademoiselle, c'est que je suis bien occupée. Monsieur ramène des amis à déjeuner. Je n'ai pas trop de temps pour aider la cuisinière.

— Quel ennui !

Une porte s'ouvre au premier étage, et ma belle-mère demande :

— Qu'est-ce qui vous contrarie, Marcelle ?

— Rien, rien du tout.

— Madame, crie Anna, c'est parce que Mademoiselle va manquer son bain, à cause que je ne peux pas y aller aujourd'hui ; elle y tient beaucoup, ça lui fait du bien par ces chaleurs ; puis Mlle Simone lui a donné rendez-vous pour dix heures.

— Mais je puis vous accompagner, moi, Marcelle.

— Non, je me passerai de bain. Demain j'expliquerai à Simone.

Les bonnes sont retournées à leur travail, et ma belle-mère est descendue :

— Laissez-moi venir avec vous, Marcelle ; je n'ai besoin que de cinq minutes pour m'apprêter. Vos compagnes vous attendent.

Je désirais prendre mon bain. Je ne sais pourquoi j'étais sans courage. J'acceptai son offre.

Nous partons. Sur la plage, je laisse ma belle-mère, pour rejoindre mes amies, rassemblées près de leurs cabines :

— Dépêche-toi.

— Passe vite ton costume.

Quelques minutes après, nous descendons en bande. Je suis à demi calmée, et l'agréable fraîcheur de la mer achève de détendre mes nerfs surexcités par mon mécontentement de tout à l'heure. Nous barbotons, nous plaisantons, nous continuons les causeries interrompues la veille. Ah ! si les vagues répétaient nos remarques indiscrettes !

— Regarde : la perruque de M. Davion est décollée ; il plonge pour la repêcher.

— As-tu vu comme Mlle Garnier prend des airs langoureux ?

— Ça ne lui va pas du tout.

— Non, mais elle en essaie de toutes les sortes. Elle a une envie folle de se marier. Il y a trois ans, elle affectait une gaité ridicule, riait aux éclats à propos de tout, d'un rire de chaudron fêlé, qui déchirait les oreilles ; ça ne lui a pas réussi. L'année dernière, elle posait pour l'agitée ; on ne voyait qu'elle circuler, courir de l'un à l'autre, se faire mouiller les pieds, remonter en éborgnant tout le monde avec son ombrelle ; elle n'a pas eu plus de succès. Cette année, elle a changé complètement de système ; elle s'étend, appuyée avec mollesse contre

son pliant, toussote pour gagner les cœurs compa-
tissants ; nous verrons la fin de la comédie.

— Comme nous sommes méchantes !

— Ce n'est pas la peine de le dire ; on s'en aper-
çoit assez.

— D'ailleurs, c'est par amour de la simplicité que
nous condamnons toutes ces manières.

— On voit la paille dans l'œil de son voisin, et
non la poutre...

— Ah ! grâce ! nous ne pouvons pas admirer tout
le monde.

Un instant, gênée par le soleil qui miroite dans
l'eau et m'aveugle, je me retourne vers la plage : elle
est semée de claires toilettes, de groupes animés.
J'aperçois ma belle-mère, à l'écart, seule, toute seule.
Elle n'a pas cherché à se mêler aux conversations
frivoles, à se distraire des riens, stupides ou char-
mants, qui se débitent sur le rivage. Je la reconnais
à sa robe et à son chapeau bleus, d'un bleu très som-
bre... de loin, on croirait un bleuet sur le galet blanc.
Je nage, et, me rapprochant du bord, je distingue les
détails : elle tient son front dans ses mains ; elle
fixe, elle fixe la mer. A quoi pense-t-elle ? Quand je
reprends mon peignoir, jeté presque à ses pieds,
elle ne me voit pas ; et quand, après avoir embrassé
mes amies qui, rhabillées comme moi, s'attardent
en bavardages sans fin, je l'avertis que je suis prête
à regagner la maison, elle se lève en sursaut, comme
une personne qu'on réveille d'un cauchemar.

20 juillet 19..

11 heures soir.

La journée m'a paru encore plus désolée que
d'habitude. Il a plu. Je regardais mélancoliquement
les averses qui tombaient sur les arbres et flétris-
saient les fleurs. Le salon était sombre, et bien
sombre aussi mon âme. Ma belle-mère, me voyant
désœuvrée, m'a donné un livre :

— Je crois qu'il vous intéressera, m'a-t-elle dit, en
me le tendant.

Sans l'ouvrir, sans même en regarder le titre, je
l'ai déposé sur la table, et j'allais regagner ma cham-
bre, quand elle prononça mon nom :

— Marcelle ?

Pourquoi n'ai-je pas eu la force de m'en aller à ce
moment ? Je suis restée là, à la porte. Cet accent,

ce n'était pas seulement un appel, c'était aussi une prière.

— Marcelle, je vous en conjure, ne soyez pas mon ennemie avant de me connaître. Jusqu'à présent, moi seule je souffre de votre attitude, parce que j'ai gardé dans le plus profond de mon cœur la peine qu'elle me cause. Mais pensez au tourment de votre père, s'il découvre un jour l'ennemie que j'ai en vous. Il me croit heureuse, il croit que vous vous apaisez peu à peu. Pour lui garder sa tranquillité, je mens quand il m'interroge. Que vous ai-je fait pour que vous me traitiez si durement ? Répondez, Marcelle, que vous ai-je fait ?

— Rien.

— Si, j'ai pris la place de votre mère. Mais, je vous jure, sur l'honneur, que si j'avais prévu votre chagrin, j'aurais renoncé à ce mariage. Ah ! comme je regrette que jamais vous n'ayez consenti à me voir avant que tout fût accompli ! Pourquoi votre père a-t-il trompé mes inquiétudes ?

En l'entendant, un tumulte de sensations bizarres s'agitait en moi : elle était bien belle et bien subjuguante en me parlant ainsi : mais je la détestais, plus que je ne l'avais jamais détestée.

Pourquoi, à cette minute, mes lèvres sourirent-elles ?

Timidement, presque haletante, elle reprit :

— Vous ne me croyez pas, vous doutez de ma parole, ce qui est pire, de mes intentions. Eh bien ! de nouveau, je vous le jure, Marcelle, si j'avais su votre douleur, eussé-je dû en mourir, — car j'aimais profondément votre père, — jamais je ne l'aurais épousé ! Ah ! mon enfant, pourquoi me faites-vous tant souffrir ?

Et j'ai vu de lourdes larmes couler de ses yeux.

Alors, je suis sortie sans rien dire.

23 juillet 19..

11 heures soir.

Quelque chose crie dans ma conscience et m'empêche de dormir. En vain, je dessine, je travaille ma musique, je me rapproche de mes amies, rien n'empêche ma pensée de revivre cette minute précise où cette femme m'a montré son angoisse.

Que fait-elle à ce moment où j'écris auprès de mon lit ? Peut-être confie-t-elle à mon père ses peines et

ses défaillances. Sa patience ne finira-t-elle pas par se lasser ? La maison est silencieuse : seuls, nos deux chagrins veillent... mais comme ils pèsent dans l'air que nous respirons ! je n'ose plus rencontrer le regard de ma belle-mère...

Ah ! penser à autre chose, penser à autre chose ! Mes yeux s'égarèrent, se fixent sur la Côte. Je n'y vois plus la lueur, qui, l'an dernier, me tenait compagnie et semblait m'encourager. Je ne l'ai jamais aperçue depuis mon retour...

Je ne suis pas contente... Oh tristesse ! le fin pastel de maman paraît ne pas sourire comme autrefois.

Je ne suis pas contente... oui, oui, quelque chose, sûrement, crie dans ma conscience.

Ma conscience... pourquoi n'es-tu pas calme ? Qu'as-tu le droit de me reprocher ? Veux-tu que je m'agenouille devant ma belle-mère, que je la bénisse d'avoir troublé mon repos, que je lui donne mon cœur ?... oh ! ma conscience, tu me demanderais trop !

23 juillet 19..

Je sortais de chez Germaine avec Thérèse, lorsqu'en passant par une petite rue qui débouche sur le boulevard Maritime, je me souvins d'avoir laissé là une pauvre famille que je visitais autrefois. Comment n'avais-je pas pensé plus tôt à eux ? Papa me donnait chaque semaine une petite somme d'argent que j'employais à les soutenir. L'année dernière, ils vivaient de mes aumônes, mais depuis que j'ai quitté le Havre, qui a pris soin d'eux ?

Je tâte ma bourse ; il y reste encore quelques pièces. Je vais chez ces infortunés, pour les trouver plus misérables encore depuis mon abandon.

J'arrive : la pièce unique, servant de cuisine et de chambre à coucher, est propre. Les trois plus jeunes enfants, qui jouent devant la porte, appellent leur mère : elle me reconnaît aussitôt.

— Oh ! merci, de ne pas nous avoir oubliés : vos charités nous ont aidés tout l'hiver.

— Comment ! mes charités ! je suis absente depuis un an !

— Oui, je sais, mais la dame est venue nous apporter tout de votre part. Il y avait deux mois que nous ne vous voyions plus, et nous étions bien bas, quand un soir j'ai vu cette dame. Elle était au bout de la

rue; la femme à coiffe blanche, qui vous suivait d'habitude, lui montra notre maison, puis s'en alla. Alors la dame est entrée chez nous, elle nous a parlé comme une sainte, nous a laissé des chaussures pour les petits, des habits pour les grands, et des bons de pain, et des bons de viande. Je la remerciais en pleurant presque; alors elle a dit :

« — C'est de la part de Mlle Marcelle. »

« Nous l'avons revue tous les quinze jours, bien régulièrement; elle a fait placer l'ainé de mes gars chez un brasseur; les deux autres vont à l'école; je mets les plus jeunes chez une voisine, et je gagne ma journée, grâce à elle qui m'a procuré de l'ouvrage.

Quoi ! là aussi, il faut que je la retrouve ! car c'est elle, je n'en puis douter, c'est ma belle-mère qui, jusque chez ces gens, m'a remplacée. D'ailleurs la femme continue :

— Oui, une grande dame, toujours habillée de noir, avec le mot pour vous redonner de l'énergie. En nous quittant elle disait :

« — Priez, pour que Mlle Marcelle revienne. »

— Assez, assez, c'est bon. Ne ne me remerciez pas : A bientôt.

Je pose bien vite l'argent sur la table, et me sauve. Je regagne la maison, songeuse et humiliée. Ma belle-mère a-t-elle besoin de se mêler de ce qui ne la regarde pas, de s'occuper de mes pauvres ? Mais la faute en est aussi à Anna. Ne pouvait-elle leur porter mon aumône habituelle, sans en informer sa nouvelle maîtresse ?

29 juillet 19..

Je vis maintenant dans une gêne morale, qui m'est pénible, presque douloureuse. Et pour échapper à cette sensation, je cherche à m'étourdir, je fuis la maison, je vais de l'une à l'autre de mes compagnes, m'efforçant de m'intéresser à quelque chose. Mais tout est inutile; j'éprouve chaque jour avec plus d'amertume le regret de l'existence passée: je me sentais alors une instinctive bonté, tant de charité dans le cœur, d'enthousiasme pour le beau, de compassion pour la souffrance ! La haine vouée à ma belle-mère a tué dans moi ce qu'il y avait de meilleur: oh ! si je suis si mauvaise, c'est sa faute, non la mienne.

Tantôt je revenais seule de chez Simone. Ma belle-

mère était dans le jardin. Phanor lui léchait la main, qu'elle abandonnait, comme lasse, à ses caresses. J'appelai mon chien ; mais, au lieu de venir à moi, il leva vers elle ses yeux intelligents et questionneurs. Elle le gronda, d'une voix qu'elle essayait de rendre ferme, et qui me parut brisée :

— Eh bien ! Phanor, tu n'obéis pas ! cours vite fêter Marcelle.

— Laissez-le, madame, il est libre, comme nous, d'avoir ses préférences.

Et, passant près d'elle sans m'arrêter, je gagnai ma chambre.

Elle m'a pris jusqu'à l'amitié de mon chien.

Qu'est-ce qu'un chien ? Bien peu de chose, pour la plupart des gens ; mais je l'aimais, moi, mon épagneul. Père me l'avait donné pour mes dix-huit ans ; il sautait toujours autour de moi, se couchait à mes pieds quand je travaillais ; il a gémi pendant huit jours quand je suis partie pour Grenoble... ; puis l'autre est venue, l'autre l'a consolé, l'autre me l'a pris, et je suis jalouse de me voir partout vaincue par elle. Jalouse ! encore un nouveau défaut qu'elle a fait naître en moi. C'est honteux, c'est bas, c'est méprisable, la jalousie ; les méchants seuls sont jaloux : suis-je méchante ? Oh ! je ne l'étais pas autrefois ! Il suffisait d'une larme pour tout obtenir de moi. Je n'aurais pas dit un mot qui peinât quelqu'un. A l'instant même, j'ai blessé ma belle-mère. Je m'étais bien aperçue qu'elle était triste, plus triste que de coutume ; au lieu de lui dire une parole gentille, aimable, ou tout au moins de me taire, j'ai pris plaisir à l'affliger. Oui, vraiment, je deviens méchante. Elle ne m'avait pas provoquée ; elle semblait à bout de courage, elle qui garde toujours un air énergique. Peut-être est-elle malade ? depuis mon retour, ses joues se sont beaucoup creusées, ses sourires sont devenus rares : toute peine a droit au respect... Bon ! vais-je m'apitoyer sur les chagrins supposés de celle qui a détruit mon bonheur ! Non, d'ailleurs, après tout, si elle souffre, tant pis ! sa souffrance venge mère.

7 août 19..

Ce qu'elle m'avait prédit est arrivé. Père a surpris ma haine, et nous sommes malheureux tous les trois. C'est hier que, par ma faute, il a tout deviné. Nous

passions la soirée au salon. Il fumait sa pipe, elle dévidait un écheveau de laine; je rangeais mes cahiers de musique.

— Mignonne, me dit papa, il y a longtemps que je ne t'ai entendue; veux-tu nous chanter quelque chose?

— Oh oui! appuya-t-elle, je vous en prie, je serais si contente de connaître votre voix!

— Je n'ai pas envie de chanter.

— Tu aimais beaucoup cela autrefois.

— Oui, autrefois... autrefois; mai sautrefois, c'était bien différent.

De quel ton ai-je dit cela! Je quittai le salon, non sans avoir vu père rougir, consterné, et le visage de ma belle-mère devenir livide.

J'ai été trop loin; mes sentiments se sont montrés au grand jour; le coup est porté. Cette femme était plus fine que moi: elle m'avait avertie, j'aurais dû me tenir sur mes gardes. De quelles paroles endormait-elle mon père? Avec quel art lui expliquait-elle la cause de mes froideurs et mes impertinences? Il ne soupçonnait pas la lutte que j'avais entreprise; et pourtant, je n'agissais pas en hypocrite: ma conduite envers ma belle-mère était la même, qu'il fût absent ou près de nous. Mais avec un tact admirable, elle écartait en sa présence mes propos malveillants, mes réflexions blessantes; et lui, confiant, ne remarquait pas ma haine grandissante. Sa femme s'était constituée la gardienne vigilante de son repos: il vivait dans l'illusion, il était heureux. J'ai brusquement renversé l'édifice de tranquillité qu'elle lui avait élevé avec tant de sollicitude. Père, à présent, inquiet, nous épie toutes deux; il cherche le regard de sa femme se posant sur moi; ce regard ne me fait pas plus de reproches qu'au jour de mon arrivée. Ah! si elle me déteste, elle le dissimule habilement.

3 août 19..

Plusieurs dames sont venues la voir, dont quelques-unes étaient des amies de maman. Elles sont rentrées dans la même maison faire des amabilités à une autre maîtresse. Je ne me montre jamais au salon le jour de réception de ma belle-mère; mais, demandée par ces dames, j'ai bien été forcée de paraître. Je l'ai entendue diriger la conversation avec intelligence, défendre avec chaleur la réputation d'une

jeune fille méchamment attaquée. Je l'ai vue éviter de prendre le fauteuil que ma mère occupait toujours près de la cheminée, me réserver cette place, et s'installer avec aisance un peu plus loin. Elle possède une connaissance parfaite du monde, une grande distinction.

En quittant le salon, j'ai surpris deux visiteuses chuchoter.

— Elle est charmante.

— Quelle bonne amie il a donnée à sa fille.

— C'est une femme de haute valeur.

Tous l'admirent. Je suis seule à résister à cet entraînement.

5 août 19..

Tantôt, père et sa femme sont allés faire une promenade en voiture.

— Venez, Marcelle, m'a dit ma belle-mère, l'air de la campagne vous fera du bien; vous avez moins bonne mine qu'à votre retour; les chaleurs sont mauvaises pour vous.

— Ce ne sont pas les chaleurs qui m'incommodent.

Non, je n'ai pas voulu la suivre dans cette même voiture, où j'étais si contente d'aller avec ma mère; non, maman, je n'ai pas voulu voir, au lieu de ton doux visage, le visage de cette femme... cette femme, cette femme, avec quelle haine je répète ces deux mots! Autrefois je les disais avec mépris, quand je me représentais ma belle-mère comme une intrigante commune, une âme basse... Maintenant, il m'est impossible de la mépriser. Je ne peux mépriser cette intelligence virile, ces yeux qui semblent incapables de tromper. Le mépris, non; la haine, oui: je la hais de toute la force avec laquelle je t'aimais, maman.

18 août 19..

Je la hais, je la hais... que diriez-vous, toi, ma douce morte, et toi, grand'mère indulgente, si vous m'entendiez proférer ces trois mots?

2 septembre 19..

Papa souffre. Avant son mariage il croyait que mon chagrin se dissiperait peu à peu, que la rési-

gnation viendrait, lente, mais sûre, que je me laisserais gagner par ma belle-mère, et qu'insensiblement l'union se ferait entre nous. Père s'est trompé. Il voit maintenant, trop tard, sa cruelle méprise. Il ne sait laquelle a tort, laquelle a raison, de sa femme ou de sa fille. Il ne m'embrasse plus sans me dire : « Eh bien, Marcelle, eh bien, ma chérie ? » ce qui signifie : « Est-ce toi qui es méchante pour elle, ou bien est-ce toi, qui, par générosité, par compassion pour mon erreur, me caches ce qu'elle te fait souffrir ? » Et cette anxiété dans son affection m'est un continuel remords. Son œil est interrogateur. Il n'a plus confiance ni en moi ni en elle. J'ai détruit le repos qu'elle avait préparé, le repos dont il a grand besoin.

Puis elle, comme elle doit me maudire ! oh ! ses malédictions ne m'effrayeraient pas : je suis forte, de toute la force de mon amour pour mère. Mais ce que je crains, ce qui me tourmente, ce sont les larmes qu'elle verse peut-être à cause de moi. Elle est isolée : Anna m'a dit qu'elle n'avait plus qu'un frère, étudiant en médecine ; elle est trop fière pour confier ses déceptions à ses amies ; elle n'est plus entourée que de ma haine et des soupçons de papa : quelle existence ! comment la supporte-t-elle avec un visage aimable ?

Eh ! pourquoi tant me préoccuper ? Elle est assez âgée, assez expérimentée pour savoir se défendre et m'accuser enfin ! Elle peut reprendre sur père la belle influence dont elle s'est servie pour se faire épouser. Je suis bien sotte d'augmenter ma tristesse en songeant à la sienne.

10 septembre 19..

Je suis exaspérée. Je voudrais découvrir chez cette femme un côté mesquin : cela m'est impossible ; plus je l'épie, plus je suis forcée de reconnaître que père a bien choisi en l'épousant ; et cette vilaine recherche me rabaisse à mes propres yeux. Je suis mécontente de moi ; d'ailleurs, je suis mécontente de tout le monde ; tout me déplaît, tout m'irrite, tout m'est prétexte à mauvaise humeur. Je suis aigrie. Hier soir, j'ai dit à Anna que le bruit de ses pas dans ma chambre me gênait, et qu'elle devait avoir assez d'ouvrage près de sa nouvelle maîtresse, sans s'occuper de moi. La pauvre vieille a pleuré.

Ce matin, j'ai repoussé Phanor qui me caressait en

remuant sa queue empanachée : c'est la première fois que je frappe un animal. Jamais je n'aurais fait cela l'an dernier ; j'étais triste alors, maintenant je suis injuste et méchante. Méchante, moi, quand la morte qui dort, là-haut, sur la colline, ne me donnait que des exemples de bonté ! méchante, quand la chère grand'mère, au moment où je quittais la paisible demeure de la place Bayard, m'a répété : « Sois bonne. »

Non, vois aimantes, je ne peux plus vous obéir ; si vous saviez l'état de mon cœur révolutionné, vous auriez pitié de moi !

18 septembre 19..

J'ai été bien contente de lire la lettre dans laquelle Marianne me demande de la rejoindre pour quelque temps à Yport. Père me laisse toute liberté d'agir à ma guise. Je n'ai pas besoin de l'avis de ma belle-mère. Je partirai demain.

Yport, 19 septembre 19..

J'ai quitté la maison ce matin. Père se rendait au Palais une demi-heure avant l'heure du départ du train. Je l'ai embrassé comme si j'allais le laisser pour toujours, l'abandonner de nouveau. Puis je suis montée dans ma chambre, en attendant la voiture qui devait me conduire à la gare. Coquette était attelée, quand je m'aperçus que j'avais oublié mes gants dans la salle à manger, au moment du déjeuner. Je cours les prendre, je trouve ma belle-mère assise près de la table. En me voyant entrer, et me diriger comme vers elle, du côté de ma tasse, son visage s'est éclairé. Elle a cru... quoi donc ? car elle s'est levée. Mais moi, sans prendre garde à son mouvement, sans faire un pas pour me rapprocher d'elle, ayant saisi les objets oubliés, je suis sortie en disant sèchement : « Adieu, madame. »

Le sourire amené sur ses lèvres, par ma réapparition dans la pièce, s'est évanoui, le visage, tout à l'heure rayonnant de je ne sais quel espoir, s'est assombri. La voix a murmuré seulement, comme réponse à ma dure formule de congé : « Oh Marcelle ! oh Marcelle ! »

Et, comme je refermais la porte, mes yeux ont

pu se récréer et se troubler du spectacle d'une femme retombée sur sa chaise, les coudes appuyés sur la table, le front caché de ses deux mains tordues.

Yport, 20 septembre 19..

J'ai revu les bois et les falaises, l'expansive Marianne, les deux petits frères, toujours infatigables et tapageurs, leur mère qui fait marcher avec la même lenteur les aiguilles d'un tricot semblable à celui de l'été précédent. Je suis de nouveau dans la chambre au papier fantaisiste. J'entends mon amie qui sermonne son chat. Le père fume sa pipe sur le balcon de la villa; les barques s'échelonnent sur le rivage, et la mer bat lentement les rochers. C'est la même chose, exactement la même chose qu'il y a quatorze mois. Mais comme mon chagrin s'est transformé! Ce n'est plus la douleur morne, intense et profonde qui, l'an dernier, m'isolait du monde extérieur; ce n'est plus la douleur que grand'mère m'avait apprise à chrétiennement supporter, qu'elle avait apaisée par de douces paroles. Je suis révoltée, révoltée contre ma belle-mère, contre cette destinée qui m'est faite par elle, contre ce rôle odieux que j'ai été amenée à jouer par une suite de circonstances indépendantes de ma volonté. C'est affreux d'avoir remplacé, dans mon cœur jeune et neuf, l'amour du devoir, du beau, du bien, par la seule haine, la haine de celle qui m'a pris mon père, qui a détruit mon être moral.

Je suis bien agitée, bien fiévreuse, bien irrésolue. Je ne vois plus très clair en moi : est-ce réellement ma belle-mère que je hais ? ne serait-ce pas moi plutôt ?

J'ai souffert pour maman, lorsqu'au début père m'a parlé. Maintenant, ma tristesse m'est presque un remords ? Je me reproche la peine de papa. Mon Dieu ! qu'allais-je écrire ? J'allais presque dire : je me reproche la torture de cette femme dont le seul tort est d'avoir séduit mon père.

Yport, 25 septembre 19..

— Marcelle, m'a demandé tout à coup Marianne, hier, qu'aurais-tu fait si tu avais été un homme ?

— Quelle question inattendue !... Mais je ne le sais pas... J'aurais aimé être militaire... J'aurais aimé — tiens, le tableau qui se déroule devant nous est bien beau, ce soir : le soleil, avant de disparaître, a jeté sur les flots bleus une longue traînée d'or. — J'aurais aimé être marin, m'en aller bien loin sur la mer des calmes et des tempêtes, tour à tour caressante et cruelle. J'aurais aimé livrer à l'océan mes joies, mes chagrins, mes rêves et mes mélancolies. J'aurais aimé laisser mon âme s'endormir au bruit monotone du navire qui fend l'eau... Mais je me rappelle que cette vie était ton idéal ?

— Oui, car la lutte des vaisseaux et des hommes contre les vents déchainés me semblait sublime, parce qu'au milieu de ces combats et de ces périls, les corps s'aguerrissent, les caractères se trempent, les cœurs s'élèvent, les énergies se bronzent, les dévouements surgissent... Mais...

— Aurais-tu changé d'avis ?

— Cette vocation me semble toujours admirable ; te souviens-tu, Marcelle, je te disais : « Puisque je ne puis être marin, je désirerais être la femme d'un marin. »

— Si je m'en souviens ! tu me racontais cela tout en riant, entre une partie de tennis et un bain ! tu mêlais à tes confidences de fous récits, gais comme toi !

— C'est vrai... mais je ne pense plus de même.

— Tu tournes à la girouette.

— Moqueuse ! non... vois-tu, nous autres, jeunes filles, sans rien savoir nous disons étourdiment : « Je voudrais être la femme d'un marin... je voudrais être la femme d'un avocat... je voudrais être la femme d'un musicien... » puis, un beau jour, nous nous donnons entières à quelqu'un de tout différent. L'amour nous surprend tout à coup ; on pourrait dire de lui ce qu'on dit de la mort, qu'il « vient comme un voleur », au moment où nous y pensons le moins ; de même que les lames, à la marée montante, mouillent quelquefois nos pieds, avant que nous ayons le temps de fuir.

— Tu deviens philosophe, Marianne. Je ne croyais pas que tes jeux, tes promenades, tes enfantillages, te laissaient un instant pour réfléchir.

— Aussi, n'ai-je pas réfléchi.

— Qui t'a si bien renseignée ?

— Mon cœur, et c'est le maître le plus puissant.

- Allons, petites pies, viendrez-vous dîner ?
— Nous voici, père, a répondu ma compagne, en descendant quatre à quatre les marches de l'escalier.

Le Havre, 4 octobre 19..

Marianne et ses parents sont allés passer quelques jours, chez des amis, à Etretat. Je les y ai accompagnés, et je reprends seule le train qui retourne au Havre.

Il est 7 heures du matin. Une brume épaisse enveloppe le Petit Val; quelques minces poussées de soleil essaient de la percer, afin d'éclairer les collines garnies de ronces et de fougères, et les grottes rocailleuses. Les oiseaux, en longues compagnies, volent bas. Bientôt, le brouillard du matin disparaît pour faire place à la dernière journée de septembre, chaude et radieuse. Au passage à niveau, près de Bordeaux-Bénouville, deux petites Yportaises sont arrêtées, leur hotte à poisson retenue à leurs épaules par un large cordon, la tête nue, les cheveux embroussaillés. Les repousses de colza jettent, de place en place, au milieu du vert des betteraves et des bléris, leurs teintes jaunes. Aux Loges, la femme, chargée d'apporter au train les lettres de la commune, cause longuement avec l'employé de la poste, pendant que, jamais pressée, la locomotive souffle. Dans les champs, les charrues attendent la reprise du travail. Des têtes d'enfants apparaissent dans les chemins creux. Les corbeaux volent lourdement sur la belle futaie d'Henneville, dorée par le soleil, maintenant rayonnant de toute sa splendeur. De vieilles femmes, à bonnets blancs, à lunettes, à fichus gris, montrent à leurs petits-fils, barbouillés et blondasses, le train qui passe. Les pommiers fléchissent sous le poids des fruits rouges, la seule richesse de l'année. Les fonds de Babœuf sont tout frais de rosée. Un laboureur cherche à calmer ses trois chevaux bais, qui traînent des herses et qui se cabrent. Les poules picorent près des vaches brunes, qui tournent vers la machine, en ruminant, leurs gros yeux placides.

Aux Ifs, des jeunes filles endimanchées : jupes vert d'eau, corsages bleu ciel, chapeaux à plumes rouges, paniers au bras, se rendent à quelque marché voisin. Un gros paysan, à blouse de toile, à casquette brune, cause avec un maquignon maigre qui le roule.

Le train file de nouveau. Le soleil, le chaud et gai soleil, comme un sourire de la divine bonté, frappe aux portes des chaumières, inonde les grandes plaines, veuves des moissons tombées, caresse les cimes des arbres flétris par les sécheresses d'été. Et toute créature participe aux jouissances de ce don gratuit. Je réfléchis qu'il est doux d'être l'instrument béni de la Providence, qu'il est réconfortant de donner un peu de son cœur à ses compagnons d'ici-bas, et réconfortant aussi de se savoir aimé, de se sentir en paix avec tous. Je me dis que chacun de nous a plus ou moins besoin d'indulgence, de pitié, de pardon, qu'il est inutile de s'épuiser en de vains combats, que notre but est de faire grandir et fructifier les germes de tendresse et de charité déposés en nos cœurs.

Je songe encore quand le train s'arrête dans la gare du Havre. C'est ma belle-mère qui m'attend à la porte de sortie des voyageurs.

— Votre père a été retenu, Marcelle, m'explique-t-elle.

Pourquoi, malgré mes salutaires réflexions de tout à l'heure, suis-je froissée ? Mon âme n'est pas mûre encore pour la réconciliation. Qu'il est difficile d'oublier ses rancunes, de faire taire sa haine ! Pourtant je me maîtrise et réponds moins sèchement que d'habitude.

9 octobre 19..

Je reviens du cimetière, où j'ai longtemps prié sur cette tombe, visitée déjà souvent depuis mon retour. J'étais seule au milieu de la grande paix du champ mortuaire. J'ai songé à la douceur qui rendait mère attachante, à la bonté qu'elle désirait voir grandir en moi. Il me semblait que la brise du soir dans les feuilles jaunies, prêtes à tomber, que les oiseaux dans les cyprès, que tout dans la nature, murmurait : « Clémence, pardon, charité ! ce sont les seules paroles qu'il faut emporter du séjour des morts. »

Et, sur la pierre blanche, où s'égrènent les perles des couronnes, avec nos larmes, ces autres perles, j'ai continué ma méditation de l'autre jour.

« Vois, disaient les sons vagues, indécis, qui flottent autour des tombeaux, vois que nous sommes peu de chose ! Qu'est-ce que cette vie de lutttes ! un si court passage ! Pourquoi torturer autour de soi,

pourquoi briser des âmes, pourquoi détruire des repos ? Crois-tu que ceux qui sont partis pour les demeures éternelles se complaisent aux misères de la terre ? crois-tu que le bruit des sanglots soit doux à leurs oreilles ? crois-tu que les soupirs cachés des cœurs que nous meurtrissons soient un présent digne d'être offert à ceux que nous avons aimés ? »

Les voix parlent, les voix parlent. On entend des craquements dans les croix de bois, sous les dômes de marbre ; on perçoit des frissons sous la terre ; l'air vibre léger, léger, comme traversé par une envolée d'âmes, et je pleure.

En rentrant, j'ai trouvé dans ma chambre, devant le portrait de maman, une magnifique gerbe de fleurs. Cette délicate pensée, s'adressant à l'absente, aussi bien qu'à moi, m'a profondément touchée... De qui vient-elle ? De père certainement.

12 octobre 19..

Non, ce n'est pas père qui a mis là ces fleurs ; il m'en aurait sûrement parlé. Elles n'ont pas non plus été apportées par Anna ; ma vieille nourrice est excellente, mais ses sentiments sont moins raffinés. D'ailleurs, ne m'a-t-elle pas dit ce matin :

— Quel beau bouquet, Mademoiselle Marcelle, où l'avez-vous eu ?

Il n'y a plus de doute : cette attention vient de ma belle-mère. Elle a déposé les fleurs devant le pastel, mystérieusement, uniquement pour moi, espérant peut-être provoquer ainsi une réaction en sa faveur.

Ah ! elle m'énerve ! Pourquoi cherche-t-elle à se concilier mes bonnes grâces ? Elle veut passer pour une belle-mère modèle ! Elle veut que, dans le monde, on ajoute, au concert d'admiration en son honneur, ce couplet : « Comme elle se conduit bien envers sa fille adoptive ! »

Elle veut se donner le beau rôle.

15 octobre 19..

J'écris à grand'mère. Dans mes lettres précédentes, je lui parlais de Grenoble, des amies retrouvées ici, du projet de la rejoindre bientôt ; j'évitais de l'entretenir de sujets plus brûlants.

Mais elle me demande: « En toute justice, Marcelle, quelle est ta vie au Havre ? »

En toute justice !... la rancune, la haine, permettent-elles de voir juste ?

En toute justice... avec le fond droit que je tiens de père et de maman, ne suis-je pas forcée de m'avouer que la conduite de cette femme envers moi, quel qu'en soit le mobile, n'a cessé d'être parfaite ?

Si je l'avais rencontrée dans d'autres conditions, si elle n'avait pas été ma belle-mère, si je ne m'étais, longtemps à l'avance, excitée contre elle, je l'aurais estimée comme tous l'estiment, je l'aurais aimée... mais qui pourrait me faire aimer ma belle-mère !...

Cependant, puisque tu me le demandes, en toute justice, grand-mère, je te répondrai que la vie entre nous trois est moins difficile que je ne l'aurais cru.

18 octobre 19...

Comme le nom de mère revient moins facilement qu'autrefois sous ma plume ! La haine nous ferait-elle oublier nos affections ? Non, maman, je t'aime ; mais je suis troublée, je ne sais que devenir. Je ne discerne plus le bien, le mal, ma conscience se fausse. Je ne trouverai de repos que chez grand-mère. J'y retournerai, car ici je ne puis être bonne, et mon cœur ne peut être content. Ma belle-mère m'a demandé si je voulais me promener avec elle. J'ai refusé, elle n'est pas sortie. Elle est en bas, et je n'ose descendre, de peur de la voir. Chaque fois que je la rencontre, je me sens plus fâchée, plus triste ; sa seule présence me fait l'effet d'un blâme ; ce qui m'irrite aussi, c'est de ne jamais lire un reproche dans ses regards.

24 octobre 19...

Oh ! cette scène ! cette scène entre ma belle-mère et moi ! J'en suis encore toute bouleversée. Les moindres détails en sont gravés dans mon esprit ; jamais ils ne s'en effaceront. J'essaie de récapituler tout, posément, sans rien omettre ; mais je suis enfiévrée. Dans ma tête en feu, les pensées tourbillonnent, comme les feuilles que soulève le vent d'automne.

Je veux pourtant le garder bien intact, le souvenir de cette journée. C'était hier, seulement hier... il me

semble qu'il y a un mois que cela s'est passé, tant mon cœur a remué d'idées et de sentiments depuis ces vingt-quatre heures.

Hier, j'étais dans le salon, tellement triste, tellement nerveuse, que, sans trop savoir pourquoi, je pleurais. Ma belle-mère entra. Je détournai la tête. Ce geste instinctif, fait pour m'isoler d'elle, attira sans doute son attention. Un instant, elle s'arrêta, hésitante ; cet instant fut court. Elle vint vers moi, posa sa main sur mon épaule, et me dit :

— Marcelle... vous pleurez ?... Si vous saviez, ma pauvre enfant, comme votre chagrin me fait mal !

Je fis un mouvement pour dégager mon épaule de la pression de sa main.

— Je vous en prie, Marcelle, ne me repoussez pas. A défaut de votre amitié, donnez-moi votre indifférence. Je comprends si bien votre douleur, j'ai souffert aussi. Je comprends même votre cruauté envers moi. J'ai comme vous une âme trop sensible, et c'est pour cela que, jusqu'ici, je n'ai pas osé aller à vous, je n'ai pas osé même me faire connaître à vous. Vous m'imposez une souffrance que j'accepte, comptant sur la loyauté de votre cœur, pour qu'un jour, plus tard, bien plus tard, vous me donniez un peu d'affection... oh ! si peu que vous m'en donniez, je trouverai ma part belle, dès que je ne me sentirai plus détestée.

— Je voudrais pouvoir vous le promettre, madame.

— Je ne vous demande rien, sinon le faible droit de veiller sur vous, de vous entourer de sollicitude.

A ce mot de « sollicitude », je ne pus m'empêcher de sourire ironiquement. Elle le vit :

— Vous ne voulez pas croire à ma sympathie, elle vous est tout entière acquise pourtant. Bien que j'en souffre, votre manière d'être me prouve une fidélité précieuse à ceux que vous aimez. J'ai plus d'estime pour votre caractère, insurgé contre moi, que si vous aviez accepté ma venue avec une obéissance trop soumise à votre père. Je sens que votre cœur est difficile à conquérir, mais que la conquête en vaut la peine, et qu'il ne se reprend pas une fois qu'il s'est donné : l'affection qui ne varie pas est forte. Ne soyons pas ennemies, Marcelle, soyons des indifférentes.

— Dans cet ordre d'idées, je n'ai, je vous assure, madame, aucun progrès à faire.

— Voilà une cruelle parole... enfin ! Eh bien ! accordez à cette indifférente, que je suis pour vous, ce que vous accorderiez à n'importe quel nouvel hôte

de cette maison : venez faire un tour de promenade avec moi. Allons jusqu'à la mer.

— Non.

— Je vous en prie, Marcelle, non pour moi, mais pour votre père ; ces rares sorties avec vous me permettent de l'entretenir dans une illusion nécessaire à son repos.

Je ne trouvai aucune bonne raison pour refuser ; d'ailleurs, j'étouffais dans le salon ; il me sembla que l'air me ferait du bien, que la violence même du vent m'apaiserait. Je jetai à la hâte un vêtement sur mes épaules, et je la suivis. Nous gagnons la jetée : l'ouragan est terrible, la mer démontée. Je contemple les vagues dévastatrices, bouillonnantes d'écume, qui se brisent avec fureur contre les digues, les submergent, rejaillissent en paquets jusqu'à nous. La mort plane. Après un long silence, un cri m'échappe : « Que c'est beau ! »

— Oui, c'est beau, mais c'est affreux !

Le son étranglé, dont ma belle-mère prononce ces mots, me fait retourner : elle est pâle, ses lèvres frémissent, ses yeux fixent la mer avec une expression de folie. Que voit-elle, que voit-elle, dans cette vision d'épouvante qui s'est emparée d'elle au point que les vagues jaillissent jusque sur elle, sans qu'elle songe à détacher ses mains du rempart de pierre de la jetée ? moi, je me suis garée de ces flots d'eau ; mais elle, en est couverte ; elle tremble, et ne semble pas en avoir conscience. Que se passe-t-il donc dans son âme ? Je la sens, tout à coup, comme moi, douloureuse jusqu'au fond de l'être. Une pitié m'envahit ; c'est presque affectueusement que je passe mon bras sous le sien :

— Venez, venez, madame, éloignons-nous d'ici.

Une secousse l'agite, comme si elle était tirée d'un rêve : elle serre avec force mon bras contre sa taille, et dit, d'une voix que je ne reconnais pas, qui n'est pas la sienne :

— Non, non, ne m'emmenez pas : laissez-moi me souvenir, regarder : c'est le tombeau de mon père. Il fut ballotté par de pareilles vagues, roulé d'abîme en abîme, heurté de rocher en rocher. Quelle torture ! Oh ! mon enfant, mon enfant, vous pleurez votre mère, mais vous, vous pouvez encore aller vous recueillir et prier sur la terre où elle repose ; moi, quelles fleurs apporterai-je sur cette tombe ? Non, ne nous éloignons pas ; laissez-moi ici du moins.. laissez-moi vous dire...

J'insistai :

— Si, si, venez, je vous en conjure...

— Non, je ne quitterai pas la jetée... Vingt ans, il y a vingt ans !... Mon père partait... Des centaines de personnes regardaient le navire s'éloigner... Et nous étions là, et nous ne savions pas que là-bas, loin de la côte, la mer allait tout engloutir, tout détruire. Nous étions là : Maman et mon petit frère, et lui mon père... debout sur la dunette ne détachait pas de nous ses regards. La mer était calme... Qui eût dit, qui eût dit !... Père nous envoyait son dernier baiser... Là trace du sillage s'effaçait... lentement, nous retournant souvent encore, nous regagnâmes la maison. Ah ! Marcelle, mon cœur, ma tête se brisent !... Six semaines plus tard, en plein océan, la nuit, le feu éclatait à bord. Le feu en mer !... La dérouté des cinq cents voyageurs, les femmes courant échevelées, les cris ; et debout, calme dans l'épouvante de tous, mon père... Sa voix domine le tumulte, encourage ses hommes, rassure les passagers ; son exemple les ranime.

« Il commande : « Les canots à la mer ! » On y fait monter des femmes, des enfants, quelques matelots pour les diriger ; puis : « Des haches ! des haches !... » et l'on coupe les mâts qui tombent en ébranlant le pont, on les jette à la mer, et des hommes s'y accrochent et flottent. « Des haches, des haches ! » on frappe partout, les portes, les planchers volent, leurs éclats servent à faire à la hâte des radeaux où s'entassent et s'entassent des vies ; des grappes d'hommes sauvent d'autres grappes d'hommes. « Des haches ! » et toujours plus claires, les lueurs d'incendie montent vers le ciel. « Des haches ! » les flammes s'élèvent, les flammes qui les enveloppent illuminent ces travailleurs qui frappent toujours : elles montrent mon père, fidèle à son devoir de capitaine, admirable de sang-froid, d'énergie. Puis, c'est un craquement sinistre, et le vaisseau coule.

Elle cessa un moment de parler, elle tenait mes mains convulsivement serrées dans les siennes, elle crispait ses doigts qui broyaient les miens, et de lourdes larmes glissaient de ses yeux. Je sentais à peine que j'étais mouillée et transie, que la tempête grondait toujours autour de nous ; la pluie fouettait nos jupes ; le vent les rabattait sur nos têtes, et nous restions immobiles comme des statues de désolation et de détresse. Je me serrais contre ma belle-mère. J'oubliais qu'elle était ma belle-mère.



Ayant repris haleine, d'une voix sombre, elle continua :

— Ce fut un sauvetage unique ; sur cinq cents passagers, et sur tout l'équipage, cent personnes à peine avaient péri... ah ! il avait bien dirigé la défense, mon pauvre père ! Mais quel point d'honneur le forçait à rester le dernier sur son vaisseau perdu ? chercha-t-il même à se sauver ? Que fut sa pensée pour nous, au milieu des flammes dévastatrices sur lesquelles son fier visage se détachait, comme animé d'une force surhumaine. Ah ! sans doute, des éclairs de souvenirs lui traversaient le cœur pour mieux le déchirer ! En une seconde, il se représentait notre deuil, notre ruine, notre torture sans nom ; mais, dans son âme aussi, sans doute, avait-il pris l'engagement de sauver le plus grand nombre possible des êtres qui lui étaient confiés, et de périr ensuite avec ceux qui périraient. Rien, pas un message, pas un mot d'adieu. Qu'eût-il pu dire pour nous à ces hommes qui fuyaient éperdus, ayant comme lui, chez eux, quelqu'un qui les attendait ? Ne fallait-il pas que sa voix de commandement résonnât bien haut et bien ferme ? Et, désespéré, ne fallait-il pas qu'il trouvât encore, pour son équipage en perdition, des paroles d'encouragement ? Oh ! ce jour horrible, où, à la maison, l'armateur est venu tout nous apprendre ! Ce ne fut pas assez : Ma mère fut frappée à mort : elle survécut un an. Puis je restai seule à dix-huit ans, sans fortune, avec un enfant à élever, un garçon, un homme à diriger, à guider dans la vie. Ah ! Marcelle ! ne me faites plus souffrir, j'ai déjà tant souffert ! Nous pourrions être calmes, nous pourrions nous aimer, ne plus être l'une pour l'autre une cause de chagrins sans cesse renouvelés. Pourquoi ouvrir d'autres blessures près de celles-là qui ne se cicatriseront pas ? Marcelle, que sont les douleurs que nous nous créons près des grandes douleurs qui brisent les vies ! Quand votre père m'aima, quand je l'aimai, croyez-moi, mon enfant, aucune pensée de lucre ou de domination ne traversa mon esprit. Je cherchai dans cet amour un peu du repos et du bonheur qui m'avaient tant manqué. Mais une nouvelle peine m'attendait ; vous m'avez méconnue, et la torture a recommencé. Oh ! que vous avais-je fait ? Je ne vous connaissais pas, je savais seulement que vous aviez un caractère entier, mais élevé ; j'étais prête à vous donner mon cœur, j'espérais mériter et conquérir le vôtre. Et

voilà que je me suis cruellement trompée ; ce n'est pas tout encore : lui, je sens maintenant qu'il me soupçonne, et que votre influence le détache de moi, lentement ; oh ! c'en est trop : n'ai-je pas été assez frappée ? la douleur n'a-t-elle pas de limites ?

A présent, le cœur broyé, j'enserrais sa taille, je me pressais si fortement contre elle que nous ne faisons plus qu'une ; et je balbutiais son nom pour l'apaiser ; mais elle semblait ne pas entendre ; avec des sanglots dans la voix, elle continuait sa plainte.

Cette femme, si froide, si retenue d'habitude, semblait folle, tandis qu'elle criait sa douleur aux flots irrités. Elle était belle, d'une beauté tragique. Elle s'était dégagée de mon étreinte. Ses yeux fixes étaient effrayants dans sa figure blanche comme celle d'une morte. Ses bras se tendaient vers la mer. Je crus qu'elle allait se précipiter au-devant des vagues. Alors je l'ai retenue ; j'ai entouré son corps de mes mains, j'ai crié :

— Marie, Marie, arrêtez-vous, je vous aime !

Et les flots mugissaient, et les vents sifflaient, lugubres ; et le ciel gris, menaçant, comme la mer houleuse, avait un aspect sinistre ; et les mouettes, montaient, redescendaient avec l'écume, étendant leurs ailes blanches, et lançant leur cri sauvage.

Nous restions enlacées, ruisselantes, oubliant tout ; nous disions des mots tendres, doux, incohérents, blotties l'une contre l'autre, et des larmes emplissaient nos yeux. La nuit vint. Alors je pus entraîner Marie. Quelle course dans le Havre, sous nos habits trempés, pour regagner la maison ! Nous ne parlions pas. De temps en temps, elle se serrait contre moi, disant : « Ma chérie, ma chérie, tout est-il bien fini ? » et moi je reprenais tout bas : « Marie, je vous aime. »

La rue, les boutiques, les passants qui nous croisaient, rien n'existait plus : nous étions comme transportées dans une autre vie. Il a fallu l'effarement des bonnes, en nous apercevant revenir tard, et dans un tel état, pour nous ramener à la réalité. Marie alors s'effraya de me voir si mouillée ; elle vint dans ma chambre, et comme je lui disais :

— Je vous en prie, allez aussi vous dévêtir.

— Oh ! déjà ! ne me permettez-vous pas d'entrer dans votre chambre ?

Et sur son beau visage, tout décomposé par une nouvelle émotion, se répandit une angoisse, qui se

dissipa, quand je souris pour lui répondre avec tendresse :

— C'est vous qui êtes méchante, Marie, d'avoir pris pour un élan ce qui est un sentiment sérieux. Je sais maintenant que je vous aime, et quand j'aime, c'est pour toujours.

Nous convinmes alors de faire à papa la surprise de notre nouvelle attitude. Quand nous eûmes refait notre toilette, j'allai chercher Marie à sa chambre, et nous descendîmes dans le salon. Là, assises l'une près de l'autre devant le foyer, enlacées comme nous l'étions sur la jetée, une grande paix nous envahit, pendant que la bourrasque faisait rage au dehors. Nos âmes venaient de se toucher et de se confondre. Toute rancune s'était évanouie, toute haine s'était envolée. Dans la femme qui s'était révélée à moi, je voyais non plus une belle-mère injustement détestée, mais une douce et sincère amie, une âme d'élite. Sa douleur et sa tendresse m'avaient désarmée. Je sentais que j'aimais ce noble cœur qui s'était ouvert à moi d'une manière inattendue et sublime, et je me promettais de lui rendre, à force d'affection, un peu du bonheur perdu.

D'un commun accord nous préparâmes le salon pour l'arrivée de père. Nous allumâmes les bougies des vieux candélabres. Un grand feu flambait dans la cheminée. La pièce ainsi, claire, chaude, ornée, avait un air de fête.

Assises sur le même canapé, nous attendions, prêtant l'oreille à tous les bruits du dehors.

Comme il tardait, père ! et pourquoi se serait-il hâté ? rien de bon, rien de reposant ne l'avait accueilli chez lui depuis mon retour ; ma lutte sourde contre ma belle-mère lui avait fait bien du mal ; le visage de sa femme, qui, vainement, essayait de sourire, l'avait peiné ; mon air courroucé, mes sourcils froncés, mes yeux inquisiteurs, qui me faisaient paraître si méchante, avaient détruit sa tranquillité, ruiné son bonheur. Peut-être, à ce moment même, songeait-il à la désunion, à la tristesse du foyer, et se demandait-il avec angoisse si jamais un mot de pardon ne sortirait de ma bouche, si toute justice était bannie de mon cœur, et si les deux tendresses, qui auraient dû être la consolation et le charme de sa vie, ne lui seraient jusqu'à la fin qu'un sujet de tourment.

Des pas résonnaient sur le trottoir, mais ce n'étaient pas les siens. Des voitures faisaient vibrer

les carreaux de nos fenêtres, mais c'étaient de lourds camions chargés de marchandises. Plus nous avançons dans la soirée, plus je pressais ma tête contre l'épaule de Marie; nous nous disions : « Ah ! s'il savait comme tout est changé ! »

Le trot léger de Coquette s'arrêta devant la maison. La portière du coupé se referma. Un coup de sonnette, bien connu, retentit. A ce moment, Marie se redressa toute pâle, et, comme si elle n'était pas encore bien sûre de moi, elle saisit mes deux mains, les étreignit avec force. Doucement, je lui fis reprendre sa place sur le canapé. Nous devinions père ôtant son chapeau dans le vestibule. Il ouvrit la porte du salon et nous vit ainsi, l'une près de l'autre.

Ses yeux s'élargissent. Il s'arrête. Son regard anxieux nous interroge. Au lieu d'une surprise joyeuse, il craint un malheur. Nos sourires, loin de le rassurer, l'effraient. La distance qui, le matin même, me séparait de Marie était si grande que la certitude de notre réconciliation ne peut entrer sans secousse dans l'esprit de père. Nous ne voulons pas prolonger son angoisse : sa peine n'a que trop duré. Toutes deux, sans nous être consultées, nous laissons échapper le même cri :

— Non, non... c'est fini, nous nous aimons.

Alors il comprend : une expression de bonheur transforme sa physionomie, un long soupir de soulagement lui échappe : « Enfin ! toutes deux ! » Il ouvre les bras et c'est moi qu'il presse la première sur son cœur ; puis il relâche l'étreinte pour attirer Marie dans ses bras rouverts, et l'y enserrer avec moi.

25 octobre 19..

Ce matin, à mon réveil, j'ai cherché, dans le fond de ma malle, une petite boîte que j'y avais jetée avec colère, il y a quatre mois, en disant :

— C'est un cadeau de ma belle-mère ; jamais, jamais, je ne le porterai.

Je l'ai mis cependant, le joli bracelet d'or, orné de perles fines ; je l'ai mis, dès ce matin, pour faire à Marie une première réparation, un premier plaisir. Je l'ai trouvée au bas de l'escalier, elle semblait m'attendre ; elle m'a vue lui sourire, elle a vu passée

à mon poignet la chaîne molle qu'affectueusement elle avait choisie pour moi. Sa figure s'est vite éclairée; c'est bien doucement qu'elle m'a rendu mon baiser.

25 octobre 19..

— Voulez-vous, lui ai-je demandé tantôt, que nous sortions encore ensemble cet après-midi ?

Sa grave physionomie a pris cette expression heureuse, que je veux y ramener souvent.

— Oui, Marcelle, a-t-elle répondu. Retournons voir la mer ; la tempête est apaisée, la grande tombe berce maternellement les morts qu'elle a ravis, les morts qu'elle maltraitait hier... Elle a repris pour les endormir son éternelle et lente plainte... Allons, Marcelle.

Et je l'ai suivie... Et devant l'océan, calmé comme nos deux cœurs, je me suis amèrement reproché de l'avoir méconnue, de l'avoir fait souffrir ; j'ai renouvelé dans le plus profond de mon être la résolution de lui faire oublier, par mes prévenances et mon affection, ma conduite passée.

Nous sommes revenues tard. Et pendant que nous marchions côte à côte dans les rues de la ville, j'ai regardé celle qui me semble à présent si belle, avec les larges bandeaux noirs encadrant sa pâle figure. Quelle énergie, et aussi quelle tendresse dans ses grands yeux bruns ! Quelle force et quelle douceur dans son joli sourire !... Je me souvins alors d'avoir entrevu hier dans sa chambre le portrait d'un capitaine en grand uniforme et qui lui ressemble : c'est son père... Le marin devait avoir ce sourire et ce regard humide lorsqu'au départ il avait tendu les bras pour envoyer aux siens le suprême baiser...

26 octobre 19..

Nous étions seules dans le salon. Le jour baissait. Ne pouvant plus distinguer mes points sur mon ouvrage, je le repliais en rêvant. Marie se leva pour allumer la lampe.

— Non, non, lui dis-je, il fait si bon dans cette demi-obscurité ! Causons, voulez-vous ! Parlez-moi de vous encore...

— De moi, Marcelle, et que vous en dirai-je ?

— Si cela ne vous peine pas trop de me conter votre vie, je voudrais tant la savoir !

— Ma vie... après la mort de mon père et de ma mère... a tout simplement été celle d'une travailleuse, d'une institutrice. Nous n'avions pas de fortune : la solde de papa, notre unique ressource, nous était enlevée. Il nous restait bien la villa de la Côte, constituant la dot de mère, et dont la vente nous aurait mis à l'abri du besoin jusqu'au moment où Franck se suffirait à lui-même. Mais je ne pouvais me résoudre à voir passer en des mains étrangères cette maison où nous avons vécu tous ensemble de si bons jours, le grand jardin où mon petit frère et moi nous avons joué, où mon père aimait à se reposer au retour de chaque voyage, où tout nous parlait de nos morts.

« Je la louai à des baigneurs pour l'été. Pendant ce temps, je me retirais dans une chambre très simple qu'un ménage d'employés me cédait à bas prix. L'hiver, je retournais là-haut. J'y étais seule, sans un domestique. Mon petit frère était en pension. J'avais dû me séparer de lui, afin de donner des leçons.

« Oh ! que cette existence me parut pénible, à moi qui jusqu'alors n'avais rencontré sur mon chemin aucune peine, aucune difficulté. J'eus quelques élèves, mais pendant plusieurs mois ils disparaissaient pour des voyages, pour les vacances ; mes ressources diminuaient. Cependant, en peignant des miniatures à mes moments perdus, j'arrivais à gagner en moyenne deux cents francs par mois ; la location de la villa rapportait de quinze cents à deux mille francs pour août et septembre. Les recettes de l'année étaient donc de quatre mille francs tout au plus. Avec cela, il fallait entretenir la propriété, payer la pension de mon frère, me nourrir, nous habiller, et réserver un peu d'argent pour plus tard, quand les études du petit nécessiteraient plus de dépenses ; il fallait prévoir les maladies, les chômages. Un hiver, l'enfant eut la fièvre typhoïde ; j'abandonnai tout pour le soigner ; sa convalescence fut longue, elle épuisa notre bourse. En restant près de lui, j'avais perdu presque tous mes élèves, qui avaient trouvé d'autres maîtresses. Je dus recommencer ma pénible campagne.

« Ma jeunesse s'écoula de la sorte. Les années passèrent sans que rien changeât dans ma vie. L'enfant grandissait : il devenait fort, beau, travail-

leur, et restait bon : toute ma joie, toute ma récompense, tout mon espoir, venaient de lui. Quand le temps arriva de lui choisir une carrière, il me dit qu'il voulait être marin comme notre père. Rien ne lui semblait plus grand, rien ne l'enthousiasmait davantage. Mais moi, dont le cœur n'était pas guéri, moi qui ne pouvais supporter la pensée de l'avoir tant chéri pour le voir s'en aller sur l'immensité capricieuse, qui sourit aujourd'hui, pour mieux vous tromper, pour mieux vous faire pleurer demain, je luttai de toutes mes forces contre sa résolution. Le renoncement lui coûta beaucoup ; mais il m'aimait ; pour moi, il abandonna son rêve, et commença ses études de médecine.

« Pendant dix-huit années, j'avais poursuivi mon labeur. Pendant dix-huit années, tout mon bonheur avait consisté dans l'accomplissement de mon devoir, dans l'affection de mon frère. Je n'entrevois pas la possibilité d'une autre existence, d'autres joies. Et d'ailleurs, je m'efforçais de ne pas songer à l'avenir.

« Vous vous souvenez sans doute, Marcelle, de la grosse affaire dont s'est occupé, il y a vingt mois, tout le monde commercial du Havre. M. Richebourg, dans le long procès qu'il devait soutenir contre M. Gaubb, avait choisi votre père comme avocat.

« Je donnais à cette époque des leçons aux fillettes de M. Richebourg, et des répétitions à ses fils, deux fois par semaine, au retour du lycée ; de temps en temps, cédant aux instances de la famille, j'acceptais de partager leur repas du soir. Votre père montait souvent conférer avec son client, qui le retenait parfois à dîner. Ce fut ainsi que nous nous rencontrâmes.

« Votre père, mon enfant, ne me témoigna tout d'abord qu'une politesse indifférente ; puis, petit à petit, sa curiosité s'éveilla. Il se demanda peut-être pourquoi, simple institutrice, j'étais traitée avec tant d'égards par la famille de son ami. Je sus plus tard qu'il se fit conter mon histoire, et qu'elle l'impressionna vivement. Insensiblement, je sentis, dans ses manières, dans ses paroles, grandir en lui un affectueux intérêt pour moi. Quelquefois, avec délicatesse, il m'interrogeait sur ma vie ; et, n'ayant rien à en cacher, je répondais sans arrière-pensée. J'en disais les difficultés et les déceptions, trouvant doux d'être écoutée avec sympathie. Je ne savais pas, ma chérie, qu'un sentiment plus fort animait le

cœur de votre père. Je ne voyais dans ses prévenances que la compassion et le respect d'une âme élevée pour toute infortune. J'étais trop fière pour exploiter cette compassion. Je n'ai rien fait pour encourager un amour que je ne devinais pas.

« Un soir, je me disposais à quitter la villa de M. Richebourg pour descendre en ville, chez une élève. Un orage épouvantable survint. J'avais remis mon caoutchouc, et je m'en allais sous la pluie battante, lorsque je fus rejointe par votre père.

« — Pardon, mademoiselle, vous partez sous cette averse ?

« — Oui, monsieur, je suis attendue chez Mme Sabathié.

« — Je retourne chez moi dans un instant. Voulez-vous accepter une place dans ma voiture ? Je vous déposerai à cette porte en passant. L'orage augmente. Vous ne pouvez vous en aller ainsi. »

« Je regardai le temps qui menaçait, la grosse pluie qui tombait toujours, la route trempée, mes pauvres chaussures qui n'étaient plus bien solides, et j'acceptai. Ce fut après différentes rencontres, dans des circonstances aussi simples, aussi vulgaires même, que votre père me pria de partager sa vie, et, voyant ma surprise, ajouta, avec la plus touchante réserve, qu'il me laissait le temps de me reconnaître, et me demanderait ma réponse dans une semaine.

« Si vous saviez avec quelle profonde émotion je rentrai ce jour-là dans ma chambre solitaire ! Moi, la pauvre fille abandonnée à laquelle nul n'avait pris garde, j'étais aimée. J'étais aimée malgré mon effacement, par un homme de valeur, loyal, délicat et noble, par un de ces hommes qui sont la lumière et le conseil d'une ville, sur lesquels les yeux se fixent aux heures critiques, un de ces hommes qui méritent l'estime de tous, et devant lesquels les têtes s'inclinent avec respect.

« Il m'avait priée de devenir sa femme, et sa voix avait tremblé. Il donnait un peu de son cœur à mon pauvre cœur, privé des fortes affections qui remplissent une existence. Dans la fille du capitaine, descendue au rang d'institutrice absorbée par sa tâche quotidienne, il avait deviné une âme ardente et jeune, subitement brisée par le chagrin. Il voulait, en cette âme, à force de tendresse et de prévenances, raviver la petite flamme d'espoir et de consolation, qui, depuis dix-huit ans, avait souvent failli s'éteindre.

« C'était le premier homme qui m'eût comprise, qui m'eût plainte sans me blesser, qui eût trouvé pour moi de ces mots rares, d'une délicatesse infinie, qui gagnent les cœurs dont ils veulent fermer les plaies.

« Et je me répétais les chères paroles dont il s'était servi pour vaincre mon apparente froideur, pour attirer ma confiance. Et, la tête dans mes mains, je pleurai longtemps de gratitude et de bonheur. Je n'étais plus la créature abandonnée, indifférente à tous, qui ne trouvait de réconfort que dans l'accomplissement de son devoir et le don de toute sa personne à la jeunesse d'un frère, être exquis, mais toujours séparé de moi. J'étais une femme heureuse, puisque j'étais aimée. Oh! quels bons rêves visitèrent mon sommeil cette nuit-là!...

« Puis le matin reparut.

« Le mauvais temps avait cessé. Un rayon de soleil entra par la fenêtre. Il éclaira les livres d'études, les cahiers à corriger, les pauvres chaussures crevées la veille, en remontant sous l'ondée qui ravinait la Côte, la lettre d'un marchand, qui disait :

« Mademoiselle,

« Je vous renvoie les miniatures que vous avez
« l'habitude de me livrer chaque trimestre. Elles
« sont arrivées trop tard. Puis mes acheteurs deman-
« dent des œuvres moins artistiques et meilleur
« marché. Veuillez, à l'avenir, chercher un autre
« acquéreur. »

« Toute ma pauvreté se dressait devant moi... J'étais pauvre... je ne pouvais encourager cet amour qui m'avait été révélé la veille, il fallait imposer silence à mon cœur. À la même place, où, le soir précédent, j'avais pleuré de joie, je pleurai ce matin-là de découragement et de peine, dans ma chambre que, seul, chauffait le soleil de février...

« Quand je me relevai, ma résolution était prise. Le mercredi suivant, je demandai à M. Richebourg de changer les heures des leçons que je donnais à ses enfants.

« Mais, que voulez-vous, Marcelle, votre père m'aimait, il sut me rencontrer ailleurs, me le dire, et faire taire mes incertitudes, mes craintes, mes scrupules; il sut me demander si délicatement d'unir nos deux existences, destinées autrement à

s'achever, l'une et l'autre, dans la solitude — car votre vie devait un jour se séparer de la sienne — que je laissai répondre mon cœur.

« J'aurais voulu savoir vos pensées, avoir votre acquiescement formel. Vous refusiez de me voir. Pouvais-je vraiment insister et vous forcer à cette entrevue, quand, au fond de moi-même, je trouvais naturels les sentiments que je devinais vous la rendre si pénible ? Votre père me parlait souvent de vous, me disant que vous étiez bonne. Pouvais-je risquer de perdre pour toujours, en le brusquant, ce cœur fidèle, que j'espérais bien conquérir par la suite ? Un jour que, pourtant, je pressais davantage votre père, il me répondit :

« — Ma fille est obligée de partir ; sa grand'mère, souffrante, l'appelle à Grenoble. »

« Et ce ne fut que plus tard, quand je fus mariée, ne vous voyant pas revenir, que je compris le mensonge, et que je me souvins avec quelle amertume et quel embarras il avait prononcé ces mots. Vous ne pouvez deviner quelle fut la profondeur de ma peine à ce moment, avec quelle force je me reprochai d'avoir consenti à ce mariage sans vous avoir parlé. Je dissimulai mon tourment à votre père, que je sentais malheureux aussi de votre absence. Mais depuis le jour où je vis clairement que c'était moi, moi seule, qui vous avais chassée de chez vous, je ne connus plus un instant de repos. Bien des fois, je fus sur le point de vous écrire, et je m'arrêtai, ne sachant si mes paroles de tendresse vous feraient du bien ou vous éloigneraient de moi davantage encore. Sans vous connaître, je vous avais donné mon affection ; je ne vous l'ai jamais retirée. Avec quel espoir j'accueillis l'annonce de votre retour...

— C'est vrai, je vous détestais, je vous fis souffrir. J'ai été injuste et méchante. Je vous ai méconnue. Oh ! me pardonnez-vous ?

— Marcelle, à quoi bon rappeler le passé ? Vous savez que tout est oublié.

Anna frappe à la porte en disant que le dîner est servi depuis une demi-heure. Nous gagnons la salle à manger en nous donnant la main.

31 octobre 19..

Nous sommes heureux. Une grande paix est descendue sur la maison, nous enveloppant, pénétrant

nos cœurs. La physionomie de père, le charme mélancolique du visage de Marie, sont transformés par un bonheur tranquille, auquel répond l'intime satisfaction de ma conscience apaisée.

Les feuilles, cette année, ont à peine commencé à jaunir, le froid n'est pas encore venu, la température est clémente. J'ai demandé à Marie de me conduire à la Côte, à la blanche villa du capitaine, et nous y sommes montées hier.

C'est une propriété charmante. La gaie maison, tournée vers la mer, se détache sur la verdure des grands arbres. Des plates-bandes ornent les pelouses. Les branches des rosiers s'enlacent capricieusement, décorant les balustres du perron. Cette profusion de fleurs m'étonna tout d'abord, entourant cette maison si douloureusement frappée. Je suivis Marie qui s'enfonçait dans les allées.

— Père, au retour de chaque voyage, se reposait ici, me dit-elle. Il aimait le bruit des vagues, l'air chargé de senteurs marines. Et ses roses, ses chères roses ! Nous en avions toute l'année ; quand il parlait, nous en fleurissions sa cabine. Je me souviens si bien de la dernière matinée de ces joyeux préparatifs. Nous avons descendu la colline, si heureux, si calmes. Les branchages fleuris tombaient des bras trop chargés de notre petit Franck ; je les ramassais pour les joindre à mon bouquet. Père, qui nous suivait un peu plus loin avec maman, nous appelait de temps à autre, et baisait silencieusement notre front. Et la dernière soirée, nous l'avons passée là, sur ce banc de mousse. Père nous contait ses expéditions, et comme la pensée de la séparation prochaine avait assombri nos visages, il évoquait la douceur des retours. Mère l'écoutait, recueillie, pendant que Franck poursuivait notre caniche, en faisant résonner ses cris de joie d'un bout à l'autre du jardin. Je me rappelle les moindres détails de ce soir-là, un soir d'été, lumineux et paisible ; ma pauvre chérie, vous avez éprouvé combien sont minutieux et précis les plus petits souvenirs se rattachant à ceux que nous avons perdus... Sur le pont, alors que nous embrassions père une dernière fois, avant de regagner le canot qui devait nous ramener à terre, il tourna ses regards vers la blanche maison, témoin de nos journées de bonheur. Le soleil se jouait sur la façade, les grands arbres se balançant au vent :

« — Marie, me dit-il, prends bien soin de mes roses. »

« Père, père, je les ai préservées avec amour, tes fleurs favorites ; mais tu n'es plus revenu les cueillir et jouir de leur parfum. Elles ont poussé, toujours plus nombreuses, plus belles, tes fleurs, inconscientes de ta perte. Nous nous sommes attachés aux ingrates, comme on s'attache à ce qu'aimaient les êtres chers qui sont partis. Nous avons eu la folie, Franck et moi, de jeter des roses à la mer ; et pendant que les flots emportaient, sur cet immense tombeau, les odorants et frêles branchages, nous nous sommes agenouillés, et, pressés l'un contre l'autre, nous avons joint nos mains en pleurant.

15 novembre 19..

Je reviens du cimetière. J'y vais souvent ainsi, le soir. Il était quatre heures quand j'y suis arrivée. La lune se montrait déjà dans le ciel, et faisait scintiller, comme autant de larmes brillantes, les gouttes de rosée, tombées sur les fleurs et les perles des couronnes. Je priais sans tristesse. Il me semblait que de ces blanches tombes se dégageaient de graves enseignements, de lumineuses promesses, et ma pensée se reposait dans l'espérance de la résurrection, jour bienheureux, où ceux qui se sont aimés ici-bas se retrouveront pour s'unir dans une même félicité sans bornes et sans fin.

Les voix qui parlent aux cœurs, lorsqu'ils veulent se souvenir et se recueillir sur les tombes, me disaient que l'homme doit s'efforcer d'être bon, et toujours bon. Elles excitaient ma tendresse pour les morts inconnus endormis là, sous la même terre que ma morte chérie. Elles me portaient à la bienveillance, à la compassion, pour les vivants qui s'agitent et qui peinent.

Je pensais que Marie avait dû souvent écouter ces voix bienfaisantes. Quand je rentrai, je la trouvai occupée à tailler et à coudre de chauds vêtements d'hiver. Les pauvres la connaissent depuis de longues années, car, au milieu de ses chagrins, de ses préoccupations, de son pénible labeur, elle ne les oubliait pas. Elle leur prélevait une part sur ses maigres ressources. Elle montait bien des escaliers pour atteindre les mansardes d'ouvriers. Elle pénétrait dans les misérables demeures du quartier Saint-François. Les veuves et les orphelins des pêcheurs parlaient souvent de la fille du capitaine ; car, depuis

le jour où elle est entrée chez eux, avec son petit frère, quelques semaines après l'horrible événement, elle n'a cessé de les secourir, de les aider, autant qu'elle l'a pu, dans leurs besoins matériels, de les reconforter de ses conseils et de sa sympathie. Elle s'est fait des amis dévoués parmi ces pauvres êtres auxquels elle pouvait dire :

« Et nous aussi, nous sommes orphelins ! A nous aussi la mer nous a pris celui que nous aimions ! Mais la douleur n'abat pas les âmes fières et courageuses : elle les torture, mais elle les grandit. Travaillez, luttiez, faites le bien : la vie est courte et Dieu vous voit. »

10 décembre 19..

Marie m'a montré la photographie de son petit frère : bébé d'abord, avec une figure ronde, et de grands yeux bien ouverts, il est sur les genoux de sa mère.

Puis, à trois ans, le voici, en robe courte, tenant fièrement d'une main son petit bateau, tandis que l'autre menotte se pose, câline, sur le bras de son père, jeune et brillant capitaine, au visage énergique et loyal.

Le garçonnet a sept ans. On l'a photographié avec le joli costume de quartier-maître, et le béret bleu, dont il faisait voler les rubans vers son père, en souhaitant au marin « bon voyage ». Ses cheveux tombent sur ses épaules. Ses yeux sont pleins d'une joie naïve. Il se campe fièrement, tout heureux d'avoir ce costume tant désiré, qui le fait ressembler à son papa, et lui donne l'air d'un homme, croit-il.

L'enfant a vieilli ; les malheurs sont venus. La sœur a péniblement économisé le prix de la photographie qui fixe encore une fois les traits de son frère. Il a le long pantalon, et la veste courte, et la chemise plissée du jour de la première communion. Les ciseaux ont coupé les boucles brunes. Le front est large et bien découvert. La figure s'est allongée. Les yeux sont restés vifs, mais, ce matin-là, chargés de pensées. Le sourire est toujours doux, mais un peu triste. La figure est reposée, mais surtout recueillie. L'enfant songe aux morts qui sont partis si vite, il songe à la vie de privations que sa sœur s'est imposée pour lui ; il songe à la noblesse de ceux qu'il a perdus, et qu'il doit imiter... Dans son

intelligence, mûrie avant l'âge, dans son jeune cœur aimant, il forme de belles et généreuses résolutions.

Marie, souvent dans ses heures de découragement, lorsqu'elle se trouvait seule dans la mansarde qu'elle habitait l'été, ou dans la vaste maison autrefois si pleine et si gaie, maintenant si désolée et vide, ouvrait l'album, renfermant les portraits des chers aimés.

Le regard de son père lui disait : « Courage », le sourire de sa mère lui disait : « C'est bien » ; la naïve et gentille figure de l'enfant lui disait : « J'attends tout de toi. » Et lorsqu'elle avait rêvé sur ces trois physionomies, elle se sentait toute réconfortée, toute récompensée, toute prête à poursuivre sa tâche.

16 décembre 19..

J'ai écrit à bonne-maman ce que j'avais appris sur Marie. Elle m'a répondu qu'elle était contente ; qu'elle n'avait jamais douté d'ailleurs que mon père n'eût fait un digne choix ; qu'elle était heureuse, bien au delà de ce qu'elle pouvait l'exprimer, de savoir que j'aimais ma belle-mère, et que je trouvais en elle une amie.

Elle me suppliait de passer tout l'hiver au Havre, ajoutant que c'était le meilleur moyen de faire oublier à père et à sa femme ce que je leur avais fait souffrir. Elle m'assurait que, pour elle, la chère bonne-maman, c'était la manière la plus convaincante de lui prouver mon affection et de lui donner de la joie. J'ai fait lire cette lettre à Marie, comme un témoignage de réparation. Elle l'a lentement parcourue, puis, relevant vers moi ses yeux où brillaient quelques larmes :

— Comme votre grand'mère est généreuse de vous parler ainsi de moi, Marcelle, et comme elle paraît douce !

— Grand'mère est toute bienveillance et toute bonté ; si je l'avais toujours écoutée, toujours imitée, je ne vous aurais jamais fait de peine.

— Marcelle... vous restez avec nous ?

— Oui, je reste, puisque tous vous avez ce même désir.

— Oh merci !

Avec quel accent elle a prononcé ce merci ! N'est-ce pas moi qui devrais dire merci ?

18 décembre 19..

Ce matin, en rejoignant père et Marie pour le déjeuner, j'ai surpris cette conversation :

— A la bonne heure ! Quel plaisir ce sera pour vous de le revoir ! Vous êtes récompensée de tout le mal que vous avez eu pour faire de lui un homme. C'est un garçon de valeur et une belle âme : il l'a prouvé pendant son internat.

— Oui, et je suis bien heureuse qu'il ait terminé ces longues études de médecine.

— Marie, je devine qu'on parle de votre frère. Quand annonce-t-il son arrivée ?

— Il ne me fixe pas de jour. C'est bien lui ! Il aime à surprendre. Quelquefois, lorsque j'étais seule dans ma chambre, sans attendre personne, la porte, soudain, s'ouvrait sans bruit, deux bras se nouaient autour de mon cou, et la tête d'un enfant, plus tard la tête d'un lycéen, et plus tard encore la tête d'un jeune étudiant s'appuyait contre la mienne... A ce moment-là, c'étaient mes seuls instants de bonheur ; ils étaient rares, mais comme ils étaient doux !

— Pauvre amie ! reprend père. Mais parlons pratiquement : Frank vient, il faut lui préparer une chambre ici.

— Vous savez, Robert, que mon frère désire s'installer à la villa pour deux ou trois mois avant de prendre une décision quelconque, et de trouver une clientèle.

— Il s'installera près de nous.

— Non, il m'a demandé de retourner là-haut. Il sera bon pour lui de s'y retremper dans ses souvenirs, avant de s'engager définitivement dans sa carrière.

— Cette grande maison fermée sera froide par ces temps d'hiver.

— Il est robuste, et depuis longtemps a perdu l'habitude d'être dorloté.

— Mais je comptais sur lui pour toutes les soirées ; et je suis sûr que vous aimeriez, après une si longue absence, le garder près de vous.

— Il descendra souvent. La marche est un plaisir à son âge. Nous l'aurons autant de fois qu'il vous le plaira. Puis, nous monterons le voir.

— Vous êtes un bien bon avocat, dis-je gaiement, vous avez battu père, il ne sait plus que dire. Je me range à l'avis du plus fort, et je comprends le désir

de M. Franck : il est utile de faire de temps à autre une retraite dans les lieux où l'on a joui, où l'on a souffert.

— A ton tour, te voici contre moi, petite. Je m'incline. — Marie, il ne faudra pas laisser votre frère trop seul, cependant. Le pauvre garçon a besoin de repos, de distraction et d'affection.

— Soyez tranquille, Robert, il ne sera pas malheureux.

M. Franck Berthal ressemble-t-il à sa sœur ? Il me semble que oui d'après ses photographies d'enfant ; mais depuis l'époque où il souriait sur les genoux de sa mère, depuis sa première communion, il a certainement beaucoup changé. Quel qu'il soit, et même si son caractère m'est antipathique, je tâcherai d'être aimable et de lui faire bonne mine, pour ne pas peiner Marie.

20 décembre 19..

Quelle singulière découverte ! La petite lueur, qui semblait vouloir m'encourager et me consoler, il y a dix-huit mois, durant les heures tristes et les nuits d'insomnie, venait de chez ma belle-mère. Était-ce parce que la chère créature, que je haïssais alors sans la connaître, souffrait déjà par moi, demandait sans cesse mon affection, que mes yeux, involontairement, se reportaient vers la Côte, où la lampe éclairait son travail tardif... Était-ce parce que, de là-haut, sa pensée appelait ma pensée, son cœur cherchait le moyen de communiquer avec mon cœur, que, par je ne sais quelle puissance mystérieuse, j'étais ainsi remuée ?

Clarté, qui scintillais comme une étoile, là-bas à Grenoble, je te regrettais parfois avec une bizarre émotion. Quand je suis revenue ici, celle qui t'allumait chaque soir était devenue la femme de mon père. Elle avait quitté la propriété que son mari avait défendu qu'elle louât désormais à des étrangers, et qu'elle était assurée de posséder toujours.

A l'endroit où, jadis, brillait la petite flamme, je ne voyais plus, vers la nuit, qu'un amas confus de grands arbres se détachant à peine sur le ciel assombri. Mais quand, réconciliée avec ma belle-mère, je suis montée à la villa du capitaine, j'ai reconnu que c'était de là que, l'année précédente, m'arrivaient,

par une inexplicable association d'idées, tout le réconfort dont j'avais besoin, tous les bons conseils que, trop souffrante et trop irritée, je n'avais pas suivis.

23 décembre 19..

Je revenais hier d'Ignaual, où Marianne, ma folle Marianne, imagine de nous faire patiner cet hiver. Le grand air, la course sur la glace, le retour à pied, m'avaient animée; j'arrivais, un peu décoiffée par le vent, rosée par le froid, mais joyeuse. J'entrai dans le salon bien chaud, trop chaud même, car je jetai rapidement sur un fauteuil ma jaquette et ma toque de fourrure, sans m'apercevoir que, dans le fond de la pièce, un jeune homme, que je n'avais pas encore vu — retiré qu'il était dans un coin un peu sombre — s'était levé pour me saluer profondément. J'ai été toute saisie à cette rencontre inattendue. Je devinais qu'il était le frère de Marie, mais... est-ce ridicule? je ne trouvais rien à lui dire.

— Mademoiselle Marcelle Arnoult? interrogea-t-il.

— Oui; et vous, monsieur Franck Berthal?

Il s'inclina de nouveau.

— Je vous demande pardon de vous avoir surprise. J'ai la mauvaise habitude de tomber à l'improviste. Je voulais sauter au cou de ma sœur, sans qu'elle en sût l'heure exacte. Mais je suis puni, car elle est sortie.

— Elle ne tardera pas à rentrer, je pense. Nous étions précisément tous dehors cet après-midi. Père est chez un client; je reviens de patiner; Marie est montée à la hâte jeter un coup d'œil sur votre installation, qu'elle a préparée avec tant de plaisir.

— Chère sœur! si j'avais su qu'elle fût là-haut, j'aurais été la rejoindre. Mais je ne savais où la retrouver, et, de peur de la chercher vainement, j'ai préféré attendre ici son retour. — Je vous retiens, mademoiselle...

— Nullement, monsieur. Du reste, la voici, j'entends sa voix.

Je me suis esquivée pour les laisser goûter ensemble la joie de cette réunion.

11 heures soir.

Quand je suis redescendue au salon, ils étaient assis sur ce même petit canapé, où, Marie et moi,

nous étions au retour de père, au soir de la grande explication.

— Ah! vous voilà, Marcelle, venez que je vous présente ce frère dont je vous ai souvent parlé.

— C'est déjà fait; nous nous sommes présentés l'un à l'autre en vous attendant. Puis, avant que monsieur se fût nommé, je l'avais reconnu à sa ressemblance avec vous.

C'est vrai qu'il lui ressemble. Je pensais toujours que Marie serait absolument belle si elle était un homme. Eh bien! son frère a les mêmes traits. Il est brun, assez grand. Sa physionomie est franche, un peu froide peut-être, et pourtant il me plaît. Tant mieux! je n'aurai pas besoin de forcer mon attitude pour être aimable avec lui, car il est vraiment très sympathique.

4 janvier 19..

Franck Berthal remonte chaque soir à la villa; mais à partir du déjeuner, ses journées se passent avec nous. Plusieurs fois, je suis montée à la Côte l'y retrouver avec Marie; et nous y sommes restées des heures, à l'entendre causer, en suivant le mouvement de la grande mer. Sa voix est grave; elle s'adoucit lorsqu'il redit la tendresse de sa sœur; et j'aime le respect, l'admiration, la reconnaissance qu'il lui a voués. Il parle avec enthousiasme de la vocation du marin, cette vocation qui était la sienne, et que son cœur lui a commandé de briser. Mais la vie simple et touchante, toute de dévouement obscur, de générosité, d'abnégation inconnue qu'est celle de certains médecins, est bien faite aussi pour lui, dont le caractère est resté nécessairement empreint d'une teinte de mélancolie, dont l'âme semble livrée à tous les bons et généreux mouvements, dont le cœur paraît accessible à toutes les pitiés...

5 janvier 19..

Où me serais-je arrêtée hier dans mon énumération de tout ce que j'admire en M. Franck Berthal? Sans doute, une fois lancée dans cette voie, j'aurais, pendant des pages et des pages, continué sur le même ton à chanter un peu sottement ses louanges, si je n'avais entendu Marie m'appeler. J'ai vite

refermé mon cahier, et suis descendue, pour trouver, dans la salle d'attente de papa, Simone et sa mère. Elles étaient accompagnées d'un jeune lieutenant dont mon amie m'a bien souvent parlé. Et quand même Simone ne m'aurait pas fait ses confidences, j'eusse reconnu Lionel. L'enfant joueur, violent, d'excellent cœur, est maintenant un homme énergique. Et, ce qui ne gâte rien, il est joli garçon. En le revoyant, je me souvins tout à coup de cette phrase écrite sur mon carnet d'enfant :

« Quand il est fâché, Lionel, il n'écoute que Simone : pourquoi ? »

Oui, jadis, elle seule savait calmer les colères de cette exubérante nature. Si elle a gardé cette belle influence, il est facile de deviner ce qu'un avenir prochain nous réserve.

24 janvier 19..

Mes suppositions se réalisent, et mes « pourquoi » d'enfant ont une réponse. Simone et Lionel sont revenus tantôt : ils étaient joyeux et confiants, ils souriaient à l'avenir, en nous annonçant leur prochain mariage. Ils s'aiment, ils se sont toujours aimés : voilà l'explication que je pourrais écrire dans mon petit carnet, en face de ma naïve question.

Et moi, me marierai-je ? Je crois que oui, n'ayant pas plus d'attrait pour la vie religieuse que pour une existence semblable à celle de l'excellente demoiselle Sidonie. Le mariage... grave question, à laquelle je n'avais jamais songé avant la demande du bel ami de M. le curé. Cette proposition, dont mon cœur ne s'émut jamais, me troubla cependant, car elle éveillait en moi des idées et des réflexions nouvelles. Un homme, pour lequel j'étais une inconnue, voulait faire de moi sa femme, cela me parut étrange et me peina. Ne faut-il pas apporter à celui, à celle qu'on épouse, toute la tendresse de son âme ? cet homme ne pouvait m'aimer, ignorant tout de moi. Mes pensées se reportèrent à mes compagnes, aux jeunes gens, nos camarades. J'avais été la spectatrice de l'affection grandissante de Simone et de Lionel ; je m'étais aperçue de la tristesse de Lucienne en l'absence de Gaston, et je comprenais ces amours, composées de souvenirs et de goûts communs. Mais du jour au lendemain se donner à un étranger, abdiquer pour lui son passé, me semblait impossible

irraisonné, dépourvu de sens commun. Avais-je, dans mon cœur, quelque attachement? Non, mon cœur appartenait à père, à maman, à grand'mère.

Je conservais une affection véritable, mais uniforme, pour mes amis du Havre, les petits constructeurs des forteresses de sable, les bruyants joueurs de ballon, transformés peu à peu en hommes, sans que je m'en aperçusse. Aucun n'avait attiré mon attention, aucun n'avait conquis mon amitié d'une façon particulière. Et, parce que pas un lien ne me retenait à ceux-là, que je considérais comme des frères, pouvais-je unir ma vie à celle d'un indifférent? La froide raison reprenait avec M. le curé :

« Il est d'une honorable famille; sa position est assurée, vous mèneriez avec lui une existence paisible. »

La froide et vilaine raison allait même jusqu'à me rappeler perfidement les paroles de grand'mère :

« Petite, j'ai tort de te garder près de moi, si je te manquais demain, enfant, il te faudrait retourner chez ton père. »

Retourner chez mon père, pour y trouver celle qui me l'avait volé! la colère et la douleur grondaient en moi. Pour échapper à cette femme, il n'y avait qu'un refuge : le mariage ; et, puisque je n'aimais personne, que m'importait d'épouser M^e Blinval, ou le premier venu se souciant de moi ?

Pourtant mon cœur s'était révolté...

Longtemps encore, j'étais restée inquiète. Un soir, que, détachant mes regards d'un livre qui ne m'intéressait plus, je vis dans les yeux de grand'mère une lueur plus brillante que de coutume, je demandai soudain :

— Bonne-maman, vous me disiez que vous aviez été heureuse.

— Et c'est vrai, ma chérie.

— Vous me disiez que vous aviez beaucoup aimé grand-père.

— De tout mon cœur, répondit-elle, d'une voix qui tremblait encore, après quarante années de veuvage.

— Et vous le connaissiez, grand'mère, avant de l'épouser ?

— Fort peu, ma chérie. J'étais très jeune, et très timide, lorsque mon père me dit : « On nous a fait pour toi une demande en mariage. Avant de t'en parler, nous nous sommes assurés que celui qui

l'adresse mérite notre considération. Veux-tu épouser M. Davoust ? »

« Je l'avais rencontré chez des amis communs, sans le remarquer particulièrement. M'en rapportant, comme bien d'autres, au jugement de mes parents, je répondis oui.

— Grand'mère, il me semble que jamais je n'oserais me marier de la sorte.

— Tu diffères entièrement de ta mère et de moi, mignonne ; ta nature droite, mais trop fougueuse, se donnera d'elle-même, se livrera peut-être inconsidérément ; ton cœur sincère, mais trop passionné, n'aimera pas de la façon dont nous avons aimé ; garde-le bien ; puisses-tu ne pas le donner à qui ne te paierait pas d'un égal retour, tu souffrirais trop.

Grand'mère me parlait, très grave et très triste ; je sentais qu'elle disait vrai, mais je souris pour dissiper ses craintes. La confiance reparut sur son visage, pendant qu'elle murmurait : « La prière de sa mère protégera Marcelle. »

30 janvier 19..

Quelles bonnes soirées nous passons dans le salon bien clos, au coin du feu, pendant que le froid dehors change en aiguilles de glace la rosée de la nuit ! Père fume sa pipe, Franck grille quelques cigarettes, Marie et moi nous faisons de la musique. La douce vie ! pourquoi ne la prolongerais-je pas indéfiniment ? pourquoi ne resterais-je pas toujours entre mon père et mon amie ? Je parlais de mariage l'autre jour, et je me rappelais avec un étonnement un peu indigné quelques réflexions entendues à ce propos :

« Moi, nous déclare de temps en temps Germaine, je n'épouserai qu'un homme riche. »

« Je ne pourrais jamais habiter la campagne, ajoute Henriette, j'ai besoin de fêtes, d'agitation, et pourvu que mon mari me procure les distractions que je désire, je serai contente de lui. »

« Ah ! soupire une autre, le mariage, pour moi, c'est la liberté. »

Je suis du nombre de celles qui se taisent et n'allongent pas cette litanie.

15 février 19..

11 heures du soir.

Franck vient de nous quitter. Il a employé la soirée à attaquer les jeunes filles d'à présent. Je les

ai défendues. Il les accusait d'être futiles, légères, égoïstes.

— Eh bien ! ingrat ! vous osez parler ainsi devant votre sœur ! Et Marie ?

— Oh ! Marie n'est pas de ce temps. D'abord, elle est comme une mère pour moi. Et c'est une exception, ma sœur. Bien peu ont son dévouement, sa générosité. Quand je la compare à tant de vaniteuses...

— Avant de prononcer un jugement si sévère, il faut être sûr de son fait. Je crois que vous nous calomniez étourdiment, car jusqu'alors vous avez eu peu de temps, je suppose, pour étudier si grand nombre de jeunes filles.

— Vous avez raison, je n'en connais guère ; mais celles que j'ai rencontrées m'ont paru coquettes, incapables d'un sentiment sérieux, d'un effort soutenu, d'un sacrifice. Quelles femmes deviendront ces poupées insignifiantes, n'ayant d'autre but que de s'éviter toute peine, de jouir, de satisfaire leur amour-propre, leur paresse, leur...

— Que vous êtes aimable ! m'avez-vous vue tellement préoccupée de fêtes, de bagatelles ?

— Oh ! non, non ! pas vous...

— Alors, il faut vous rétracter.

— Nullement. Mes critiques sont fondées, mais vous ne les méritez pas, car vous êtes, comme ma sœur, une exception.

— Le dévouement, l'énergie, la patience de Marie ont touché à l'héroïsme. Elle est ce qu'on peut vraiment nommer une « exception ». Mais moi, je ressemble aux jeunes filles de mon âge. Et dès lors que vous me dégagez de votre blâme, vous en dégageriez de même toute jeune fille avec laquelle vous auriez vécu plusieurs semaines.

— Je vous accorde que mon expérience n'est pas vieille. Mais j'ai côtoyé déjà plus d'une jeune fille. Je n'en ai pas vu de réfléchies, soucieuses de devoirs, pénétrées de la gravité de la vie, désireuses de tourner leur âme et leur esprit vers le Mieux. Chez vous seule, — et cela, peut-être, parce que vous avez souffert, et que la souffrance apprend à penser, — j'ai senti de la volonté dirigée vers le bien, un certain entêtement dans la marche vers le beau, une compréhension juste de l'existence et du but que nous devons viser.

— Oui, oui, flattez-moi. Croyez-vous par là vous faire pardonner votre méchante accusation ? Je ne

suis ni pire ni meilleure que mes compagnes. Vous nous absoudrez toutes, ou vous n'absoudrez personne.

— Vous me demandez l'impossible. Les autres...

— De quel ton dites-vous cela ? Les autres... les connaissez-vous ? Simone, Marianne...

— Ah ! je sais que vous êtes une amie fidèle et que vous ne laisserez pas attaquer les vôtres. Je les respecte donc, par égard pour vous. Cependant...

— Pourquoi n'achevez-vous pas votre phrase ? elle est pleine de sous-entendus. Eh bien ! si les jeunes filles d'aujourd'hui sont « légères, futiles, égoïstes, » ce n'est pas de leur faute. Elles subissent l'influence générale, elles respirent l'air ambiant. En chacune, il y a de nobles instincts, qui se développeraient dans un noble milieu. Mais elles copient les modèles qui sont à leur portée, et ces modèles, souvent, sont loin d'être irréprochables. Ce n'est donc pas seulement aux jeunes filles qu'il faut vous en prendre, c'est à la société actuelle tout entière, c'est aux hommes surtout.

— Ah ! par exemple !

— Oui, vous, les hommes, vous agissez, et les femmes vous suivent. Elles sont sous votre dépendance, elles donnent ce que vous leur demandez. Montrez-leur de la générosité, de la délicatesse, de la franchise, de l'ardeur vers le bien, elles vous imiteront. La femme est, avant tout, un être de sentiment : gagnez loyalement son cœur, élevez-le, ennoblissez-le. Les hommes ont les sœurs et les épouses qu'ils méritent d'avoir.

— Vous défendez votre cause avec chaleur.

— Certainement, et je voudrais avoir l'éloquence de père pour mieux exprimer ce que je pense. Je proteste, du moins, comme je le peux. Mais, voici dix heures, Anna nous apporte le thé. Allons ! aidez-nous à le servir. Tous les hommes sont des hommes de théorie : c'est fort beau, mais de médiocre utilité ; nous ferons votre éducation pratique, n'est-ce pas, Marie ?

Nous n'avions pas allumé l'électricité, qui donne au salon un air de café ; nous discutons à la clarté plus intime de la lampe. Père riait de nos discussions. Franck se lève pour lui offrir la tasse que j'ai remplie. Il est maladroit, il renverse le thé sur la nappe. Nous nous moquons de lui, et je suis vengée.

Onze heures déjà ! comme la veillée m'a paru

courte ! elles me paraissent toujours trop courtes à présent !

Mère, ma petite mère chérie, si tu savais combien je suis heureuse ! J'ai la conscience calme, l'imagination paisible, le cœur libre, rempli seulement par les douces affections familiales.

Mère, je sens que, de là-haut, tu te réjouis avec moi. Depuis que j'ai pardonné, tu viens plus souvent me visiter en rêve. Ah ! c'est bien vrai que les orphelines ne sont pas complètement séparées des mères qu'elles ont perdues, c'est bien vrai que le monde où nous sommes communique avec le monde où tu es !

Mère, mère, il me semble que, penchée sur mon épaule, tu lis tout ce que j'écris. Je ne sais comment analyser cela : il me semble que ton sourire me suit partout... C'est comme un rayon de soleil illuminant ma vie. Mon cœur me paraît grandi, empli d'une force que je ne connaissais pas, et qui serait venue en prendre possession pour lui permettre d'aimer et de donner beaucoup.

18 février 19..

Ce soir, la conversation languissait. Franck Berthal n'avait pas son animation habituelle. Il paraissait préoccupé. Sa sœur l'observait avec inquiétude, et, pour la première fois depuis la réconciliation, je me sentais vaguement attristée.

— Marcelle, je serais content de t'entendre chanter, demanda père.

— Que veux-tu que je chante ?

— Choisis.

— Je cherche... Ah ! j'ai trouvé. Je vais vous redire de vieux airs, un peu sentimentaux, languissants et démodés.

Et je retire du casier l'un des morceaux reçus à Grenoble l'hiver dernier. C'est une naïve complainte. A peine l'ai-je terminée que Franck Berthal s'écrie avec une émotion contenue :

— La complainte de maman !

Papa s'exclame :

— La délicieuse musique ! où te l'es-tu procurée, mignonne ?

— Où je me la suis procurée ? Mais tu rêves, père ! C'est toi qui m'as recueilli cette collection d'airs anciens et rares, que grand'mère a souvent admirés

avec moi. Tu les as recouverts d'une jolie reliure.

Il s'étonne de plus en plus, Marie sourit de son bon sourire... ah ! je devine...

— Oui, Marcelle, votre père m'avait dit que vous aviez une belle voix de contralto. Ma mère aussi. Alors, j'ai rassemblé toutes ses romances, je vous les ai envoyées. Tu te souviens, Franck, de cette berceuse ?

— Oh ! si je m'en souviens ! C'était celle que père préférait. Quand j'étais tout petit, mère la chantait pour m'endormir. Tout à l'heure, j'ai cru l'entendre... Vous avez la voix de ma mère, mademoiselle, une voix profonde et chaude...

Ses yeux sont humides, et comme ils me regardent ! Jamais je ne l'ai vu aussi troublé. Cette émotion, provoquée par mon chant, me semble le meilleur éloge que j'aie reçu jusqu'alors. Cependant, mon cœur en est tout serré. Pourquoi l'attendrissement d'un autre m'opprime-t-il de la sorte ? Franck Berthal nous quitte de bonne heure. Il part précipitamment. Sa pression de main me semble plus pénétrante que chaque soir ; et quand la porte est refermée derrière lui, le salon me paraît désert et froid. Cependant, les bûches de bois flambent ; à travers le large abat-jour, la lampe répand une puissante clarté sur les journaux illustrés, sur les coussins de soie des fauteuils. Je reste songeuse, impressionnée par la scène de tout à l'heure. Suis-je satisfaite ou suis-je peinée ? Mon esprit à moi-même est trop surexcité pour le savoir. Demain, je regretterai ce rappel de douleurs anciennes, et j'essaierai de distraire Franck des pénibles souvenirs évoqués par mon chant. Hélas ! je ne voulais plus attrister personne, et lui moins que tout autre.

20 février 19..

« Lui moins que tout autre ! » J'ai écrit ces mots avant-hier, et ce matin, je les relis sans trop les comprendre. Ils me surprennent étrangement. Que s'est-il passé entre Franck et moi ? Une muette émotion nous a rapprochés, détruisant l'invisible barrière qui sépare des inconnus. Mais alors, pourquoi Franck n'est-il plus revenu ? Pourquoi ce trouble l'éloigne-t-il de nous ? A-t-il tant souffert de l'évocation de ce passé ? Moi j'aime entendre parler de ma mère, cela me peine, mais aussi me console. Tous,

comme moi, n'éprouvent-ils pas du soulagement à s'entretenir de leurs morts ? Quand on se redit leurs préférences, leurs affections, leurs habitudes, on les croit moins perdus, on se figure qu'ils vous écoutent et vous attendent. Franck sent-il autrement que nous ? Je le devine aimant et fidèle, et j'a supposais qu'il descendrait hier partager avec Marie les souvenirs et les regrets qui affluent parfois si nombreux au cœur... Je ne comprends plus... Comme je m'étais vite accoutumée à sa présence, au point que son absence m'attriste, en tous cas me préoccupe !

Il y a deux mois, je ne le connaissais pas, et maintenant, comme s'il était un ami de vieille date, je l'attends avec impatience.

Père, à la veillée d'hier, regardait la pendule à chaque instant :

— Qui peut le retenir ? voilà deux soirées qu'il nous fausse compagnie.

Comme chacun ici s'est habitué à ses visites ! Le chien même s'est attaché à lui, et saute, et jappe comme un fou, quand il l'aperçoit, faisant tinter, à n'importe quelle heure de la journée, la sonnette du jardin.

22 février 19..

En revenant de chez Simone, j'ai rencontré Marie qui regagnait la maison :

— Eh bien ! que se passe-t-il à la Côte ? Comment avez-vous trouvé M. Franck ? Il n'est pas malade, j'espère.

— Non, mais très occupé. Il travaille avec une ardeur !

— N'est-il pas ici pour se reposer ?

— C'était son intention. Il a changé d'idée.

— Que fait-il ?

— Des articles pour plusieurs revues médicales.

— Descendra-t-il ce soir ?

— Je le lui ai demandé, il m'a répondu que c'était impossible.

— Ce n'est pas gentil. Quelle excuse donne-t-il ?

— La fatigue.

— Le paresseux ! nous lui permettrions de bâiller ; qu'importe, pourvu qu'il vienne ? Puis, qui l'oblige à faire ces articles ? c'est trop de zèle : il a toute sa vie pour étudier, il a mérité quelques semaines de

repos. Nous le gronderons, n'est-ce pas ? Père lui fera un beau discours.

Moi le gronder ? Non, ne me trouverait-il pas ennuyeuse, indiscreète de me mêler de ses affaires ? Qui sait s'il ne s'écarterait pas davantage ?

23 février 19..

J'étais entrée dans la chambre de Marie pour lui demander de me montrer quelques-unes des miniatures qu'elle a peintes. Puis, de nouveau, j'avais regardé le portrait du capitaine, observant la ressemblance qui existe entre le père et le fils. Franck, avec ses épais cheveux bruns rejetés de côté, laissant voir un front intelligent, avec ses yeux francs et fiers, avec sa bouche un peu grande, ses lèvres un peu fortes, mais exprimant tant d'énergie, et souriant d'un si joli sourire, Franck est le portrait vivant du naufragé. Pendant que, silencieuse et pensive, je rapprochais dans mon esprit ces deux physionomies, le jour s'est enfui. Je suis restée près de Marie. Dans cette lumière adoucie, favorable aux causeries plus intimes, elle me conte son enfance joyeuse, sa jeunesse éprouvée. Le nom de son frère se mêle à chaque instant à ses récits :

« Quand Franck était petit... — Quand Franck était malade... — Quand Franck, cité par ses professeurs comme un élève modèle... — Quand Franck était interne à l'hôpital... »

Et je l'écoute sans me lasser. Ses paroles me font l'effet d'une douce musique, familière, reposante, aimée.

La nuit est venue complètement. La pâle lueur de la lune, filtrant à travers la fenêtre, éclaire seule la chambre à présent. Elle fait ressortir, sur le papier sombre, la blancheur de la pendule de marbre Louis XVI ; elle sème de points brillants la dorure des cadres. Elle n'est pas assez vive pour permettre de distinguer le visage du capitaine. Qu'importe !... ce visage — est-ce celui du marin bercé par les vagues de l'océan, est-ce celui du jeune médecin, pauvre et travailleur ? Je ne sais : ils sont tellement semblables l'un à l'autre — ce visage, je le vois, il me suit ; chaque trait en est gravé dans ma mémoire. Anna parle dans le corridor avec la cuisinière :

— Je ne sais pas si Madame et Mademoiselle sont au salon : la lampe n'y est pas allumée. Bah ! on ne

sait pas où les trouver à présent. Elles restent aussi bien à causer dans des coins, sans y voir. C'est pas pour dire, mais elles ont l'air de joliment s'entendre. Elles sont toujours ensemble, et veulent tout pareil. C'est bien changé d'avec les commencements. Tant mieux ! ç'aurait été dommage qu'elles ne s'accordent pas. Madame est si bien, et Mademoiselle aussi.

Nous avons tout entendu. Nous sourions, avant d'aller frapper à la porte de père, pour lui dire que l'heure des affaires est passée, qu'il est à nous maintenant, non plus à ses clients.

25 février 19..

Enfin il est revenu ! Malgré mes résolutions, je n'ai pu résister au désir de le taquiner un peu :

— Vous êtes remis de vos fatigues ; ce n'est pas dommage. Faut-il que vous soyez paresseux pour ne pas trouver en quatre jours un instant à nous consacrer !

— Mais...

— Oh ! ne cherchez pas d'excuses... vous n'en avez pas le droit : votre cause n'est pas défendable... n'est-ce pas, Marie ? n'est-ce pas, père ?

— Oh ! certes non !

— Voyez... tout le monde est contre vous... c'est mal d'être capricieux. Vous paraissiez vous plaire chez nous ; vous vous êtes lassé bien vite.

— Mais, mademoiselle...

— N'êtes-vous pas ici pour vous reposer ? Au lieu de cela, vous vous penchez sur de vieux bouquins de médecine, ou vous vous creusez la tête en recherches plus ou moins utiles.

— Vous les tenez en médiocre estime, peut-être avez-vous raison...

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Je sais que vous êtes un piocheur, et que vos maîtres vous ont distingué parmi les plus intelligents et les plus dévoués. Mais il ne faut pas que vos travaux vous fassent négliger vos amis. Vous descendrez ici au moins chaque soir, n'est-ce pas, monsieur Franck ? Sinon, vous paierez un gage, et c'est moi qui donnerai les pénitences, et elles seront sévères, je vous avertis.

Nous rions. Lui seul garde son air grave.

26 février 19..

Franck a dîné avec nous :

— Vous arrivez à propos, Marie a reçu pour vous une invitation au bal de la sous-préfecture, êtes-vous flatté ?

— Nullement. Je décline cet honneur.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie d'aller à ce bal.

— Puisque nous irons, nous, je suppose que vous ne refuserez pas de nous y accompagner.

— J'y suis pourtant décidé.

Père et Marie sermonnent à leur tour ce jeune sauvage.

— À qui cela ferait-il plaisir que j'aille à ce bal ? Pas au sous-préfet.

— Peut-être à la sous-préfète.

— Oh ! ne vous moquez pas, je vous en prie.

— Je suis à bout d'arguments. Si celui-ci ne vous décide pas, vous n'êtes pas un galant homme : voulez-vous accepter, pour me faire plaisir à moi ?

— Cela vous ferait plaisir ?

— Puisque je vous le dis.

— Je ne sais pas danser.

— Je vous retiens pour la cinquième valse, et nous la causerons.

— Cela vous ennuiera.

— Mais non, vous essaierez d'être intéressant ; d'ailleurs, si cela m'ennuie, nous la causerons à moitié ; puis je vous abandonnerai à votre malheureux sort, et ce sera votre punition de ne pas savoir danser.

Enfin, nous avons enlevé son oui. Ça n'a pas été facile ; je suis d'autant plus contente d'avoir réussi. Je veux être belle à ce bal. Quelle toilette aurai-je ? rose... bleue... blanche?... satin blanc. C'est cela ; ma robe sera jolie, très simple, mais très seyante. J'ai de sérieuses économies qui me permettent ce luxe ; je suis prête à faire des folies pour ce jour-là. Je tiens absolument à être bien. Comme je deviens tout à coup coquette ! c'est la première fois que je combine une toilette avec cet intérêt.

21 février 19..

Hier, mariage de Simone et de Lionel. Elle était ravissante, ma petite amie, près du jeune lieutenant, un peu raide sous son brillant uniforme. Franck,

venu au lunch avec Marie et moi, oubliait en sa faveur ses préventions contre les jeunes filles. Il m'a dit :

— Elle est jolie, cette mariée.

— Oui, d'ailleurs c'est toujours joli, une mariée.

— Je n'en dirai pas autant du mari.

— Pourtant, Lionel est bien, il est grand, il est blond.

— Ah! vous aimez ce type-là... vous aimez les blonds?

— Oui, il me semble que ce n'est pas mal.

— Assurément non; et, c'est dans l'ordre, puis, que vous êtes brune.

— Comment?

— La loi des contrastes.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Je ne sais pas vous l'expliquer.

— Le genre de Lionel vous déplaît?

— Je ne dis pas cela. Ce genre-là en vaut bien un autre : c'est affaire de goût et de sentiment. Ce n'est pas à Lionel personnellement que je m'adresse.

— Je le pense. Il n'a rien fait pour vous être désagréable, le pauvre garçon!

— Bien entendu... mais...

— Quel mais!

Comme il est drôle! Je l'ai laissé pour suivre avec Mme Dampierre les jeunes mariés jusqu'à la gare. Ils voyagent avant de s'installer à Versailles où Lionel est en garnison depuis six mois. Dans quelques semaines, ils reviendront pour plusieurs jours ici. Bons souhaits, long bonheur, ma chère petite Simone.

1^{er} mars 19...

Nous devenons très mondains.

— De plus en plus aimable, M. le sous-préfet, nous annonce gaiement père, en agitant un billet. Il nous convie au grand dîner qui précédera les réceptions.

— Mais, père, tu n'as pas achevé de lire. L'invitation ne concerne que M. et Mme Arnoult. Il n'est fait mention ni de moi, ni de M. Berthal.

— C'est vrai... vous n'êtes admis qu'au bal.

— On nous trouve sans doute trop enfants pour partager le repas des personnes sérieuses. On croit qu'il faut encore nous nouer nos serviettes autour du cou.

— Tu ne perds pas grand'chose, petite; cela manque d'intérêt, ces diners d'apparat. Tu viendras tranquillement nous rejoindre avec Franck dans la soirée.

— M. Franck pourrait descendre vers 10 heures, et m'accompagner chez l'une ou l'autre de mes amies.

— Descendre vers 10 heures! mais non. Franck dinera ici avec toi. Cela vaut beaucoup mieux que de vous ennuyer chacun de votre côté. Il viendra, comme d'habitude, vers 6 heures et demie, et vous attendrez ensemble le moment de partir pour la sous-préfecture. C'est tout simple.

— Tu as toujours de bonnes idées, père. Ce sera gentil de souper en tête à tête, n'est-ce pas monsieur Franck? Nous ferons notre menu, nous commanderons tout ce qu'il nous plaira. Que faut-il vous offrir? car vous approuvez, naturellement, notre combinaison.

— Je serais impoli de la contrecarrer.

— Bien entendu, je ne vous le pardonnerais pas. D'abord, c'est père qui vous invite, c'est-à-dire un monsieur très considéré, auquel vous devez respect et soumission. Voilà qui est réglé. Nous nous amuserons mieux que chez M. le sous-préfet, consolez-vous. Je suis enchantée que nous ne soyons encore que des personnes sans importance; moi, une fillette (quantité négligeable); vous, monsieur Franck, un petit garçon... malgré votre diplôme de docteur et vos moustaches bien marquées.

— Les moustaches brunes, cela pousse de bonne heure, rude et dru; mais cela n'a pas les reflets chatoyants et dorés des moustaches blondes.

— Marie, votre frère devient insupportable. Il me cherche constamment querelle, et me garde rancune de n'être pas de son avis à propos de Lionel.

— Quelle est cette histoire?

— L'autre jour...

Mais il m'interrompit brusquement :

— Rien... une discussion sans importance.

— C'est vrai, ne perdons pas notre temps; occupons-nous plutôt de notre soirée. Marie, ne retournons-nous pas aujourd'hui chez la couturière?

mars 19..

C'était bien la peine de tant me réjouir d'avance!
Quel dîner! Après le départ de père et de Marie,

nous nous sommes mis à table. Franck ne dessert pas les dents; en revanche, il mange comme un ogre; qu'il est agaçant! c'est pour ne pas parler. Il ne me complimente même pas sur ma toilette, et pourtant j'y ai apporté tous mes soins, j'ai mis des fleurs dans mes cheveux, j'ai vu que père et Marie me trouvaient belle, et quand je me suis arrêtée devant la glace, j'ai été contente de moi. J'espérais que Franck serait agréablement surpris; il m'a longuement regardée quand je suis descendue, mais sans un mot. Le blanc ne lui plaît peut-être pas? Mais si, puisqu'il m'a dit que Simone était jolie en blanc... c'est vrai que Simone est blonde. Avec sa loi des contrastes, il préfère peut-être les blondes. Je ne sais pas où il a été la pêcher, sa loi des contrastes... est-il ridicule?... moi, ça m'est égal, blond ou brun... il y a des bruns qui me paraissent très bien... lui, par exemple; il était même très bien, hier, avec son habit noir; — je l'ai beaucoup examiné pendant qu'il dévorait avec un appétit inquiétant les plats que nous servait Anna; — il est très distingué, mieux que Lionel; il a quelque chose de plus énergique, et, à la fois, de plus doux; il attire davantage.

Je ne lui dis pas les choses flatteuses que je pense de lui, il est trop désagréable, c'est à peine s'il lève les yeux de sur son assiette; d'habitude, il n'a pas cet air affamé; pourquoi prend-il un malin plaisir à m'impatisser en prolongeant notre diner? Si j'osais, je me lèverais de table, mais ce serait inhospitalier. Je me contente de jouer à la balle avec un morceau de pain. Il ne sourcille pas, comme s'il trouvait cela très naturel... au fait, ce n'est pas plus extraordinaire que son mutisme et son appétit pantagruélique.

Enfin, nous passons au salon. Nous sommes immobiles l'un en face de l'autre. Tout à coup, il me demande de chanter.

— Que voulez-vous?

— La berceuse.

Il me suit au piano, il me tourne les pages de la romance de sa mère. Pourquoi ma voix n'a-t-elle pas son assurance accoutumée? Elle tremble, et lui, Franck, est retourné à ses souvenirs, car, lorsque, la gorge serrée, j'interromps brusquement mon chant, j'aperçois, sur sa cravate blanche, une petite goutte brillante, qui ne peut être qu'une larme; et c'est sous l'influence de ses souvenirs qu'il me prend la main, qu'il me la serre avec une force dont

il ne se rend pas compte, et qu'il murmure : « Merci, merci. » Nous retombons sur nos fauteuils, graves et muets. Je ne songe plus à troubler ses rêveries. Mais la pendule nous ramène à l'ordre :

— Ne serait-il pas l'heure ?

— Oui, il est l'heure.

Pour que les convenances soient observées, il me conduit chez Germaine, et m'y laisse, sans avoir parlé, dans la voiture. J'étais triste durant le trajet. Triste?... non, plutôt émue. En me quittant, il me dit :

— Au revoir, à tout de suite.

— Oui, à tout de suite.

Et comme je m'éloigne avec Germaine, il me rappelle :

— N'oubliez pas ma valse !

Quel aplomb ! en trois heures, il n'a pas su dire quatre mots, et maintenant il réclame sa valse ! Au bal, je retrouve Marie, père, puis mes amies qui m'entraînent dans les groupes les plus bruyants et les plus animés. Je ne vois pas Franck. Pourquoi ne se montre-t-il pas ? Il est certainement arrivé ; qui l'empêche de venir à ma rencontre ? Pendant que je danse, j'aperçois, seul, dans un coin, un grand jeune homme qui m'observe, qui m'observe, sévère comme Othello. C'est Franck ! Mais qu'a-t-il ? Mes yeux rencontrent les siens, il se détourne. Je lui fais un signe de tête, il répond à peine. Je suis obligée de dire à Marie de le gronder. Puis je vais le rejoindre au bras de père.

— Tu m'as interrompue, petite. J'écoutais une conversation très intéressante, je te laisse avec Franck. Il te reconduira à ta place.

Et quand nous sommes seuls :

— Pourquoi êtes-vous si sombre ?

— Ce n'est pas tellement amusant, ce bal !

— Non, ce n'est pas amusant quand on se tient à l'écart comme vous. Vous paraissez maussade. Je vous ai attendu vainement pour la cinquième valse. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Ce n'est pas à moi de traverser la salle pour vous chercher.

— Vous étiez si entourée !

— Tiens ! puisque j'ai là tous mes amis, toutes mes compagnes, nous nous entourons mutuellement. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mêlé à nous ?

— J'avais peur de vous gêner.

— Vous savez bien que vous ne me gênez pas. C'est mal de me dire cela. Je m'amuse sans arrière-

pensée. La soirée me semblerait charmante si je n'étais préoccupée de votre mauvaise humeur. Soyez plus aimable. Vous n'avez pas voulu de moi pour la cinquième valse, je vous enlève de force pour la huitième.

— Je serais désolé de vous priver... Vous avez le choix entre vingt autres danseurs.

— Vous n'êtes pas gentil.

— Je ne le sais que trop.

— Pourquoi avez-vous un caractère susceptible ? Qu'importe, si vous ne dansez pas dans la perfection, je vous assure que je vous suivrai très bien. On ne s'apercevra pas si nous ratons quelques mesures. Et demain, je vous donnerai des leçons pour qu'une autre fois...

— Une autre fois !... ah ! c'est inutile... pour subir le même... Si vous croyez qu'on m'y reprendra chez le sous-préfet !...

— Au moins, offrez-moi votre bras pour m'accompagner ailleurs. Je ne puis rester plus longtemps ici...

— Je laisse à vos nombreux amis le soin de se disputer l'honneur de vous arracher de ce coin mal éclairé, et de produire votre beauté en pleine lumière.

— Que vous êtes méchant ! je ne me soucie pas...

— Tenez, voici un jeune fat qui s'avance. Apprêtez votre plus gracieux sourire pour ce cavalier aux yeux fuyants.

— Il est temps encore de vous décider. Allons, venez.

— Non, non, rendez son salut à ce monsieur.

— Mademoiselle, je croyais que vous aviez promis cette valse à M. Berthal. Mais, vous voyant immobile, je me suis aventuré...

Franck persistait dans son entêtement ; il m'a fallu, sous peine de grossièreté, répondre oui au discours du petit blond. Je n'ai pas manqué à Franck. Je ne pouvais le prier davantage. Et pourtant, il m'a regardée d'un singulier regard ; brusquement, il a quitté la salle sans prendre congé de M. le sous-préfet, ni de Mme la sous-préfète, sans dire au revoir ni à père, ni à moi, ni même à Marie. Il s'est esquivé, comme un voleur, par une petite porte. Pourquoi ces procédés de jeune sauvage ? C'est inexplicable. Et pourquoi ce ton amer avec moi ? Si le bal ne l'intéresse pas, est-ce une raison de m'en vouloir ? J'ai essayé de le dérider, je n'ai pas réussi : est-ce ma faute s'il avait l'esprit de travers ce jour-là ?

8 mars 19..

Ce n'est pas encore fini. Après la mauvaise humeur, viennent les reproches. Il descend d'un air mécontent ce matin, et me trouvant seule dans le salon, travaillant à une tapisserie, il commence :

— Comment allez-vous, mademoiselle ? Etes-vous remise de tant de fatigue... et de tant de plaisir ?

— Je vais très bien, merci. Oh oui ! je me suis bien fatiguée et bien amusée. J'aime la danse. J'avais là tous mes amis, toutes mes amies. C'était très agréable. Je vous ai cherché pour que vous vous distrayiez aussi. Pourquoi m'avez-vous manqué de parole ? Vous ai-je assez prié pour notre malheureuse valse ? Quand j'ai voulu vous présenter à mes jeunes amies...

— Oh ! non, non, moi je suis un sauvage. Je ne sais comment aborder toutes ces petites demoiselles, poudrées, parfumées, embijoutées... D'ailleurs, je ne veux pas me mettre en relation avec elles.

— Des relations de bal !...

— N'importe ! je ne m'éparpille pas comme vous...

— Je m'éparpille... !

— Oui, vous avez pour tout le monde des regards et de gentilles paroles... Moi, je suis un exclusif.

— Et moi aussi. Croyez-vous donc que ce soit mon « moi », mon « moi » intime et profond que j'ai « prodigué » hier, comme vous le dites ? Non, c'est de l'amabilité mondaine qui ne trompe personne. Je suppose que l'on peut valser et sourire en gardant son « moi » intact. Vous pouviez être poli sans froisser vos sentiments. J'aurais voulu vous voir brillant et gai, comme vous savez l'être parfois. J'aurais été fière de vous, parce que je me réjouis toujours des succès de mes amis. Il me semblait aussi que vous seriez content si je figurais bien dans cette soirée, et voilà...

— Pardonnez-moi... Je n'avais pas le droit de vous parler comme je l'ai fait. Ne vous tourmentez plus. Je ne savais pas ce que je disais.

Il est parti. Que signifient ses reproches ? J'ai certainement eu quelque tort. Je cherche, je cherche, sans rien trouver.

10 mars 19..

Simone a des imitatrices. Une véritable épidémie de mariage sévit sur le Havre. Je reviens de la béné-

diction nuptiale de Germaine et de Bernard. Andrée est fiancée avec un jeune homme dont ses parents ont fait la connaissance aux bains de mer l'été dernier. Thérèse ne nous entretient que du prochain retour du grave Max et de leurs promesses échangées. Elles annoncent bruyamment leur bonheur toutes trois. La joie est quelquefois tapageuse, tandis que la véritable douleur est presque toujours muette.

— Et toi, me disait Henriette l'autre jour, ne vas-tu pas suivre notre exemple à toutes?... Notre ami Paul t'admire beaucoup cependant, Lucien se trouve dans toutes les maisons où l'on peut te rencontrer. Tu n'as pas l'air d'y prendre garde.

— Petite folle, tu veux me taquiner.

— Mais non... Ah ! je devine ton cœur sans doute est promis à quelque ami de Grenoble qui viendra d'ici peu t'enlever.

— Non, je n'ai connu que peu de monde là-bas. Bonne-maman ne sortait guère que pour me faire respirer le grand air de la montagne, ou visiter quelque vieille dame, dont la famille était dispersée. J'oublie... oui, vraiment, j'ai fait une conquête, une seule, mais elle a son poids. Si je l'avais voulu, je serais maintenant notairesse d'un village perdu — oh oui ! perdu ! — dans les montagnes — de vraies montagnes celles-là, — épouse considérée d'un notaire, un vrai notaire aussi, un notaire pour testaments et contrats, ventes de meubles et immeubles, un notaire à Iorgnon, un notaire à gibus, un de ces notaires d'une correction fatigante, ne souriant jamais... sauf devant les jeunes filles convenablement dotées.

— Puis... est-ce lui qui sera ton mari ?

— Hélas ! il m'a vite oubliée ! Grand'mère m'écrit qu'il est sur le point de demander la main d'une des plus riches héritières de Grenoble, bien qu'elle louche un peu, et qu'elle soit légèrement... timbrée.

— Cela te peine, dis ?

— Tu ne t'aperçois pas combien j'en suis triste, répliquai-je en riant, je plaisante, tu sais. Mon cœur est content. Je vis heureuse dans la douceur du présent. Je ne désire rien de plus. Je vous aime tous, je vous aime toutes. Je considère un peu les jeunes gens avec lesquels nous avons joué jadis comme de grands frères, aux chagrins, aux joies desquels nous ne pouvons être indifférentes. Je suis fière des succès de Max, je me réjouis du bonheur de Germaine, de l'entrain de Marianne. Vous, mesdemoiselles, qui

vous êtes promises, vous ne pensez qu'à vos projets d'avenir ; vos fiancés vous font oublier le reste de l'univers.

— Que tu es moqueuse ! Quels sont-ils tes projets, à toi ?

— Moi, je n'en ai pas. Je suis insouciante, je me laisse vivre. Au revoir, faites de beaux rêves.

12 mars 19..

Oui, j'ai le cœur content. Jamais, depuis bien des années, je ne me suis sentie si heureuse et si calme. Que c'est bon de retrouver la liberté de son esprit, l'approbation de sa conscience ! Comment n'ai-je pas plus tôt compris qu'il fallait être douce et juste pour rester digne de celle qui est partie si vite, sans avoir eu un mot de blâme, un semblant de reproche pour quelqu'un.

Ah ! si ma chère maman peut encore lire dans nos âmes, et suivre chacune de nos actions, je suis sûre qu'elle nous sourit, qu'elle est reposée, qu'elle bénit celle qui est venue, longtemps après elle, non pas pour la remplacer près de son mari et de sa fille, mais pour adoucir la tristesse de l'un, et devenir l'amie de l'autre.

A présent, je parle de mère à Marie, et ces conversations, loin de nous aigrir l'une contre l'autre, nous rapprochent davantage. Hier l'après-midi, nous étions seules, à travailler ; et je ne sais comment, peu à peu, tous mes souvenirs sont montés de mon cœur à mes lèvres. Pendant deux heures, j'ai causé de ma chère absente, et quand j'ai dit comment un soir, elle avait, pour la dernière fois, joint mes mains dans les siennes ; et comment, pour la dernière fois, elle avait veillé près de mon petit lit, les yeux de Marie se sont remplis de larmes, de vraies larmes d'affection et de pitié pour ma mère et pour moi.

Puis, tout à coup, elle m'a demandé :

— Puisque nous avons consacré cette journée à parler d'elle, ne trouvez-vous pas, ma chérie, que nous lui devons bien une visite ? Voulez-vous me permettre de m'agenouiller ce soir avec vous sur la tombe de votre pauvre maman ?

— Oui, Marie, ce soir, et toutes les fois que vous le désirerez.

Et c'est ainsi que, toutes deux, nous sommes montées au cimetière, et que nous en sommes redescendues, un sceau de plus à notre union.

14 mars 19...

Depuis mon retour, l'entrain, l'animation, la gaieté de Marthe m'étonnaient. D'un caractère silencieux et concentré, elle était devenue rieuse. Toujours en quête de nouvelles distractions pour notre bande, c'était elle qui jouait les plus entraînants airs de danse, elle qui choisissait les saynètes les plus amusantes, elle qui, d'un bon mot renouvelait les rires. A diverses reprises cependant, j'avais surpris dans ses grands yeux bruns, veloutés et profonds, une expression de tristesse et d'inquiétude. Un jour que Simone nous montrait gentiment sa bague de fiançailles, il me sembla, qu'en se mettant au piano, Marthe réprimait une violente émotion. Mais les trilles résonnèrent bientôt clairs et joyeux, sous ses doigts agiles.

Je suis allée la voir hier. Elle était à sa chambre, et m'accueillit en souriant. Puis, soudain, elle me demanda :

— Quand ils sont partis, tu as accompagné Simone à la gare ?

— Oui.

— Et Lionel, que disait-il, comment était-il ?

— Mais très heureux.

— Oh ! n'est-ce pas, interrogea-t-elle d'une voix étrange et suppliante, Simone l'aimera comme il le mérite ?

— Pourquoi Simone ne l'aimerait-elle pas ? Elle a la meilleure influence sur lui. Puis il l'a toujours aimée.

— Tu crois... toujours ? murmura-t-elle sourdement. Et des larmes abondantes qu'elle ne put retenir, tombèrent, brûlantes, sur ses mains crispées.

— Qu'as-tu ? qu'as-tu, Marthe ?

— J'ai... j'ai... à toi je peux tout dire... j'ai toujours aimé Lionel.

Devant cette explosion de douleur inattendue, je restais muette et consternée. Elle se raidit, reprit la première la parole, et d'un air ironique qui me fit plus de mal encore que ses pleurs :

— Tu sais, on est sot quelquefois quand on est jeune. Je m'étais imaginé qu'il m'aimait. Nous nous entendions si bien !

— Ma pauvre chérie !

— Ma résolution est prise. J'entrerai au couvent.

— Et ta mère ?

— Maman aura mon frère. Il se mariera au Havre. Elle ne sera pas seule.

— Tu es folle, Marthe, tu n'as que vingt ans, tu as toute ta vie devant toi, tu l'attacheras encore.

— Non, non; crois-tu qu'on peut reprendre son cœur quand on l'a donné ?

— Pas tout de suite... mais tu oublieras lentement. Beaucoup valent Lionel. Tu en rencontreras sans doute qui te comprendront mieux que lui. Il n'est pas le seul homme qui...

— Assez, assez, ne m'en dis rien... ne sais-tu pas que l'être le plus loyal, le plus généreux, le meilleur, c'est celui que nous aimons !

— Marthe, je te croyais énergique, je t'ai connu une indomptable volonté.

— Oh va ! la volonté a peu d'influence sur le cœur. Le cœur ! crois-tu qu'on le dirige ! crois-tu qu'on lui trace son chemin ! crois-tu qu'on lui impose silence ! Quand on lui crie : « Tais-toi, tais-toi », il gémit encore plus fort. Est-ce qu'on le prête, est-ce qu'on le réclame à volonté ? Il n'est pas un objet d'échange. Il n'est pas vil comme les pièces de monnaie qui se distribuent à tous, et se soucient peu d'appartenir à tel ou tel maître... Qu'ai-je besoin de te dire tout cela ? Ne le sais-tu pas comme moi ? Tu es une violente et tu me ressembles. Si tu aimes jamais, ce sera de cette façon-là... Quand je serai partie, souviens-toi de moi, mais pourtant sans tristesse. Je tiens aussi à te dire que ma résolution n'est pas un élan irréflecti. Quand on a aimé quelqu'un comme j'ai aimé Lionel, on ne peut plus aimer un autre homme. Cela ne signifie pas que les déceptions d'amour conduisent inévitablement au couvent. Non, il faut pour cela une vocation particulière, une foi vive et profonde que toutes n'ont pas. Dans mon malheur, j'ai du moins la consolation d'être une croyante ; et certaine que Dieu a pitié des cœurs vaincus créés par lui, je lui offre le mien qui est brisé, afin qu'il en fasse son bien, et celui de ses pauvres.

17 mars 19..

J'écris deux lettres par semaine à grand'mère, et même parfois j'écris plus souvent. Il est des heures où l'on éprouve un irrésistible besoin de parler à ceux que l'on chérit ; et c'est mon âme entière avec

les divers sentiments qui l'animent, qui se dédouble, et s'en va vers Grenoble, sous la forme de longues missives. A chaque envoi, je reçois une réponse, et combien douce ! C'est tout le cœur de grand'mère aussi qui s'épanche dans ces pages pour sa petite-fille, ce cœur aimable et caressant, bienveillant jusqu'à la faiblesse.

Bonne-maman, je vous conte les moindres incidents de mon existence ; elle est bien uniforme, elle n'est remplie par aucune occupation mouvementée, par aucun voyage, par rien de ce qui attire et retient l'attention. Elle n'intéresserait personne d'autre que vous, grand'mère ; mais pour vous, elle est le suprême intérêt d'ici-bas, parce que vous m'aimez, et que la direction suivie par mon âme vous importe au delà de tout.

25 mars 19..

Ce matin, nous causions après le déjeuner, lorsque Franck est entré dans la salle à manger :

— Vous m'avez accusé de paresse l'autre jour, mademoiselle, et vous avez raison. Je me suis reposé plus qu'il n'était nécessaire. Je me plaisais trop à la villa, et chez monsieur votre père on m'a trop gâté, ce qui m'a fait oublier les affaires pressantes. Vous me les avez rappelées, je vous en remercie. Depuis ce temps-là, je me suis occupé de trouver une clientèle, car je ne resterai pas au Havre, encombré de médecins. Je vais donc bientôt songer à prendre congé de M. Arnoult et de ma sœur, et vous remercier de l'amabilité avec laquelle vous m'avez accueilli.

— Vous allez partir ?

Pourquoi ai-je besoin de faire un effort, pour que ma voix ne faiblisse pas, en lui posant cette question ?

— Que vous a-t-on indiqué ? interroge père.

— Un de mes amis s'installe dans les Landes. Il m'écrit qu'une place serait à prendre non loin de lui. Il m'est impossible de demeurer plus longtemps inactif ; mes ressources ne me le permettent pas.

Je n'ai plus rien dit, parce qu'une grande tristesse m'a gagnée. Ainsi Franck nous quittera, et nous ne le verrons jamais, puisque les médecins ne peuvent s'accorder de vacances. Mais je savais bien qu'il était pauvre, qu'il avait besoin de travailler, et que l'oisiveté, d'ailleurs, lui semblait criminelle. Je savais bien qu'un jour ou l'autre il serait forcé de se sépa-

rer de nous. La pensée qu'il n'est pour moi qu'un ami de passage devrait m'être familière, et pourtant je ne puis l'accepter sans peine.

26 mars 19..

En revenant de chez Thérèse, je suis entrée à l'église. Je me sentais anxieuse, et j'avais besoin de réconfort. L'église était calme. On n'entendait que le cliquetis du chapelet d'une vieille femme, qui priaït devant l'autel de la Vierge. Et cette paix, succédant au bruit, au mouvement de la rue, me sembla délicieuse. Je m'agenouillai dans un coin. Et je me pris à songer à tous ceux que j'aimais : à l'absente qui, la première, m'avait murmuré le nom de Dieu ; à grand'mère, connue tard, mais dont la tendresse ne devait jamais s'effacer de ma mémoire ; à père, que j'allais revoir tout à l'heure ; à l'amie, dont l'âme, un soir de tempête, avait pour toujours fusionné avec la mienne.

Près de ces êtres infiniment chers, et formant, pour ainsi dire, partie intégrante de ma vie, dans mon esprit, un autre se place : Franck, c'est-à-dire un nouveau venu, ne pouvant m'intéresser que par sa parenté avec Marie. Bientôt, il partira, et pour longtemps. Pourquoi cette annonce m'a-t-elle laissé tant de tristesse ? J'ai vu s'en aller bien d'autres amis, sans être troublée si fort. Ai-je plus d'attachement pour Franck, cet étranger de la veille, que pour les camarades grandis près de moi ? Je ne sais ! mais avec quelle ardeur, avec quelle angoisse, je prie pour qu'il reste près de nous ! La menace d'une séparation prochaine m'a fait comprendre qu'insensiblement, il a pris une grande part de mes pensées. N'est-ce pas naturel ? Il est le frère d'une amie très chère, il est orphelin comme moi, il a souffert : cela seul m'a disposée en sa faveur. Puis, il est simple, il a parlé avec beaucoup d'abandon devant nous, découvrant, à son insu, une âme délicate, un cœur profondément affectueux. Nous avons fait d'agréables promenades ensemble ; nous avons passé bien des soirées dans l'intimité de la famille, nous livrant l'un à l'autre, sans nous en rendre compte, un peu de nos rêves et de nos enthousiasmes. Nous sommes jeunes tous les deux, intéressés par les mêmes choses ; et ces rapports avec un être, qui devine et comprend mes idées, me sont infiniment doux.

Je rentre songeuse. Je trouve Franck causant avec

père. Ils consultent un indicateur des chemins de fer :

— Vous arriverez à Mont de-Marsan dans la nuit, dit père ; il faudra remettre au lendemain votre visite au docteur...

— Oui, dès le matin je prendrai une voiture, et j'essaierai de me renseigner sur cette clientèle rendue libre par la mort du vieil officier de santé.

Quelle énergie tout à coup s'empare de moi, me fait prendre la résolution, déraisonnable peut-être, de tenter ce que les autres ne tentent pas?... Père conseille Franck pour son voyage, Marie ne retient pas son frère. C'est moi, habituellement réservée, qui parle quand les autres se taisent.

Je demande soudain, presque brutalement :

— Quand partez-vous ?

— Demain.

— Cela ne vous peine pas de vous en aller si loin ?

— Il faut bien me fixer quelque part, mademoiselle.

— Oui, mais ailleurs, plus près de nous.

— Il vaut mieux que je m'en aille. Mais cela vous importe donc ? Pourquoi ?

Sa question me paraît étrange, et son air singulier. Dans ses yeux, il passe de la tristesse, puis de la tristesse encore, quand je réponds :

— Pouvez-vous faire une pareille demande ? Certainement il m'importe de vous voir rester. N'êtes-vous pas notre ami ? N'avez-vous pas une sœur ? La laisserez-vous sans regrets ? Croyez-vous qu'il lui soit indifférent de ne plus vous voir jamais ?

— A cause de Marie...

— Ne partez pas. Avez-vous cherché une clientèle par ici ?

— J'ai cherché, il y a trois mois ; à présent, je ne cherche plus.

— Vous avez tort, s'écrie père. Marie désire vous garder près d'elle. Il y a dans le département bien des villes... informez-vous avant de répondre à votre confrère des Landes. Je m'occuperai de mon côté. J'espère que nous vous dénicherons une clientèle aux environs du Havre.

Puis il nous quitte. Et moi :

— Certainement, vous pouvez trouver quelque chose ici.

Franck reste silencieux. Je me bute à mon idée :

— Il faut que vous restiez près de nous. Ecrivez à votre ami.

— Non.

— Si, si... obéissez-moi... pour une fois.

Il balbutie, et moi, résolue comme un notaire, — celui de Grenoble, — je dicte la lettre, devant M. Franck Berthal, ému, troublé, mais soumis, de quelle bonne soumission !

27 mars 19..

L'hiver s'achève. Bonne-maman m'avait demandé de le passer au Havre ; mais je m'étais bien promis de retourner au moins pour quelques semaines à Grenoble, vers le printemps. Père et Marie comprendraient mon désir. Bonne-maman m'accueillerait avec joie. J'aurais bien des choses à lui dire. Je reverrais avec contentement les hautes montagnes, les riantes vallées, Mlle Sidonie, M. le curé, fin avocat, et même mon amoureux notaire avec sa femme. Je me souviens avec émotion des mois passés là-bas. Je sais que je retrouverais tout semblable dans l'antique maison, où le temps passe, sans apporter de changement. Françoise, un peu plus ridée, ferait de moi les mêmes éloges. Ma chambre est toujours disposée pour me recevoir ; j'y retrouverais les bibelots, les meubles préférés de maman. Je retrouverais surtout la chère figure de celle qui ressemble à l'absente, son inépuisable affection. Nous reprendrions nos promenades, elle appuyée sur mon bras, moi l'écoutant avec un religieux respect. Nous reprendrions nos tranquilles ouvrages, nos causeries, les lectures, le soir, au pied du lit où la chère grand'mère se repose. Mes chants résonneraient dans son salon paisible ; mes mains feuilletteraient les vieux missels enluminés qu'elle conserve en une armoire ; mes doigts feraient vibrer les cordes du clavecin ; ils dévideraient les écheveaux de laine, pendant que les yeux bleus me suivraient d'un regard fier, attendri.

Grand'mère, grand'mère, je vous revois avec vos boucles blondes et votre fin visage ; je vous entends, berçant mon chagrin de votre voix douce, de vos paroles calmantes ; je sens votre étreinte, alors que je suis arrivée chez vous, lasse et découragée, alors que j'en suis partie, par compassion pour père, mais bien résolue à vite revenir prendre la place que vous m'avez faite toute grande dans votre foyer et dans votre cœur. Grand'mère, si je disais un mot, dans quelques jours, je serais dans vos bras. Mais

qui m'empêche de céder aux souvenirs de votre tendresse et d'accourir vers vous ? Qui me retient ici ? Qui est assez fort pour contre-balancer la profonde affection que je vous ai vouée ?

Grand'mère très aimée, pardonnez à votre petite-fille, son cœur est troublé, son cœur n'ose pas croire, et pourtant son cœur croit... je souffre et je suis heureuse... je ne sais pas, et il me semble que je sais... Je vis comme dans un rêve : les rêves sont souvent menteurs.

25 mars 19..

Papa, comme il l'avait promis, s'est activement remué. Franck a fini ses recherches. Il a découvert ce qu'il lui faut. Il va s'installer à Ymauville, petit village, dans la campagne, à quelques heures du Havre. Papa lui a serré fortement les mains en le complimentant de sa réussite ; Marie lui a montré toute sa joie ; moi seule, je n'ai rien trouvé à lui dire, et pourtant je suis bien contente.

3 avril 19..

Je me suis fâchée contre Franck. Sous prétexte qu'il ne s'éloignera pas, que nous serons réunis encore de temps en temps, voilà qu'il ne vient plus nous voir, ou ne s'arrête que cinq minutes en passant. Ainsi, tantôt, après avoir embrassé sa sœur, il sortait sans s'être informé si j'étais oui ou non dans la maison, lorsque je l'ai appelé :

— Eh bien ! c'est gentil de vous sauver si vite, sans même me souhaiter le bonjour. Je ne compte donc plus ! C'est pourtant moi qui vous ai empêché de vous exiler dans les Landes. Vous m'en gardez peu de reconnaissance.

— Je vous croyais en ville. Je craignais de vous déranger. Et puis...

— Et puis quoi ?

— Rien.

— Autrefois, nous ne cherchiez pas d'excuses. Vous veniez me trouver tout simplement, et nous causions comme de vieux amis. Vous êtes bien changé.

— Le croyez-vous ?

— Certainement. Vous vous attardiez volontiers

près de moi ; à présent, vous êtes distrait ; quand je vous parle, je vois bien que vous songez à autre chose. Vous étiez confiant, vous ne l'êtes plus. Vous ne me dites plus rien de vos pensées et de vos projets. Je fais seule les frais de la conversation, en pure perte... je m'aperçois bien que vous ne vous plaisez plus ici. Vous déguisez mal votre envie d'échapper à mes reproches. Je vous ennueie. Vous restez debout, à la porte, prêt à vous enfuir. Il y a deux mois, vous vous seriez assis près de moi, et je vous aurais demandé quelle romance vous désiriez que nous chantions, quelles critiques nouvelles vous aviez amassées pour accabler mes dessins, quel livre vous plait. Et si je vous avais vu triste, je vous aurais parlé de ma mère, certaine que vous aussi vous songiez à ceux qui ont disparu tôt de votre vie ; pieusement, nous aurions tourné ensemble les feuillets du passé... Pourquoi devenez-vous tellement sauvage ? Au lieu de grandir, il semble que notre amitié va s'affaiblissant. Nous sommes moins unis qu'autrefois. Pourquoi ne m'entretenez-vous pas de tant de choses qui m'occupent, de votre future clientèle, de...

— J'avais peur de vous importuner.

— Quelle idée ! pourquoi ? Racontez-moi : cela vous sourira-t-il de vous installer à Ymauville ? Etes-vous satisfait ?

— Très satisfait ; le pays est charmant.

— De quel ton me répondez-vous ? Pourquoi êtes-vous triste ?

— Je vous en prie, je ferai tout mon possible pour venir plus souvent, mais ne m'interrogez pas, ne m'interrogez plus.

— Si vous avez des secrets, gardez-les !... Et pourtant, non, il vaut mieux les dire, cela vous soulagera. Etes-vous souffrant ? Avez-vous des ennuis, quelque embarras ? Père, peut-être, pourrait vous les épargner, et ce serait un bonheur pour lui de vous être utile. Et moi, ne mérité-je pas un peu de confiance ? Ne savez-vous pas que je vous porte un grand, très grand intérêt, et que je vous suis dévouée comme une sœur ?

— Je ne doute pas de votre bonté, mademoiselle. Mais je vous affirme que vous avez tort de vous inquiéter à mon sujet. Je ne suis nullement malade, nullement tourmenté. Mais, ajouta-t-il ironiquement, je me pénétre de gravité médicale.

— Vous avez assez de gravité naturelle pour vous

dispenser d'en acquérir davantage. Il ne faut plus, monsieur Franck, nous priver de vos visites, il vous resté si peu de temps à passer près de nous ! Père aime vos causeries. Marie est joyeuse quand elle vous sent tranquille. Votre départ nous laissera bien tristes. Je vous regretterai souvent.

— Vous me regretterez ?

— Vous paraissez ne pas me croire ; et pourtant, si vous étiez mon frère, je ne vous parlerais pas d'une autre façon que je ne vous parle en ce moment. Je ne sais comment j'ai été amenée à vous dire toutes ces choses ce soir. Je vous ai vu préoccupé. J'ai cru qu'il vous serait doux d'être assuré de l'intérêt, de l'affection d'une seconde sœur... Me suis-je trompée ?

— Vous vous trompez rarement, mademoiselle.

— Ah ! ça, c'est une réponse de Normand ! qu'importe, je vous pardonne aujourd'hui. Quel assaut j'ai livré à votre patience, n'est-ce pas ? Allons, bientôt vous serez délivré de mes sermons. Au revoir.

— Au revoir, mademoiselle.

4 avril 19..

Notre conversation d'hier m'a troublée. La tristesse de Franck me poursuit. Mais n'est-ce pas moi plutôt que lui qui suis triste ? Il m'a répété plusieurs fois qu'il était calme, tranquille, content. Pourquoi ne le croirais-je pas ? Jamais il ne m'a menti, et quel motif le pousserait à me cacher sa peine s'il en avait une ? J'étais tourmentée sans cause, je me suis figurée qu'il l'était aussi ; voilà l'explication. Ce qui me reste incompréhensible, c'est ma vague inquiétude à moi. Car je suis inquiète, anxieuse, c'est inutile de me le dissimuler. Je ne suis plus une enfant : j'ai souffert, je connais la souffrance et ne la confonds pas avec la mauvaise humeur. Que veut dire ce nouveau chagrin ? J'ai de l'angoisse. Peut-être disparaîtrait-elle si je la confiais ? Mais si ce que je n'ose pas même m'avouer était une erreur... N'y pensons plus. Je veux sortir, faire la charité. J'irai chez cette pauvre femme que secourait Marie, puis chez Marianne.

5 avril 19..

Ma mélancolie n'est pas dissipée. Elle m'a suivie dans le logement de la ruelle près du boulevard

Maritime ; elle m'accompagnait encore quand je suis entrée chez Marianne, que j'espérais trouver seule. Mais l'entrain et la gaieté de notre amie plaisent à d'autres qu'à moi, et la villa de Sainte-Adresse résonne souvent de nombreux éclats de rire. Dans le jardin où glissait le soleil, Lucile et Thérèse entouraient Marianne qui s'amusait avec ses frères à faire jouer son chat à la toupie. Ils abandonnèrent leur divertissement enfantin pour venir au-devant de moi et m'entraîner à leur tennis. Je cédai à leurs instances, mais la partie terminée, ce jour-là, aux amusements bruyants... Sur la mer, des barques de pêche s'éloignaient, mollement bercées par les vagues ; un grand steamer passait, qui les devançait toutes. Je longeais le boulevard, mes pensées erraient de la demeure de la place Bayard à la blanche maison du capitaine, du navire sombré dans la nuit au cimetière de la colline, des joyeux propos de Marianne et de ses compagnes aux conversations sérieuses ou doucement intimes, qui donnent tant de charme à nos soirées depuis trois mois.

Bientôt, dans le salon, une place restera vide entre Marie et moi ; mais parce que Franck ne sera plus là, toute animation, tout intérêt, seront-ils bannis de nos veillées, de nos instants de réunion ? Non, mais ce ne sera plus la même chose.

10 avril 19..

Franck était là cet après-midi. Le bruit de la sonnette m'a fait mettre la tête à la fenêtre. Il m'a vue ; son visage s'est éclairé.

— Marie, a-t-il demandé ce soir, veux-tu me choisir une maison à Ymauville ? J'en ai visité deux. L'une, une grande bâtisse carrée, commode et banale, au milieu du village. L'autre, oh ! l'autre ! Elle est un peu chère, mais beaucoup plus intéressante.

— Comment est-elle ?

— Elle est éloignée de cinq cents mètres du bourg. C'est un vieux domaine, un ancien manoir, avec une grosse tour, un champ, un bois, une cour profonde : tout cela un peu triste, sévère, abandonné, mais charmant. Oh si...

— Si quoi ?

— Rien... un rêve... et je ne suis pas venu pour rêver. C'est convenu, tu décideras pour moi, Marie. Tu es sage, toi; moi je serais assez déraisonnable pour louer, sans réfléchir, la vieille maison. Je ne suis pas sûr de réussir...

— Si fait, si fait, dit mon père: d'ailleurs vous auriez réussi dans n'importe quelle carrière.

— La mienne sera bien modeste, n'attirera l'attention de personne. Je vivrai, je mourrai, inconnu dans mon coin.

— Monsieur Franck, au fond vous êtes ambitieux, interrompis-je gaiment; vous irez à la campagne, mais vous y recueillerez des observations intéressantes, vous pourrez fort bien vous faire une petite célébrité, même à Ymauville; vous publierez des articles dans les journaux de médecine.

— Peut-être, mademoiselle: et d'ailleurs que deviendrais-je, tout seul là-bas, si je n'occupais mon esprit? Mais ma véritable ambition, c'est d'accomplir tout simplement mon devoir, de faire le plus de bien que je le pourrai sur ma route, de garder l'estime de ma conscience, de rester digne de la sœur qui m'a élevé, des morts dont la pensée constante a fortifié ma volonté... Mon ambition, ajouta-t-il plus bas, si bas que je dus faire effort pour l'entendre, serait encore d'avoir ma part de bonheur.

11 avril 19..

J'aime vraiment beaucoup Marianne, cette chère folle « au cœur sur la main ». Notre réelle affection ne date guère que d'un an. Autrefois, je trouvais ma compagne trop enfant, trop joueuse, trop excitée. Ma nature, à l'extérieur calme, ne s'accommodait pas très bien de l'exubérance de ce grand garçon. Mais son cœur vite ému, efficacement secourable, devait gagner le mien. Depuis six mois, d'ailleurs, je crois voir en elle une seconde Marianne, plus réfléchie, plus caressante, plus sérieuse que la première.

Hier, en arrivant à Ignauval, je la surpris, feuilletant un livre d'agriculture: « Prairies naturelles. — Maladies de la pomme de terre. — Ensemencement du blé. — Labours. — Chaulagé des pommiers. »

— Comment, Marianne, tu restes enfermée dans la maison?

— Oui, j'aurai bien assez de temps pour courir ce soir, quand mes frères rentreront de l'externat.

— Aurais-tu l'idée de faire des champs d'essai, ou d'amener quelques vaches à votre villa d'Yport que je te vois plongée dans ces études, dignes d'un fermier consommé ?

— Non, je ne retournerai pas à Yport; du moins, je n'y retournerai pas comme les années passées. Je lis tout cela pour comprendre René, pour pouvoir lui parler de ses travaux, et lui donner des avis au besoin.

— René, le cultivateur René, notre ami, qui s'est lassé du latin, qui s'est lassé de la ville, et qui dirige la grande ferme de Belleval ?

— Lui-même, Marcelle. Tu sais déjà ce que je t'ai dit... Je pensais, quand j'en avais le temps, au milieu de mes agitations perpétuelles. « J'épouserai un marin, ou bien j'épouserai un homme aimant le mouvement, la lutte, les voyages, les excursions, un homme hardi, aventureux, un homme, comme moi j'aurais été si j'avais été homme... » Je m'explique mal, mais tu comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, je comprends, Marianne.

— Bien, c'est singulier tout cela, c'est étrange. Quand j'ai revu René, après les trois années qu'il avait passées loin de nous, je l'ai aimé tout de suite, René, le doux, le calme, le rêveur; René, qui, fatigué du bruit, fatigué de l'existence de luxe et de fièvre que lui avaient préparée ses parents, se retirait à la campagne, pour vivre toujours sous le ciel bleu, parmi les sifflements des oiseaux, les pieds dans l'herbe verte, les yeux sur le travail des champs, guidant l'ouvrage de ses remueurs de terre.

« J'aime René. Je l'aurais aimé commerçant, architecte, ingénieur, rentier, petit employé venant me retrouver, pauvre, dans un appartement tout simple d'un quatrième ou cinquième étage. Pour lui, je me serais faite femme du monde, accueillant aimablement ses amis, ses connaissances en relations d'affaires; je me serais réconciliée avec Pétiquette des salons. Pour lui, je me serais faite ouvrière, l'aidant à gagner péniblement notre pain... Pour lui, je serai fermière... Il me l'a demandé. Quelle joie, Marcelle ! Je suis plus calme, c'est pour lui. Son amour m'a rendue raisonnable. J'espère devenir une femme sérieuse... Sérieuse, moi !... »

Dans ses yeux, à l'expression mobile comme sa pensée, passe une lueur charmante d'attendrissement.

— Mais oui, Marianne, tu es sérieuse et raison-

nable dans ta gaieté. C'est ton joyeux caractère, ton entrain, la vivacité de ton bon cœur, qui plaisent à René, comme ils me plaisent. Garde-les toujours. Qu'ils rayonnent autour de toi... Je suis contente, bien contente de ce que tu me dis.

12 avril 19...

— Marcelle, m'accompagnerez-vous à Ymauville demain, pour que nous choissions entre les deux maisons dont Franck nous a parlé ?

— Certainement j'irai.

— Nous partirons toutes deux, avec Coquette et la victoria. Le temps est sûr; il fera bon respirer le grand air.

— Nous ne sortons plus jamais en voiture. Coquette fait la paresseuse à l'écurie. Louis est plus souvent jardinier que cocher, ce qui l'humilie beaucoup. Il sera content de reprendre ses fonctions. Votre frère viendra-t-il avec nous ?

— Non, ma chérie, et je ne comprends même pas son caprice : il veut que je décide seule.

— C'est qu'il est sûr que votre choix lui conviendra.

— Mais je n'en suis pas certaine, moi, cela m'embarrasse un peu.

La porte du salon s'ouvre à ce moment, et Franck fait son apparition. Il me donne la main, il embrasse sa sœur, et s'assoit en face de nous. Sur son front passe une sorte de nuage que j'y remarque souvent depuis quelques semaines. Il paraît triste, préoccupé : pourquoi ? Peut-être songe-t-il à la nouvelle vie dans laquelle il va se lancer sans savoir s'il réussira. Que le contentement ou la préoccupation éclaire ou assombriisse son visage, je le trouve toujours beau, d'une énergique et fière beauté.

— Nous parlions de toi.

— Ah ! fait-il, avec un sourire qui me semble forcé, qu'en disiez-vous ? du mal ?

— Bien entendu !

— Demain, nous te trouverons une maison, et nous la louerons, dût-elle te satisfaire, ou te paraître affreusement laide.

— Nous nous arrêterons devant une chaumière à la couverture dévastée par les rats; les trous du chaume nous sembleront pittoresques; la terre battue, servant de plancher, très saine; les portes et

les petites fenêtres mal closes, très propres à permettre à l'air de se renouveler dans votre demeure. Nous dirons : « Cela convient à merveille à M. Franck. Voilà le palais qu'il a dû rêver. » Car enfin, vous n'êtes pas riche.

J'ai été frappée de l'air grave avec lequel il a répondu : « Hélas ! » Tient-il donc si fort à l'argent ?

— Accompagnez-vous ma sœur ?

— Bien entendu. Vous ne savez pas quelle admirable femme de ménage je fais, et comme je m'aperçois vite des avantages et des inconvénients d'une maison. Est-ce vrai, Marie ?

— Mais oui, vos conseils me seront très utiles.

— M. Franck s'en défie... Il a peur que je ne vous donne de mauvais avis.

— Nullement, je suis tranquille ; choisie par Marie et par vous, mon habitation me plaira.

14 avril 19..

Nous partons hier, dans le brouillard matinal, percé bientôt par le soleil, qui nous découvre la campagne, souriant aux caresses du printemps. Les oiseaux s'échappent des haies, bandes sifflantes, qui s'envolent dans l'air vif pour s'abattre sur les arbres couverts de bourgeons. Les laitiers reviennent de la ville, faisant claquer leur fouet, pour exciter le gros cheval gris, ou le pauvre âne au dos pelé ; les boîtes de fer-blanc s'entrechoquent dans un cliquetis. Les grelots des carrioles tintent sur la grande route blanche, bien unie, sur laquelle Coquette nous emporte de son long trot rapide. Les laboureurs reprennent leur charrue. Les vers du vieux poète se représentent à mon esprit :

Avril, l'honneur et des bois,
Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance...

Nous entrons dans une ferme : les poules caquetent, les canards, en file boiteuse, gagnent la mare pour y barboter ; les hommes sortent de la cuisine, « le pain de dix heures » à la main. Nous laissons Louis avec la voiture, et nous demandons au fermier de nous conduire visiter la propriété dont il a la

garde. Nous le suivons, prenant des raccourcis par de petits chemins herbus, humides encore de rosée. Nous arrivons à l'habitation. La cour me semble charmante, protégée des vents par une double rangée de hêtres et de peupliers. Les veaux tondent l'herbe sous les pommiers. De grands sapins se dressent, çà et là, relevant le tableau d'une note plus noble. Des noisetiers entourent une mare profonde. Des vignes et des poiriers grimpent le long des bâtiments couverts de vieille ardoise sur laquelle la mousse a poussé. La maison est spacieuse, claire et gaie, avec des pièces profondes, éclairées par le jour venant de larges fenêtres, coupées en minuscules carreaux. Elle s'appuie sur la tour couverte de lierre, la vieille tour féodale qui enthousiasme Franck.

Notre cultivateur nous introduit dans la demeure démeublée, mais proprement entretenue :

— Pour ça, y a de la place, d'quoi loger toute eune famille.

— Ce sera peut-être trop grand pour M. Franck, dis-je à ma belle-mère.

— Mais, ma chérie, Franck n'y sera pas toujours seul, Franck se mariera.

A ce mot de mariage, mon cœur se serre comme si j'allais perdre un ami. Je n'ai pas le courage de continuer la visite. Marie court de la cave au grenier. Je la laisse, je descends, je parcours le jardin, inquiète, angoissée, ne donnant plus mon attention à rien. Je reviens dans la cour, et là, je pleure, assise sur la margelle du puits, et sachant bien, cette fois, pourquoi je pleure.

Un simple mot a fait la lumière dans mon esprit : j'aime Franck, si aimer est se plaire en la compagnie de l'ami, se réjouir de ses joies, s'attrister de ses peines ; si aimer est rêver de lui toujours, et sentir le cœur se gonfler de larmes à la pensée d'une séparation.

Les poules viennent à moi, picorent autour du puits. Le soleil, en filtrant à travers les vieux pommiers, sème de taches dorées l'herbe de la cour où chantent les grillons. Les oiseaux jâsent sous la feuillée nouvelle. Les corbeaux se perchent sur les plus hautes branches des peupliers. La jolie campagne déroule tout au loin ses grandes plaines de colza, ses champs de seigle qui ondulent sous le vent, ses trèfles où s'alignent les vaches, ses blés verts. Je me désole. Aimer fait-il tant souffrir ? J'ai cru longtemps que l'amour était doux comme un

sourire, agréable comme une caresse, et voilà que je l'accueille avec des larmes. Pourquoi? ah! c'est que j'ai peur de ne pas être aimée... Mais, lui aussi, Franck, semblait heureux près de moi... oui... autrefois, mais à présent il est bien changé, il nous fuit, il est devenu triste...

Marie me rejoint, son inspection terminée :

— Nous décidons-nous pour ici, Marcelle?

— Pourquoi pas? Tout m'y paraît très bien.

C'est machinalement que je réponds, machinalement que je reprends dans la victoria ma place près de mon amie. En moi, continuellement, résonne, douloureuse, cette même phrase: « Franck se mariera, Franck se mariera... »

La campagne me paraît sans charme cet après-midi; les oiseaux me semblent chanter avec tristesse; le chagrin qui pèse sur mon cœur lui fait entrevoir la nature à travers un voile de mélancolie.

Franck nous attend. Il nous donne la main quand nous descendons de voiture. S'il m'avait aimée, n'aurait-il pas trouvé quelque chose à me dire à ce moment-là? Il n'a rien dit.

Père multiplie ses questions :

— Qu'avez-vous choisi? La grande bâtisse de briques aux volets verts ou le vieux domaine?... Ah! vous n'avez vu que le manoir? Est-il aussi joli que Franck nous l'a décrit, son vieux manoir? Il ne pense qu'à sa tour, qu'à son bois. Et la maison? Combien de pièces? Est-ce très délabré? Faudra-t-il beaucoup de réparations?

Marie n'a pas le temps de répondre à tout. Moi, je suis silencieuse. Je n'ai pas le courage de donner des explications. Rien ne m'intéresse plus... Mon frère, mon ami, je le perdrai comme j'ai perdu maman; je le perdrai, comme l'on perd ceux que l'on aime le mieux... il se mariera!

15 avril 19..

Il se mariera!... Je souffre en répétant ces mots, bien plus que lorsqu'il me disait: « Je m'installerai peut-être dans les Landes. »

Quelle contradiction! Ici, tout près de nous, même s'il est marié, nous le verrons souvent. Est-ce que l'on pleure, lorsqu'un frère se marie? Non; mais je m'illusionnais en pensant que Franck n'était pour moi qu'un frère. Ce n'est pas cela... Je l'aime.

Oui, Franck, je vous aime. Pourquoi me le dissimuler?... Je sais à présent combien je vous aime... Je vous ai aimé dès notre première rencontre, alors que votre beau regard m'a fait tressaillir. Je me suis sentie frappée en plein cœur dès le premier instant, et mon amour n'a fait que croître à mesure que je vous connaissais mieux.

Je vous aimais, c'est pourquoi la maison me semblait si gaie lorsque vous étiez là, si triste lorsque vous vous éloigniez; c'est pourquoi je n'ai pu retourner vers grand'mère; c'est pourquoi mes larmes hier sont tombées, brûlantes, sur la margelle du puits, dans la cour où, désormais, vous vous promènerez, vous vous reposerez souvent.

Je vous aimais, c'est pourquoi mon cœur me semblait tout changé, tout grandi, capable de beaucoup se donner.

Franck, je vous aime; c'est pour cela que tout en moi se révolte au mot de votre mariage, c'est pour cela que je frissonne en pensant qu'une autre que moi pourra s'appuyer sur votre bras, entendre toujours votre voix, posséder votre cœur et partager votre vie.

Je vous aime; et je voudrais que vous fussiez tout à moi, comme je voudrais être toute à vous.

Je vous aime... c'est pourquoi j'ai senti tant de bonheur depuis que vous êtes venu; c'est pourquoi je souffre tant!

L'amour est bien doux quand il a une réponse, mais il est bien cruel d'aimer seule... Si Franck m'aimait, il me l'aurait dit...

Dans chaque âme, avec un rayon caressant de soleil, l'amour apporte la vrille qui déchire.

Dans certains cœurs, il s'infiltré goutte à goutte; dans d'autres, il entre soudainement, avec violence, en brisant tout.

Partout, il n'occupe pas la même place; partout, hélas! il n'est pas heureux...

L'amour fait sourire les unes, il fait pleurer les autres. Il fait sourire Simone et Marianne, il a fait pleurer Marthe... Amour, amour, puisque tu commences par me blesser et me faire pleurer, seras-tu généreux plus tard? me feras-tu sourire?

20 avril 19..

Pourquoi ne m'aime-t-il pas? Nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations. Beaucoup me

trouvent jolie. Je suis riche. Autrefois, sans trop m'en rendre compte, inconsciemment, j'espérais : il était si prévenant et si bon avec moi... maintenant sa conduite est étrange... Marie lui aurait-elle dit combien j'ai été dure pour elle ?

Oh ! que mon cœur est serré ! Je l'aime tant, Franck ! je croyais qu'on ne pouvait aimer de la sorte sans que l'être aimé répondit à votre appel, et j'ai été aveugle : l'exemple de Marthe et de Lionel aurait dû me servir. Elle l'aimait comme j'aime Franck : il ne l'a jamais deviné ; et l'eût-il compris, son cœur s'était donné à Simone. Il était aimable et bon camarade avec Marthe, comme Franck l'est avec moi. Ah ! je le sens bien, il n'a pour moi d'autre affection que celle d'un frère, car il a de l'affection, je ne puis le nier ; le meilleur de son âme sera pour une autre. Il se souviendra de moi tranquillement. Il dira : « C'était une gentille jeune fille. »

Ce sera tout... Et je resterai seule, avec les rêves de mon imagination tout occupée de lui ; et je vieillirai seule avec mon cœur incapable de se donner à un autre que lui.

21 avril 19...

— Pourquoi ne montes-tu plus à cheval ? m'a demandé père tantôt.

— Parce que tu ne montes plus toi-même.

— C'est la faute de mes rhumatismes.

— Cela ne m'amuse pas de me promener avec un écuyer, et les frères de mes amies sont occupés à présent.

— Mais, s'écria père, comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Vous êtes certainement bon cavalier, Franck ?

— Oui, certainement, mais...

Quelle hésitation dans cette réponse !

— Voilà qui est une chose parfaite. Vous accompagnerez Marcelle. Elle prendra Coquette, qui est très sage. Et n'avez-vous pas acheté un cheval pour votre clientèle de campagne ?

— Oui, mon vendeur doit me le livrer dans cinq semaines, quand je m'installerai à Ymauville. Mais, si vous désirez...

— Beaucoup. Ce serait une charmante distraction

pour Marcelle. Soyez son cavalier, je vous la confie. Il répondit sans enthousiasme :

— Je vous remercie de votre confiance. J'accepte.

23 avril 19..

Nous revenons d'une première sortie. Ce matin, il est arrivé sur un cheval noir, qui a très belle allure. Louis m'a sellé Coquette, et nous sommes partis. Notre promenade a été triste. J'étais tellement émue que je ne trouvais rien à lui dire. Je ne sais plus prendre avec lui ce ton de joyeuse ironie que j'avais autrefois. Lui restait comme absorbé par une foule de pensées, qui ne devaient pas être agréables, car, chaque fois que je tournais ma tête vers lui, je voyais son front plissé, ses lèvres serrées, et ses grands yeux, durs à force de préoccupation. Pour l'arracher à cette rêverie, j'ai essayé de parler, mais comment soutenir une conversation qui a cette tournure.

— Il fait très beau, aujourd'hui.

— Oui, très beau, mademoiselle.

— Votre cheval a de la race.

— Oui, il en a.

— Ah! le soleil va nous gêner.

— Il nous aveugle.

— Quelle poussière sur la route!

— C'est insupportable.

Finalement, nous nous sommes tus, ennuyés l'un et l'autre de débiter des sottises. Franck, toujours agréable et brillant causeur, s'est montré d'une platitude rivalisant avec celle de mon notaire; et moi, je n'ai dit que des absurdités.

Père était tout étonné de nous voir rentrer si tôt.

— Es-tu déjà fatiguée, Marcelle?

— Tu sais, papa, voilà deux ans que je ne suis montée à cheval. J'en ai perdu l'habitude.

— Tu la reprendras vite. Tu te reposeras demain. Tu sortiras dans deux jours, si Franck est libre pour t'accompagner.

— Toujours aux ordres de Mlle Marcelle, a-t-il répondu, avec plus de politesse exagérée que d'empressement.

Ah! Franck, Franck, vous parlez comme mon beau monsieur cravaté de blanc! Vous ne m'aimez pas plus que lui! Je ris, j'ai plutôt envie de pleurer.

25 avril 19.

Cet après-midi, Franck est descendu sur son cheval, qu'il a nommé Fergus. Coquette, déjà sellée, a poussé un hennissement de plaisir en reconnaissant son noir compagnon. Marie et papa nous ont souhaité bonne promenade. Nous sommes sortis de la ville au pas ; mais, une fois dans la campagne, nos montures ont pris le trot. La claire journée, fraîche, ensoleillée ! le doux chant que répétait mon cœur ! Il me semblait que, pendant que nous galopions l'un près de l'autre, mon ami m'appartenait davantage, et, grisée par l'air et la course, j'aurais voulu aller toujours ainsi, côte à côte, sur la route blanche, sous le ciel bleu, à travers l'herbe des petits chemins.

Nous avons marché deux heures sans nous arrêter, et sans causer presque. Mais j'étais près de lui ; je regardais son visage, il me souriait parfois ; nous admirions les mêmes chants d'oiseaux.

Au retour, nous avons fait halte sur un monticule, à quelque distance d'Harfleur. Assis sur la colline, les brides de nos chevaux passées à notre bras, nous avons laissé nos yeux errer devant nous. Des poulains gambadaient dans les prairies, avec des bonds gracieux. Dans des herbages, à côté, les vaches paisibles les observaient en ruminant. La Lézarde coulait sans bruit entre les saules et les peupliers aux bourgeons entr'ouverts ; et dans le lointain, nous apercevions le beau clocher de pierre, svelte, effilé, d'Harfleur.

Nous nous mîmes à parler de la splendeur éteinte de ce vieux port dans lequel Philippe de Valois fit construire « une si grande et si belle navire, que oncques n'en avait été mise de pareille en mer ; de « ce hable de Harfleur, » dans lequel Charles V fit faire « un grand appareil de nef, de barges et de vaisseaux » ; de cette ville guerrière, riche et commerçante, que se disputèrent pendant des siècles Français et Anglais. — Nous parlions de la gloire des Cent quatre, de ces humbles et pauvres hommes du peuple, dont l'histoire, ingrate et dédaigneuse, n'a même pas conservé les noms, et qui, dirigés par Jean de Grouchy, délivrèrent finalement des mains ennemies leur vieille cité. Nous parlions de toutes ces choses, mais il semblait bien que l'esprit de Franck, comme le mien, était ailleurs.

— Il est cinq heures; ne serait-il pas temps de continuer notre chemin ?

— C'est vrai; j'oubliais... de vous arracher aux rêveries du passé.

— Du passé... et de bien d'autres choses encore...

— D'autres choses... moi aussi.

Sa physionomie, à ce moment, exprimait une profonde émotion contenue. Mais, comme s'il voulait rompre le charme, il reprit un air indifférent, me parla de riens, faisant des comparaisons entre ma jument alezane et son cheval noir. J'aurais préféré qu'il se tût...

Franck, à quoi songiez-vous tantôt ? J'aurais voulu connaître vos pensées. Je suis jalouse de vos pensées. Je les voudrais toutes à moi. Les miennes, elles me crient : « Tu l'aimes ! » Elles me murmurent qu'il serait doux de nous comprendre, de tout nous dire, et de tout partager.

27 avril 19..

Bonne-maman m'écrit :

« Tes lettres ne sont plus les mêmes. Qui les rend hésitantes et contraintes ? Tu m'aimes et tu as toute confiance en moi. Si tu me caches quelque chose, c'est que tu souffres, qu'y a-t-il, ma petite Marcelle ? »

Grand'mère, votre tendresse est clairvoyante... mais vous ne pouvez deviner... Jamais je ne vous ai dit un mot de Franck. On a peine quelquefois à parler de ceux qui vous sont le plus chers, car les sentiments qu'ils vous font éprouver sont si profonds, si intimes, qu'ils ne sortent pas aisément du cœur. Puis, s'il ne m'aime pas... grand'mère, je ne veux pas vous associer à mon chagrin, je veux que vous me croyiez heureuse.

28 avril 19..

Je ne peux plus supporter cette incertitude, rester dans ce demi-rêve. Il faut que je sache, il le faut absolument... Parler à Marie?... Elle me comprendrait; elle qui l'a tant chéri, elle sait comment on peut l'aimer, son frère... Je la tourmenterais sans résultat. Par charité pour moi, elle essaierait peut-être d'influencer Franck. Cela lui serait-il possible ? Toute insinuation en matière d'amour échoue sou-

vent, car le cœur est tout caprice. Il ne veut pas être forcé, il ne veut pas être guidé, il se donne, ou ne se donne pas; voilà tout...

Je ne sais pas trop ce que je conte, et jusqu'où mes pensées m'emportent. Mais je ne veux pas m'exalter sans fin. J'ai besoin de conseils. J'ai besoin d'être éclairée. J'irai trouver papa.

29 avril 19..

J'ai été ce matin dans ce cabinet de travail, où tant de monde a passé, confiant des espérances, des histoires douteuses, embrouillées, à l'éloquent avocat.

A moi, combien de souvenirs me rappelle cette pièce, où jadis, lorsque j'étais toute petite, je venais avec maman troubler par nos causeries et nos jeux les recherches, les études de père. Il nous écoutait; il oubliait les débats, les tracasseries du métier; puis, quand nous restions trop longtemps, et qu'une plaidoirie plus importante le réclamait, il nous renvoyait doucement.

Orpheline, j'y suis venue plus souvent encore. J'y suis venue lorsque la maison me semblait trop triste, lorsque la chambre vide de la morte me serrait trop le cœur, lorsque trop de tristesse s'appesantissait sur moi... Et père devinait pourquoi je frappais à sa porte; et sans jamais me reprocher de le fatiguer, de l'interrompre, il me laissait m'installer près de lui.

Toute noire, avec mes habits de deuil, j'entrais sans bruit pour ne pas le déranger. Je prenais silencieusement une chaise, et tournais les pages d'un livre, que mère, autrefois, feuilletait avec moi... Tout était calme dans la pièce. Les aiguilles du cartel poursuivaient leur marche sur le cadran doré. Père couvrait de sa ferme écriture des papiers et des papiers qui s'entassaient sur son bureau. Et moi, tout en songeant à la figure calme, douce, souriante, de celle qui n'était plus, je regardais père, avec son visage sérieux, ardent, préoccupé, ses yeux profonds, pleins de fièvre, son front pâli sur une besogne accaparante. Et quand longtemps la plume avait couru, noirci de grandes pages, père, relevant la tête, me voyait là, pauvre fillette sans mère, qui n'avais plus que lui... Il me tendait les bras, me prenait sur ses genoux, et toute son apparente froideur n'était que tendresse pour moi.

C'est là que j'ai tant souffert lorsqu'il m'a dit que, dans notre maison, une autre allait venir...

Mais aujourd'hui, j'aime la noble créature abandonnée, malheureuse, dont il a fait sa femme, la sauvant de la gêne, lui rendant la position sociale qu'elle était en droit d'occuper... J'aime le frère de cette belle, énergique et bonne créature, et je veux savoir s'il m'aime. Je connais son désintéressement, sa fierté, sa loyauté scrupuleuse... Je suis émue, je n'ose parler, je regarde, se détachant sur le papier sombre du bureau, les portraits des ancêtres : avocats, juges, magistrats ; le vieux cartel au tic tac monotone ; tout, même les chaises et les fauteuils aux dossiers de cuir un peu raides, et les liasses de journaux et de notes, et les feuillages légers, et les fleurs, qui garnissent les potiches de Saxe.

Père se tourne vers moi :

— Que veux-tu ?

— Te parler. C'est grave, oh ! très grave !

— Quoi ?

— Que penses-tu de M. Franck ?

— Mais c'est un très gentil et très honnête garçon qui me plaît sous tous les rapports.

— Tu ne serais pas mécontent si... Crois-tu qu'il réussira ?

— Je l'espère : il est modeste et simple, et n'intriguera pas pour se mettre en valeur ; cependant, je crois que son mérite s'imposera.

— Alors, père, s'il m'aimait un jour... si je l'épousais...

Père me regarde longuement :

— Es-tu bien sûre de l'aimer ?

— Oh oui ! bien sûre !

— Ma petite fille, tu pourrais contracter un mariage plus fortuné, plus brillant, plus avantageux aux yeux du monde, accordant plus de satisfactions à l'amour-propre, plus de distractions, de plaisirs et de fêtes. Tu pourrais, suivant l'usage de notre famille, épouser quelque descendant de nos vieilles relations de magistrature ; et c'était à cela que je songeais pour toi, étant attaché fortement à cette carrière, dans laquelle, de père en fils, nous avons gardé notre nom sans tache.

« Mais ce que je désire avant tout, c'est ton bonheur, et ton bonheur se trouve autre part, puisque ton âme s'est donnée... Oui, tu peux aimer Franck, ma chérie. Il est digne de toute estime, il est digne de tout amour. C'est une intelligence très

saine, un jugement très sûr, un cœur très loyal et très aimant, une âme fière et douce. Aime-le donc, ce pauvre garçon, auquel l'existence, jusqu'alors, s'est montrée dure aussi. Aime-le : que l'un à l'autre vous vous soyez force, tendresse, consolation, encouragement au bien. Aime-le : te sachant près de lui, je ne craindrai rien pour toi.

— Père, il y a longtemps que je l'aime de toutes mes forces... mais lui... je ne sais pas... J'ai peur que jamais...

— Pourquoi ne t'aimerait-il pas?... et même, à présent que j'y réfléchis... oui, j'ai cru remarquer... il m'est venu des soupçons... mais j'ignorais si toi-même tu étais attachée à lui de ce sentiment d'amour plus fort que tous les autres.

— S'il m'aimait, ne le dirait-il pas ? Qui l'en empêche ?

— C'est vrai.

— Alors il ne m'aime pas.

— A moins que sa pauvreté...

— Eh bien... ?

— Toi, tu es riche.

— Ce n'est pas un déshonneur.

— Non, mais peut-être est-ce ta fortune seule qui éloigne Franck de toi.

— Oh ! si c'était cela, père, ce ne serait pas difficile de le ramener. Nous y arriverions tous deux. Oui, tu as raison, ce doit être cela. Je n'y avais jamais pensé. Je ne supposais pas que ce fût pour lui un motif de maltraiter son cœur. Que m'importe sa position puisque je l'aime ? D'ailleurs, elle est très convenable, sa position. Son métier est beau et touchant, exercé comme il l'exercera. Et quand il serait misérable, inconnu, dédaigné de tous, je l'aimerais.

— Petite, faut-il lui parler ?

— Oh non ! nous ne sommes pas certains... s'il ne m'aimait pas !... Mais j'espère à présent ; laisse-moi plaider ma cause, veux-tu ?

— A merveille. Montre-toi bon avocat surtout.

— Sois tranquille, je serai digne de toi.

Oui, je la plaiderai bien ma cause, ma grande cause, de laquelle dépend toute ma vie.

Mais oui il m'aime. Comment ne m'en étais-je pas aperçue ? C'est partout, à des riens, que je reconnais

qu'il m'aime. Hier, j'admirais des fleurs : il les a cherchées au milieu des épines qui déchiraient ses mains. Et quand il me les a tendues, quelle émotion sur son visage, quelle tendresse dans ses yeux.

Aujourd'hui, père insiste pour que nous continuions nos promenades à cheval, et nous gagnons la campagne au-dessus de Sainte-Adresse. Avril a semé ses boutons d'or sur les pentes des fossés herbus. Après un bon temps de trot, nous nous arrêtons sous les arbres, nous oublions l'heure en écoutant le bruissement des insectes, et les appels timides des oiseaux traversant l'air au-dessus de nos têtes. Un officier, se rendant aux batteries, passe près de nous :

— C'est joli ce costume d'artilleur, sévère et distingué.

— Cela vous plairait d'épouser un officier ?

— Quelle question ! je n'ai pas dit cela !

— Non, mais vous le pensez peut-être. On a beau plaisanter le prestige de l'uniforme, il est bien réel. Si j'étais devenu officier de marine, vous me trouveriez sans doute mieux que je ne suis.

— Vous êtes très bien comme vous êtes.

Il joue nerveusement avec sa cravache. J'arrache les brins d'herbe autour de moi. Nous ne parlons plus. Tout à coup il me quitte, il cueille des pervenches qui montrent leurs petites têtes bleues à quelque distance. J'entends le bruit du feuillage qu'il froisse. Il est longtemps à faire un bouquet qu'il vient m'offrir : il me semble qu'il a pleuré... Non, il se frotte les yeux en disant qu'une branchette l'a cinglé. Il siffle nos chevaux et nous redescendons vers le Havre. Nous longeons les vieux bâtiments d'une ferme qui se cache derrière les ormes rugueux. Un brouillard léger enveloppe la mer ; les tiges de blé frissonnent sous le vent qui soulève mon chapeau, et fait voltiger les mèches brunes de Franck. Un papillon frôle les naseaux de Coquette qui bondit. Puis le soleil nous baigne dans ses flots de lumière et de chaleur. Je me sens heureuse de vivre. Je chanterais mon bonheur à la nature entière, à la nature ingrate et oublieuse.

— Monsieur Franck, puisque nous passons devant le cimetière, entrons-y déposer nos fleurs.

Nous laissons nos chevaux à la surveillance du gardien. Nous marchons côte à côte dans les allées désertes :

— Ma mère repose là.

— Et la mienne là, répond-il, m'indiquant une

direction opposée, et faisant un mouvement pour se séparer de moi.

— Non, ne nous quittons pas, je viens avec vous sur la tombe de votre mère, puis ensuite vous viendrez avec moi sur la tombe de la mienne.

Et tous deux, en priant et rêvant, nous avons glissé nos pervenches entre les couronnes.

4 mai 19...

Ne me suis-je pas trompée ? Est-ce en pensant à moi que les lèvres de Franck ont tremblé, que ses yeux se sont mouillés d'une larme vite dissimulée ?

J'étais entrée chez S..., le marchand d'antiquités, et j'étais seule dans le magasin, cachée derrière un paravent vitré, plongée dans l'examen d'une vieille dentelle que je détaillais à la loupe : j'avais laissé la porte entr'ouverte comme je l'avais trouvée. J'entends plusieurs personnes passer, puis s'arrêter en parlant avec animation. Je regarde, et je vois Marie et Franck en compagnie d'une jeune fille que je ne connais pas : grande, brune, très bien habillée, et dont le rire découvre des dents admirables.

— Voyons, Franck, dit Marie, viendras-tu enfin ! nous sommes en retard.

— Non, non, Lucille désire que je la reconduise : tu m'as dit toi-même que je dois lui obéir.

Et ils s'envolent gaiement, pendant que Marie s'éloigne seule.

Quelle est cette jeune fille si belle, avec laquelle Franck est dans de tels termes d'amitié franche et joyeuse, encouragée par Marie ? Je dois m'avouer qu'elle est plus séduisante que moi, avec ma figure si souvent triste, avec mon caractère irrégulier et emporté ; mais qui est-elle ? d'où vient-elle ? comment n'a-t-on jamais parlé d'elle à la maison, alors qu'ils la connaissent si intimement ?

Va-t-il falloir que le frère échafaudage de mon bonheur s'écroule, à peine commencé ? Franck, Franck, sera-t-elle votre femme ? est-ce elle qui vous accompagnera dans vos courses à cheval ? elle qui se promènera près de vous, dans la cour d'Ymauville, sous les pommiers en fleurs, près du puits sur lequel sont tombées mes larmes d'amour ? Est-ce elle qui vous attendra dans la vieille maison, elle qui reconnaîtra le bruit de votre voiture au retour de vos visites à travers la campagne ensoleillée ou bru-

meuse ? elle qui vous sourira, lorsque, couvert de neige ou de pluie, vous ouvrirez la porte pour rejoindre votre femme, et vous reposer près d'elle, en vous chauffant à la grande flambée de l'âtre ?

5 mai 19...

Je respire (mais après quelle angoisse) ; hier soir, à peine étions-nous à table que Marie m'a rassurée, sans se douter de mon trouble : Mlle Lucille Marais habite l'Algérie depuis six ans, avec sa mère restée veuve, et dont la santé exigeait un long séjour dans les pays chauds. Lucille est sur le point de se marier là-bas, et avant son mariage, elle est revenue avec sa mère pour quelque temps en France.

— Nous avons beaucoup connu ces dames autrefois, dit Marie ; elles étaient même parmi nos meilleurs amis, mais nous avons cessé de nous écrire, et je dois reconnaître que nous les avons trop oubliées. Nous avons été enchantés de les revoir ! Lucille était une enfant quand elle est partie ; elle est maintenant une belle jeune fille, mais elle est restée aussi rieuse que lorsqu'elle avait quinze ans. Nous avons eu bien de la peine à refuser d'assister à son mariage ; mais c'est vraiment trop loin, et Franck est pressé de s'installer « au milieu des bois, vilain loup, » lui a dit Lucille.

J'écoute Marie : oh ! de quel poids mon esprit est délivré !

6 mai 19 .

— Où allez-vous si tôt cet après-midi ?

— A la Côte, choisir avec mon frère les meubles qu'il peut enlever à Ymauville.

— Voulez-vous de moi ?

— Avec plaisir, Marcelle, mais cela ne vous intéressera guère de respirer la poussière du grenier.

— J'aime beaucoup les vieux greniers. Voulez-vous que je vienne ?

— Mais certainement, ma chérie.

Je suis joyeuse, ne pensant qu'au bonheur présent d'être débarrassée du soupçon de la veille, et de m'en aller par cette claire et chaude après-dinée aux côtés de mon amie, vers Franck, auquel je n'ai pas parlé depuis quatre jours : quatre jours... un siècle !

Nous sortons. Beaucoup de promeneurs circulent

dans les rues. De loin en loin, on nous salue. Nous arrivons à la Côte, nous entrons dans le jardin, où fleurissent, soigneusement entretenus, les rosiers du capitaine. Nous faisons craquer le sable des allées, et ce bruit ne trouble aucun écho, n'amène personne. La maison, silencieuse, semblerait inhabitée, si les portes et les fenêtres, grandes ouvertes, ne laissaient pénétrer les chauds rayons du soleil d'avril :

— C'est comme chez la Belle au Bois dormant, dis-je gaiement à Marie, qui gravit rapidement le perron de pierre blanche.

— Nous allons réveiller le maître de céans, répond-elle en frappant à l'entrée d'une chambre.

Franck apparaît.

— Une visiteuse, puis une seconde, annonce Marie.

Le jeune homme nous introduit dans la pièce, sorte de cabinet de travail, dans lequel sont entassés des livres et des papiers :

— Mon déménagement commence, voyez-vous, mademoiselle; il faut excuser ce désordre; je réunis ici tout ce qui est prêt à partir pour ma future demeure.

Nous gagnons le grenier, où sont relégués d'anciens meubles, qui, réparés, s'en iront dans la maison d'Ymauville. Je laisse le frère et la sœur s'entendre sur l'arrangement d'une commode et d'une armoire Louis XVI, d'un secrétaire et d'une table Empire; et je regarde à droite, à gauche, autour de moi. Le charme des vieux greniers où depuis longtemps nul n'a pénétré! Les grosses poutres sont recouvertes de plusieurs générations de toiles d'araignée; — des caisses, des malles, sont abandonnées dans les coins; — les capotes aux larges rubans accompagnant les visages; les crinolines, les chapeaux cabriolet des grand'mères, évoquent les souvenirs d'un temps disparu; — les rats et les souris ont rongé les livres poussiéreux; ils n'ont pas respecté un des uniformes du capitaine, uniforme fané, oublié là; leurs dents dévastatrices ont fait sauter le crochet de la boîte qui le protégeait, et de larges trous s'étaient dans la tunique lamée d'argent... Ils ont traîné des journaux, des noix oubliées, des jouets brisés qu'ils ont éparpillés partout. — Et moi je ramasse les débris d'un polichinelle, la patte cassée d'un mouton, et je garde dans mes mains ces riens bons à jeter au feu, ces chiffons attaqués par les mites, ces hochets détruits, que les petites mains de Franck ont touchés jadis.

Je découvre un cheval presque intact, qui a dû faire la joie du garçonnet. Et je laisse mes doigts s'enfoncer dans la crinière d'étaupe, et je les laisse caresser la tête et le dos de carton. Et le frère et la sœur ont terminé leurs recherches, et se retournant vers moi, me surprennent ainsi :

— Vous flattez mon cheval, mademoiselle; ah! ç'a été un bien bon compagnon. Que de parties nous avons faites ensemble! Je le croyais vivant.

— Vous aviez de l'imagination. En avez-vous toujours?

— Oui, hélas! toujours. On reste homme ce que l'on était enfant. Je rêvais autrefois, je rêve encore, je me forge des chimères. Je suis déraisonnable et ne sais pas me contenter, comme tant d'autres, de la réalité. C'est vrai que cette réalité a été affreuse pour nous...

Il parle, il parle, il va dire... non.

Le soleil a disparu. Le grenier s'assombrit. Les toiles d'araignée se confondent maintenant avec les poutres noircies. Les crinolines, les jupes à volant, et les chapeaux à cabriolet d'un temps évanoui gisent à terre. Les livres poussiéreux étalent toujours leurs pages rongées et leurs couvertures à demi détruites. Marie a ramassé l'uniforme du capitaine, du naufragé, qui montre d'irréparables déchirures. Et Franck rêve encore... il s'est approché de sa sœur, il touche doucement les épaulettes de la tunique, et, des larmes dans la voix, il ne sait que répéter : « Pauvre père! pauvre père! » Et les dernières lueurs du jour pénétrant dans le vieux grenier silencieux, éclairent, — assis sur des caisses renversées, et songeant aux morts qui sont partis — trois orphelins qui pleurent

8 mai 19..

J'arrosais des fleurs dans le jardin, lorsque j'aperçus Franck, debout, à trois pas de moi.

— Je ne vous ai pas entendu entrer. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— J'arrive pour vous dire que je ne puis vous accompagner aujourd'hui.

— Vous avez souvent des empêchements... enfin!... mais puisque vous êtes là, je vous garde quelques minutes. Mes plantes meurent de soif : voici un second arrosoir; voulez-vous m'aider?

Il obéit, et moi, tout heureuse, je fais, en me penchant sur les plates-bandes, des projets d'avenir à la façon de Perrette... Oui, je crois qu'il m'aime... Je me vois déjà à Ymauville avec lui... Nous entrons ensemble dans la vieille maison : ici sera son cabinet de travail, là sa chambre, ici la mienne, là un salon intime où nul ne pénétrera que nous deux... Comment la tendrai-je, ma chambre?... de bleu, bien que je sois brune; c'est cela... d'un joli bleu très pâle. Et dans mon enthousiasme, je me surprends à répéter tout haut : « Oui, elle sera bleue. » Franck, qui arrose consciencieusement une corbeille d'œillets blancs, me regarde étonné :

— Qu'est-ce qui sera bleu, mademoiselle ?

— Curieux ! cela ne vous regarde pas... pas encore.

10 mai 19..

Je ne sais plus... il n'a d'attachement pour personne. Je me trompais. J'interprétais toutes ses actions suivant mon désir. Et tantôt encore, je me figurais...

Nous étions seuls dans la campagne. Il était calme, très calme. Il me parlait avec abandon. Je retrouvais mon ami d'autrefois. Tenant d'une main les brides de son cheval, l'autre à demi enfoncée dans l'épaisse crinière noire, il regardait droit devant lui.

Ce n'était pas sur les arbres reverdis, sur les jeunes pousses de blé, sur les bandes bruyantes de paysannes qui sarclaient le lin en chantant d'une voix aigre; ce n'était pas non plus sur les collines noyées dans les lointains bleuâtres que s'arrêtaient ses yeux. Ses grands yeux, ils semblaient surveiller en dedans, tout au fond de lui. Je croyais lire son rêve sur son visage, et aussi la résignation, douloureuse mais sûre, d'un courage qui a triomphé, d'une âme qui s'est reconquise.

Puis soudain, il parle, il s'étourdit, me conte des histoires de son enfance, de ces mille petits souvenirs qui sont des riens, et qui parfois attendrissent si fort. Il prononce le nom de sa sœur, et sa figure s'anime :

— Oh oui, je l'aime, continue-t-il; c'est elle qui m'a tenu lieu de tout. Je me suis juré de faire pour elle tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Et lorsque je croyais encore qu'elle n'aurait jamais de foyer, et que, dans mes songes de jeune homme, je

pensais qu'un jour je pourrais fonder une famille, je me disais que chez moi sa place serait belle et grande, qu'elle serait entourée d'égards, respectée, aimée. Je me disais que je ne choisirais qu'une compagne capable de comprendre ma sœur, afin qu'elle vieillisse au moins, la chère Marie, entourée d'affections.

— Et maintenant? interrogeai-je en tremblant...

Je crus qu'il allait se retourner vers moi... Mon cœur battait à se rompre... Ses yeux demeurèrent fixes devant lui; la position de sa main dans la crinière de Fergus ne changea pas; son visage eut une crispation légère. Il me répondit d'une voix nette, ferme, avec rapidité :

— Maintenant, je ne me marierai pas.

Je n'ai pas relevé ces mots, qui ont terminé notre conversation.

Oh! Franck, je comprends à présent... Marie vous a dit... ou bien vous avez deviné... vous savez mon indigne conduite envers elle. Vous aviez de l'amitié pour moi, vous aviez peut-être de l'amour... La révélation de ma cruauté envers celle que vous chérissez avec tant de raison vous a justement indigné. Vous ne vous mariez pas... Je puis me plaindre, je puis pleurer... vous m'avez avertie qu'il ne doit rien y avoir de commun entre nous.

11 mai 19..

Mon beau rêve est fini... Je souffrirai toujours. Ce n'est pas cela qu'elle avait demandé pour moi la mère près de laquelle je n'avais jamais une minute d'abattement, de crainte et de tristesse; les lèvres décolorées aux approches de la mort suppliaient encore pour mon bonheur. Mon bonheur!... c'était vous Franck, et vous ne m'aimez pas! C'est en vain, ma chère petite mère, que ton gracieux visage me sourit. C'est en vain, Vierge de Raphaël, que vous me rappelez les jours les plus aimants de mon heureuse enfance. C'est en vain que ce soir, dans le ciel calme, scintillent des infinités d'étoiles, légions brillantes, vers lesquelles s'élèvent nos yeux et nos pensées. C'est en vain, en vain même, que vers la Côte, je vois, pour la première fois depuis deux ans, la petite lueur de la villa. Franck, vous êtes donc en ce moment dans la chambre où jadis travaillait votre sœur; c'est la même lumière qui retient nos regards...

hélas ! pour raviver aujourd'hui ma souffrance.

Mais cette lampe qui vous éclaire, sous laquelle vous penchez votre tête expressive, c'est encore un peu de vous qui me vient jusqu'ici.

Bientôt, la Côte s'obscurcira. Bientôt, vous partirez. Et pendant que, seul, dans la maison d'Ymauville, vous regarderez en rêvant le beau ciel d'été, vous écouterez le vent d'hiver gémir dans les grands arbres ; ou bien qu'appelé près d'un malade, vous entrerez dans les chaumières y apporter le soulagement et l'espoir ; moi, seule aussi, bien plus seule que vous encore, je vous suivrai par la pensée dans vos courses fatigantes et pénibles, mais embellies par votre dévouement à ceux qui souffrent. Et vous ne saurez pas les sentiments qui m'agiteront pendant que je songerai de la sorte, mes yeux fixés sur ce point de la Côte, où vous êtes encore à cette heure, où vous ne serez plus dans deux semaines ; où vous laisserez tout assombri, désolé, comme dans mon cœur.

12 mai 19..

Est-ce vrai, bien vrai?... Franck, Marie... Non, je n'ai pas rêvé, je vous ai réellement entendus... C'était il y a une heure à peine... je n'y étais pas préparée... J'avais diné chez Marianne, et je revenais plus tôt qu'il n'avait été convenu. Il était neuf heures et demie, la nuit tombait. Avant de rejoindre père et Marie, que je supposais en bas, dans la salle à manger, je montai au salon pour y préparer des cahiers de musique. J'étais derrière le piano ; je cherchais des allumettes pour allumer les bougies, lorsque deux personnes sortirent de la chambre de Marie... C'était elle, c'était Franck. Je ne savais pas qu'il était là. Ils ignoraient mon retour. Ils arrivèrent dans le vestibule. Elle poussa le bouton électrique, et tous deux m'apparurent en pleine lumière, arrêtés devant la porte grande ouverte. Ils ne pouvaient m'apercevoir. J'étais dans un coin, dissimulée par le piano. Je croyais qu'ils allaient entrer. Je ne bougeai pas.

Il décrocha lentement son pardessus. Sa sœur le regardait avec inquiétude. Ils se trouvèrent tournés de mon côté, je voyais leurs visages, leurs gestes.

— Allons, dit-elle, explique-toi. Ta maison ne sera pas installée avant quinze jours. Tu n'avais pas

l'intention d'y aller plus tôt. Pourquoi veux-tu partir ? Tu ne me réponds pas ?

Elle se faisait de plus en plus pressante :

— T'ai-je peiné sans le vouloir. Quelqu'un ici t'a-t-il froissé ? Qui t'a contrarié ?... est-ce moi, Franck, est-ce Marcelle ?

— Oh ! ne l'accuse pas, je t'en prie ! elle est douce, charmante, délicate et bonne !

— Oui, tu ne te trompes pas : elle est très bonne, elle est surtout très loyale !

La chère créature n'avait donc jamais rien dit !

— Pourquoi t'éloigner alors ? Tu es bien pressé de nous quitter, de t'en aller, cahoté par les chemins, commençant ta vie laborieuse. L'inactivité te pèse peut-être ?

— Non, il faisait bon là-haut ! il faisait bon au milieu de vous !

— Comme tu dis cela tristement, mon pauvre Franck ! Il fera bon chez toi aussi, dans ta grande maison garnie des meubles anciens de notre famille ; dans la cour profonde, ombreuse et verte. Il fera bon accomplir la tâche quotidienne, les devoirs si beaux que t'imposera cette carrière, où se rencontrent à chaque pas les occasions de faire du bien, de relever des courages abattus, de ranimer des énergies endormies, de rendre la santé morale aussi bien, mieux encore que la santé physique.

« Puis, la joie peut te venir aussi. Tu ne seras pas seul toujours. Tu te marieras... Et ce sera doux de retrouver chaque soir, l'été devant ta demeure fleurie, l'hiver dans...

— Ma sœur, ma sœur, c'est impossible... Cela jamais. Je n'ai d'autre consolation, d'autre bonheur en perspective que la tranquillité d'une conscience sans reproche, d'une vie toute dévouée à quelques-uns de mes semblables.

— Et c'est déjà beaucoup, mais pourquoi ?..

Il ne répondit pas... Il y eut un long silence. Son visage, tout pâli, se détournait. Peu à peu, les grands yeux bruns se mouillèrent. Elle l'observait tristement. Elle l'attira vers elle, comme un petit enfant ; et lui, tout simplement, tout affectueusement, comme un petit enfant aussi, il laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa sœur, en pleurant... Quand il se fut calmé, elle demanda tout bas :

— Tu l'aimes donc bien ?

— Oh oui ! je l'aime !... et ces promenades, je ne peux plus les supporter : l'entendre, l'avoir là si

près de moi, être obligé de feindre la froideur, c'est affreux...

« Quand je me suis aperçu jusqu'à quel point je l'aimais, j'ai changé de manière d'agir envers elle. Je me suis fait un visage impassible, une conversation banale, afin qu'elle pût croire à mon indifférence, et fût libre, toute libre de me briser le cœur en épousant un autre que moi.

« Si tu savais les tortures que j'endurais, alors qu'elle me disait quelquefois :

« — Monsieur Franck, pourquoi ne me parlez-vous pas?... Pourquoi ne venez-vous plus? Vous n'ouvrez plus mes albums, et ne chantez plus avec moi? »

« Je ne répondais pas, ou donnais des excuses insignifiantes. Peu à peu, elle s'est détachée de moi, me croyant égoïste, bizarre, et très loin d'elle. Comment la pauvre petite aurait-elle démêlé ce qui se passait en moi?... Elle était bonne toujours, bien qu'ayant toutes les raisons de me supposer ingrat, capricieux, ridicule.

« Elle est, elle restera mon unique amour, mon seul amour hors de toi, Marie. La première fois que son beau, son franc regard a croisé le mien, une voix intérieure m'a crié bien haut que ce serait elle seule que je pourrais aimer. Et lorsque devant elle nous parlions de notre enfance, de nos parents perdus, il me semblait que son âme vibrât à l'unisson des nôtres, sa douce âme d'orpheline, que j'aurais voulu faire mienne pour toujours.

J'écoute haletante, je voudrais dire : « Je suis là! » et je ne le puis.

— Non, je suis insensé. J'aurais dû m'en aller bien loin... et puisque mon ami des Landes... Que me reste-t-il à faire? tout supporter avec un visage souriant, la voir se marier, la voir en aimer un autre, et puis... Ah! que n'ai-je à lui offrir une fortune égale à la sienne, une position brillante... Parler à ton mari, à cet homme qui a déjà tant fait pour toi!... Faut-il qu'après la sœur, le frère vienne lui enlever sa fille... On nous soupçonnera... Toi, tu es insoupçonnable et insoupçonnée, mais moi, moi... Je suis un nouveau venu, j'arrive... Et même si cet homme était assez noble pour qu'un doute n'effleure pas son esprit, mon devoir est de me taire.

« Elle, la chère aimée, sentirait sans doute que je l'aime uniquement pour elle, que je l'aimerais délaissée, pauvre, abandonnée de tous, et qu'alors

je serais heureux et fier de lui offrir mon appui, toute ma tendresse, toute ma vie... Elle sentirait ces choses, étant de celles dont le cœur se donne et ne se vend pas, comme moi, comme toi, ma sœur...

« Il faut que je m'en aille, mon secret m'échapperait. J'ai trop souffert... Je ne suis plus maître de moi... Tu vois, je viens de pleurer comme un enfant... Un jour, peut-être, il m'arriverait de pleurer devant elle...

— Oui, mon pauvre Franck, oui, mon cher grand, tu as raison, il faut partir. Pars, pars donc, pars bien vite, mais souviens-toi que je t'aime, et que ta douleur est la mienne.

Elle le baisa longuement, silencieusement, écartant les épaisses mèches de ses cheveux noirs qui lui cachaient le front. Il descendit rapidement l'escalier, et quitta la maison sans parler à personne. Marie éteignit l'électricité, regagna sa chambre. Et moi je suis sortie du salon, émue, le cœur gonflé de larmes de joie... Franck, vous m'aimez!... Franck, je saurai vous retenir...

13 mai 19..

J'ai tout appris à papa, qui me laisse carte blanche.
J'ai dit à Franck :

— Puisque vous nous quittez ces jours-ci, accordez-moi quelques dernières promenades.

— Mais, mademoiselle...

— Il n'y a pas de mademoiselle; je le veux. Faites seller Fergus.

Quel sourire navré m'a répondu! Franck, mon pauvre Franck, je vous peine! mais ce n'est plus pour longtemps. Notre procès sera court, très court. Je sais trop comme l'on souffre en aimant sans espoir pour prolonger votre supplice.

Nous suivions la grand'route. Nos chevaux s'arrêtaient de temps en temps, pour voler au passage quelques brins de trèfle rouge.

— Votre Fergus préfère la verdure à l'avoine. Il sera bien aise d'être à Ymauville; il aura de l'herbe à souhait dans la grande cour.

— Oui.

— Et vous vous plairez dans la vieille maison autour de laquelle grimpent le lierre et la vigne dorée.

— Oui, le lierre fidèle.

— Le serez-vous autant que lui ? J'ai peur que vous ne nous regrettiez pas assez, que vous oubliiez bien vite votre amie.

— Quelle amie ?

— Mais moi donc !

Sans broncher, toujours impassible, il répond :

— Je n'oublierai jamais ceux que j'aime.

— Comme c'est beau la campagne ! Je veux que nous y flânions longtemps aujourd'hui !

— Comme vous répétez : « Je veux », mademoiselle, comme vous devenez volontaire, essayait-il de plaisanter.

— Oui, je veux flâner ; je veux que nous ne rentrions que lorsque le soleil aura disparu derrière cette petite colline, sur le haut de laquelle ces grands arbres morts étendent leurs branches dépouillées et tordues. Je ne veux pas rentrer avant que les bestiaux fatigués cessent de tondre les herbages, pour s'accroupir, en laissant tomber leurs têtes massives. Je ne veux pas rentrer avant que les petits gars qui sifflent dans les champs, avant que les laboureurs qui mènent les chevaux, avant que les paysannes aient regagné la ferme, pour y manger la soupe du soir, en se délassant des travaux du jour. Je ne veux pas rentrer avant que les oiseaux aient caché leurs têtes sous leurs ailes, avant que la rosée n'ait revêtu d'un frais manteau les buissons des sentiers, avant que, dans le lointain ne s'allument les lueurs de la ville. Je ne veux pas rentrer avant que tout bruit se soit apaisé, avant que vous me disiez, que vous me disiez...

— Eh bien, vous ne parlez plus, mademoiselle. Pourquoi avez-vous interrompu votre phrase ?

— Oh ! monsieur Franck, n'est-ce pas que vous garderez toujours un souvenir, un doux et profond souvenir de cette promenade ?

— Oui, mademoiselle, un profond, ineffaçable souvenir.

— Vous ne voulez pas dire un doux souvenir. Vous avez toujours l'air triste quand vous êtes auprès de moi.

— Mais non, je vous assure... Voyez comme Coquette et Fergus s'impatientent. Les pauvres bêtes n'admirent pas comme nous le paysage : elles préféreraient regagner leur écurie.

— Et moi, je ne le veux pas. Cette journée de mai me semble ravissante. Je veux la prolonger encore.

— Mademoiselle, il faut rentrer. Que diraient les méchantes langues?... Je ne suis pas votre frère...

— C'est vrai! eh bien! en avant Coquette, hop Fergus!

Non, Franck, vous n'êtes pas mon frère; et nous sommes revenus silencieux, silencieux comme les arbres que n'animait pas un souffle de vent, silencieux comme nos chevaux qui s'avançaient rapides sur la route déserte, silencieux, comme l'on est silencieux quand on s'aime, qu'on n'ose se le dire, et qu'on chemine l'un près de l'autre sous le ciel pâlisant.

14 mai 19..

Pendant deux jours, il n'a pas reparu, se sentant ébranlé peut-être, voulant redevenir maître de lui-même, se recomposer un visage, fortifier son cœur.

Quand il est descendu ce matin, j'ai trouvé ses yeux si fatigués, son sourire si désolé, que j'ai résolu de tout terminer au plus vite :

— Monsieur Franck, voulez-vous que nous allions à cheval à Ymauville cet après-midi?

Il cherchait des excuses :

— C'est bien loin.

— Mais non; nous reviendrons un peu plus tard; père, tu ne seras pas inquiet, n'est-ce pas?

— Non, ma chérie.

— Alors, à tantôt.

Oui, c'était à Ymauville que je voulais lui parler.

.....
 Nous entrons dans la cour. Les travaux sont terminés, les ouvriers partis. Le soleil filtre à travers le feuillage des ormes et des peupliers; il dore le lierre de la vieille tour au pied de laquelle nos chevaux courent en liberté. Je reprends ma place sur ce puits où j'ai eu du chagrin. Comme j'y suis tranquille à présent sur ma margelle de puits! Je me sens maîtresse des événements. C'est avec bonheur que je regarde le grand jardin paisible, la maison spacieuse, dont miroitent les minuscules carreaux; c'est avec bonheur même que je regarde la pauvre figure torturée de mon ami, qui semble très occupé à casser les branches de ses plus vigoureux pommiers.

— Monsieur Franck?

Pas de réponse.

— Pourquoi ne venez-vous pas vous promener un

peu, plutôt que de mutiler ces malheureux arbres ?

Pas de réponse encore.

— Faites-moi les honneurs de votre propriété. Conduisez-moi partout. Je veux tout voir : le potager, le bosquet, tout.

— Bien, mademoiselle.

Nous marchions l'un près de l'autre.

— Vous ne me dites rien. Ce n'est pas intéressant de se taire toujours. Parlons de quelque chose... Aimez-vous les voyages ?

— Je n'ai eu ni le temps, ni les moyens de m'accorder cette satisfaction.

— Je désirerais beaucoup faire un voyage en Espagne. — Bah ! j'irai plus tard... l'année prochaine... quand je serai mariée.

— Quand vous serez mariée...

— Oui, je n'ai pas l'intention de rester vieille fille ; j'espère me marier d'ici peu.

— Ah !... ah !...

Il pâlit, se trouble, ne peut rassembler deux mots sans s'arrêter, comme prêt à étouffer.

— Ah ! vous l'espérez... quelqu'un de vos connaissances sans doute... de vos amis... comme M. Paul... quelqu'un de très connu dans le Havre... de très riche...

Pauvre Franck ! Et je lui renvoie ces paroles si vraies, qu'il a prononcées l'autre jour avec tant de noblesse. Je feins d'être très fâchée :

— Quelqu'un de très riche, dites-vous. Vous me connaissez bien mal, monsieur. Mon cœur se donne à qui lui plaît... Mon cœur ne se vend pas.

— Oh ! pardon, je vous offense ! Je suis un sot, un malheureux ridicule ! Je sais combien vous attachez peu d'importance à ces misérables questions d'intérêt... Oui, vous avez raison... les cœurs ne s'achètent pas... les cœurs comme le vôtre...

— Ne suis-je pas riche pour deux ? J'ai la fortune de ma pauvre mère, la dot que me donnera papa, ce que me lèguera, bien tard j'espère, ma chère bonne-maman. La fortune n'est pas une qualité. Je veux des qualités à mon mari. Je veux qu'il soit intelligent, loyal et fier. Je veux qu'il soit bon. Je veux qu'il m'aime...

— Et vous avez trouvé ?

— Oui.

— Et vous l'aimez aussi ?

— Je l'aime de toute la force dont je suis capable d'aimer.

Nous avançons dans les allées ombrées. Ses lèvres frémissaient. D'une main nerveuse et tremblante il décapitait à grands coups de cravache les innocentes fleurs qu'il rencontrait sur son passage. Il les écrasait, en répétant entre ses dents :

— Il y a des gens bien heureux, comme s'il eût voulu dire : « Oh ! cet être assez heureux pour être aimé de vous, qu'il disparaisse comme ces fleurs que je piétine. »

— Vous trouvez que celui qui doit m'épouser est heureux ?

— S'il est heureux !... n'êtes-vous pas franche et généreuse, aimable et charmante au-dessus de tout ? Votre cœur n'est-il pas sincère et pur, et meilleur que tout ce que je connais ? Oh ! vous aime-t-il vraiment ? Est-il digne de vous aimer ?

— Son âme est ardente et fine, délicate et noble. Il est si bon, si loyal, et tellement supérieur à tous les jeunes gens que j'ai rencontrés, que je ne crains qu'une chose : ne pas assez mériter son amour.

— Cela jamais. Mais comme vous parlez de lui ! Comme votre voix est changée, vos yeux brillants, votre sourire attendri ! Comprend-il son bonheur ? Vous connaît-il ?... Oh ! que sont les amis de passage comme moi ? Rien, rien dans votre cœur, rien dans votre souvenir, près de celui dont vous m'entretenez avec cet enthousiasme.

— Vous ne me demandez pas son nom ?

— Ne me le dites pas, je ne veux pas le savoir.

— Il me semble qu'à votre place cela m'intéresserait.

— A ma place, à ma place... à quoi bon ?... Que fait-il ?

— Il est médecin.

— Médecin, vous avez dit médecin ! au Havre ?

— Non, pas au Havre... pas au Havre... aux environs... à la campagne...

— Un médecin !... aux environs du Havre !... à la campagne !... Mais qui donc ?... quel supplice, son nom, son nom !... Mademoiselle... ayez pitié de moi !

— Vous vous trahissez... enfin ! c'était ce que je voulais... Vous ne devinez pas quel est le seul que j'aie toujours aimé, toujours aimé dès la première minute ; le seul qui peut faire de moi une femme heureuse... s'il le veut... Franck, Franck, ne le devinez-vous pas ?...

— Marcelle !

Il ne put rien dire de plus. Je lui tendis les mains. Il me donna les siennes ; et sur ces mains enchaînées, nos larmes, en tombant, se mêlèrent, larmes d'ineffable joie.

— Est-ce possible?... Mais votre père ?

— Tout est arrangé depuis longtemps. Je suis pratique, et père est bien bon ! Allons visiter notre maison, maintenant.

Oh ! les projets, émus et ravis ! nous la parcourons du haut en bas, la main dans la main... Mais tout à coup, il faut penser au retour. Quelle tristesse ! nous aurions voulu rester déjà là tous les deux... Nous remontons à cheval. Les oiseaux chantent dans la cour verdoyante, d'où nous sortons lentement. Avant de refermer la barrière, nous regardons encore une fois la vieille demeure que le soleil couchant colore de ses derniers feux. Tous deux d'un même accord, souriant à des rêves intimes, d'une intraduisible douceur, nous faisons un signe de main, en murmurant tout bas : « Au revoir, maison d'Ymauville ! » Oui, au revoir, grands arbres qui nous reverrez souvent. Au revoir, puits antique, mouillé de mes premières larmes d'amour. Au revoir, chère maison, dans laquelle nous rentrerons tous deux, chère maison que je ferai bien accueillir, bien belle à mon Franck, chère maison dans laquelle nous vivrons, nous vieillirons, en nous aimant toujours.

15 mai 19..

Je mesuis arrêtée hier, brisée d'émotion, ne pouvant rien écrire de plus. Je n'ai pu dire la joie de père et de Marie, lorsqu'en rentrant nous leur avons tout appris. La bonne soirée, inoubliable aussi, passée dans le salon, engagés désormais, Franck et moi, l'un vis-à-vis de l'autre, devant mon père, devant sa sœur, devant nos morts... Et maintenant, je referme encore ce cahier. La félicité répandue dans mon âme est de celles qu'on savoure en silence : les grands bonheurs, comme les grandes peines, sont muets.

17 mai 19..

Franck va descendre tout à l'heure. Il descendra désormais chaque jour, et plusieurs fois par jour, jusqu'à notre mariage. Rien ne nous séparera

plus. Tous la tristesse de mon ami s'est dissipée. Son front rayonne, calme ; ses yeux bruns, brillants et doux, cherchent les miens à chaque instant ; et son sourire attendri, le sourire de son père, répond toujours au mien.

28 mai 19..

Je n'écris plus. Voilà dix jours que je n'ai repris mon carnet. A quoi bon !... Franck est là. Je l'écoute. Nous parlons de nos projets d'avenir ; et quand il est parti, je pense à lui sans cesse, et n'ai plus besoin de couvrir ces pages, confidentes muettes de mes chagrins, de mes joies, de mes larmes.

Oui, combien de larmes sont tombées sur ces feuilles : larmes pour toi, ma petite mère, pour toi, père chéri, pour vous, mon indulgente bonne-maman, ma noble Marie, Franck, mon tant aimé.

Ma félicité n'est pas égoïste. Elle se répand en reconnaissance envers ceux qui m'ont chérie. Il me semble que, pour tous mes amis, mon affection s'est doublée, prenant plus de place en mon cœur élargi. Je voudrais que tous pussent partager mon bonheur. Hélas ! c'est impossible, pendant que les uns se réjouissent, les autres pleurent. Nous avons eu nos tristesses aussi. Le malheur apprend à mieux compatir aux misères d'autrui. Franck est bon, Franck est généreux ; et c'est peut-être ce qu'il y a de plus attachant, de plus beau dans lui, cette infinie tendresse pour les souffrants et les déshérités... Il pense avec raison que l'on n'a pas fait entièrement son devoir quand on s'est abstenu de tout mal, quand on est demeuré digne et sincère. Ce que l'homme a de meilleur, c'est ce qu'il donne. Donnons, dans la mesure de nos ressources, l'obole matérielle de notre charité. Donnons sans compter, à tous, l'obole morale de notre pitié, de nos conseils, de nos larmes et de notre amour.

30 mai 19..

Quelle intention charmante il apporte à toute chose ! D'accord avec Marie, il a voulu m'offrir les bijoux de sa mère :

— Savez-vous, Marcelle, m'a-t-il dit, qu'entre amis, entre fiancés surtout, on se donne des présents,

ornés de la *Pierre prédestinatrice* du mois ? Et savez-vous ce que promet cette émeraude, ce qu'elle annonce en ce mois de mai : la fidélité dans les affections. Portez-la, ma fiancée, en souvenir de ma mère.

— Franck, je suis orpheline ; nous nous aimerons encore dans nos morts ; nous parlerons d'eux...

— Portez aussi cette émeraude afin que sa promesse ne nous manque jamais, que notre attachement mutuel nous soit, en effet, la plus grande des joies, le plus précieux des biens, un bien que nul ne peut ravir, que rien ne peut détruire : ni les maladies, ni les chagrins, ni les traverses ; un bien qui suit au delà de la vie.

Oui, Franck, notre bonheur sera sûr et durable, car nous ne l'avons placé ni dans les richesses, ni dans les satisfactions égoïstes, ni dans l'opinion du monde, ni dans les vains plaisirs. Notre bonheur est en nous-mêmes ; notre bonheur, c'est notre amour partagé.

Viennent les épreuves, viennent les peines, dont aucune existence n'est dispensée ; nous serons deux pour les supporter : deux êtres qui s'aiment fidèlement sont bien forts.

9 juin 19..

J'ai tout appris à grand'mère dans une interminable lettre, et voici la réponse que je reçois d'elle aujourd'hui :

« Ma chère petite-fille,

« Les longues pages émues que tu m'as envoyées, que j'ai lues et relues, et beaucoup méditées, sont un chant de bonheur. Je ne puis te dire qu'une chose, dont tu es bien certaine, Marcelle : je m'associe à ta joie ; et toutes les forces de mon vieux cœur s'unissent pour demander ardemment que cette joie soit durable.

« Chère petite ! je ne puis cependant te féliciter sans restriction, puisque je ne connais pas celui dont tu me parles avec tant d'enthousiasme et d'amour. Je sens cet amour si fort, et si violent qu'il me fait presque trembler ! Es-tu bien sûre de celui auquel tu t'es donnée de la sorte... Ton imagination ne s'est-elle pas exaltée dans le vide... N'auras-tu pas une cruelle déception ?...

« Ce serait mal à moi de formuler ces craintes, enfant, de t'attrister, de t'alarmer inutilement peut-être, si je n'ajoutais que je me prépare à venir te retrouver pour ton mariage et pour toujours.

« Oui, ma chérie, je quitte mon antique maison de la place Bayard. Je l'ai vendue depuis hier, et je te destine, en présent de noces, le prix avantageux que j'en vais recevoir. Je quitte Grenoble, ma ville natale, mes belles montagnes, pour m'installer près de toi. Tu m'es plus chère que tout ici-bas. Je suis vieille, et ne pourrais faire souvent le voyage ; et toi, tu vas te créer des devoirs qui ne te laisseraient pas de longs loisirs pour me visiter. Je veux, pour mes derniers jours, sentir autour de moi la chaude affection de ma petite-fille. Je veux mourir près d'elle, en la sachant heureuse.

« Dis toutes ces choses à ton père, mignonne. Demande-lui de me trouver dans le Havre, ou dans les environs, une maison convenable, que je puisse habiter d'ici peu. Françoise me suivra : elle me suivrait plus loin encore.

« Il est en ce moment cinq heures de l'après-midi. De ma chambre, j'aperçois le ciel bleu sur les hauts sommets que nous avons plus d'une fois contemplés ensemble. Dans la pièce, des malles s'emplissent déjà... Ces préparatifs de départ m'émotionnent un peu ; c'est bien naturel : je suis née à Grenoble ; j'y ai vécu toutes mes années, les années de bonheur, les années de revers. Mais lorsque nous serons réunies de nouveau, je ne penserai plus qu'à la joie d'être près de toi.

« Te souviens-tu, mignonne, comme nous étions angoissées toutes deux, lorsque tu m'as quittée. Tu t'efforçais de me cacher tes larmes ; j'aurais voulu toujours te serrer dans mes bras. Il te semblait qu'il n'y aurait plus rien de doux pour toi sur la terre ; l'avenir t'apparaissait menaçant. Vois comme jamais nous ne devons désespérer. Tu souffrais cruellement, en murmurant tout bas, pour la dernière fois : « Au revoir, grand'mère ! » Tu ne savais pas qu'au Havre, où tu ne croyais plus trouver que des sujets de tristesse, ton cœur allait te retenir toujours. Il faut malgré tout garder en son âme une petite place pour la confiance. »

Chère grand'mère ! Je lisais cette lettre, bonne comme elle, dans ma chambre de jeune fille, en pensant que toutes ses craintes se dissiperaient

dès qu'elle verrait Franck; et je courus à papa, lui tout expliquer.

— Sais-tu, petite, il me vient une idée bien simple, mais excellente. Marie et moi, nous irons habiter la villa de son père, la villa du capitaine. Je suis fatigué, je ne plaiderai plus. Nous installerons gentiment ici ta chère bonne-maman. Elle ne sera pas loin de toi. D'Ymauville au Havre, on peut aller et venir souvent.

Et Marie consultée approuva le projet de père; et moi je fis de même. Tout me semble bien. Je suis tellement heureuse!

11 juin 19..

Grand'mère accepte toutes nos combinaisons. Dans deux semaines, elle sera là. Ma petite maman, dans la chambre où tu m'as souri, dans la chambre où tu es morte, où je t'ai vue toute blanche sur ton lit blanc, ta mère, à toi, va revenir. Dans le jardin, dans les pièces de notre pavillon, lorsque, jeune femme, je rentrerai, je l'y verrai, te ressemblant si fort que l'on croirait que c'est toi, dont les cheveux blonds seraient blanchis, dont les yeux bleus seraient un peu voilés.

Mère, je parle de toi, comme si nous nous étions quittées d'hier. Je t'aimais si profondément que les années, les événements, les peines, les joies, rien n'a diminué cet attachement. Tu es restée près de moi, vivante; à chaque instant, dans les heures les plus agitées, comme dans les plus calmes, je me figurais que ta tête allait s'abaisser sur la mienne, ta main caresser mon front, tes baisers effleurer mes cheveux.

En ce moment encore, il me semble que quelque chose de toi flotte autour de moi. J'entends au fond de mon cœur une voix douce, la tienne, murmurer: « Sois heureuse, chérie, sois confiante. Je t'aime toujours, je te bénis. Aimez-vous, soyez bons. » Puis une autre voix chante: « Franck va venir... Il quitte la Côte, il descend en pensant à toi... Il se hâte, car il sait que tu l'attends... Il approche de la maison... Tout à l'heure, tu reconnaitras son pas, tu te précipiteras dans l'escalier, pour être la première à le recevoir, la première à lui sourire... Et la soirée s'écoulera charmante... et dans trois semaines, tu seras à la veille du grand jour... »

12 juin 19...

Anna entre dans ma chambre et vient s'asseoir auprès de mon lit. Elle me regarde en souriant, elle hoche la tête, ouvre la bouche comme pour parler, mais la referme sans rien dire; elle recommence plusieurs fois cet exercice qui la fait ressembler à un jouet d'enfant, ou à un magot de la Chine, mais un bon vieux magot à l'air si doux et si fin!

La tête renversée sur l'oreiller, appuyée sur mes bras relevés, je la regarde et j'attends. Enfin elle se lève, m'embrasse, et va sortir, quand je l'arrête :

— Anna! Anna! qu'y a-t-il donc? est-ce pour me donner une représentation de grimaces que tu es venue me dire une seconde fois bonsoir? Je vais avoir le cauchemar cette nuit! Tu as quelque chose à me dire: reviens donc, je n'ai pas envie de dormir.

— Eh bien oui! voilà; mais j'avais deux choses à te dire: je ne vais t'en dire qu'une, la dernière.

— Non, toutes les deux; va, j'écoute...

— Eh bien, ma petite Marcelle, j'ai retrouvé une vieille histoire de chez nous, qui ressemble un peu à la tienne: tu vois bien que tout ce qui arrive est déjà arrivé autrefois, et chez nous on n'oublie pas; il y en a qui savent tout ce qui s'est passé dans les temps anciens, et ils le racontent quand les gens de maintenant croient qu'il leur arrive des choses qu'on n'a jamais vues.

— Voyons ton histoire, Anna.

— Il y a bien longtemps, mais pourtant c'était depuis la mort de Guéorel, le Géant qui est enterré sur la colline auprès de Sant'Herbot: c'était depuis sa mort, puisque c'est lui qui a fait la cascade du Rusquec. Le seigneur du Rusquec, déjà vieux, perdit sa femme qui mourait en lui laissant une belle petite fille aux cheveux blonds. Pendant plusieurs années, il fut inconsolable: il était devenu farouche, il passait ses journées à la chasse dans les forêts voisines, ou bien il rassemblait ses hommes d'armes et partait se battre dans tous les coins de la Bretagne, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

« La petite restait enfermée dans le château du Rusquec avec une vieille femme qui avait été la nourrice de sa mère, et qui lui apprenait à coudre, à broder, à soigner les malades, et lui racontait tout ce qu'elle avait appris dans sa longue vie.

« Berthe croissait en sagesse et en beauté. Quand

son père rentrait le soir, de ses longues expéditions, se glissant dans son château comme un loup dans sa tanière, épuisé, parfois blessé, elle le pansait, elle le consolait par de douces paroles, et elle seule ramenait parfois un sourire sur ce dur visage, ravagé par le chagrin et les passions violentes.

« Une belle journée d'automne elle travaillait, assise sur une des tours à toit plat qui sont aux quatre coins de la tour du château, quand elle crut entendre au loin un bruit de trompettes et de fanfares. Elle regarda, sans rien voir d'abord, puis, au tournant du vallon qui est dans la direction de Quimper, elle vit apparaître un brillant cortège. En tête s'avancait son père, non pas la tête basse comme d'habitude, non pas couvert d'une armure souillée et ensanglantée, mais paré d'habits magnifiques, et monté sur un cheval plus léger et plus fringant que son coursier de bataille.

« Auprès de lui, sur un palefroi richement harnaché, une dame au maintien fier et altier.

« Le cœur de la pauvre petite se serra, et il lui sembla qu'un danger la menaçait; elle eût mieux aimé voir son père revenir seul, la nuit, que dans tout ce brillant équipage. Mais déjà le pont-levis s'abaissait, et le cortège entra dans la cour; son père descendait de cheval et présentait la main à la belle dame qui descendit à son tour et pénétra avec lui dans le château.

« Alors les trompettes retentirent de nouveau et les hommes d'armes s'écrièrent :

« — Longue vie au seigneur du Rusquec et à son épouse; longue vie ! »

« La pauvre Berthe s'enfuit comme une biche blessée, et, tout d'un trait, jusque chez le meunier du Rusquec, dont le moulin, semblable à une tour, se dresse au milieu des blocs de pierre polis par le cours de l'eau, et domine la cascade; et elle lui dit :

« — Jeannic, je me réfugie chez toi; fais dire à ma nourrice de me rejoindre; si mon père m'envoie chercher, je jure Dieu (qu'il me pardonne!) que je me jetterai du haut du moulin et me briserai la tête sur les rocs de l'Elez. »

« Elle y vécut de longues années; jamais elle ne sortait pendant le jour; jamais elle ne regarda du côté du château, dont les bruits de fête arrivaient jusqu'à elle. On voyait parfois son pâle visage à une petite fenêtre qui existe encore du côté opposé. La nuit, elle errait sur la lande, dans les bois; elle

glissait sur les rochers et sous les chênes avec la légèreté d'une apparition, vêtue d'une robe blanche, ses longs cheveux d'or épars sur ses épaules.

« Les paysans l'aimaient et la craignaient comme une fée. On eût dit qu'elle savait tout et pouvait tout. Plus d'un méchant fut puni, plus d'un pauvre, aidé, sans savoir d'où venait la punition ou le bienfait. Plus d'une mère, terrassée de fatigue le soir auprès de son enfant malade, se réveilla quelques heures après et le trouva sans fièvre, lavé, enveloppé de linge fleurant bon le thym et la lavande ; il n'avait pas crié, la mère n'avait rien entendu : qui avait pu pénétrer, sans bruit, dans la chaumière, si ce n'est la demoiselle, la fée du moulin ?

« Une nuit, elle rentrait, les bras chargés d'herbes et de fleurs, cueillies au déclin de la lune, qui allait disparaître derrière les montagnes d'Aré. Elle entendit en amont le bruit d'une lutte, un cliquetis d'armes, un appel désespéré, et la chute d'un corps dans l'eau.

« Elle accourut au bord de l'Elez : les eaux, grossies par les pluies récentes, étaient hautes et roulaient avec fracas : un corps suivait le courant, heurté sur les roches ; une pâle figure émergeait de temps en temps et était éclairée par les derniers rayons de la lune.

« Berthe prend sa course en avant, puis s'élançe dans la rivière, d'abord sautant sur les grosses pierres qu'elle connaît si bien ; puis elle plonge dans le courant, elle atteint au passage ce qui paraît ne plus être qu'un cadavre et le hisse à grand'peine sur une roche.

« Elle appelle le meunier pour l'aider à transporter le corps jusqu'au moulin. C'était un beau jeune homme ; il respirait encore, mais il avait perdu beaucoup de sang, et il ne reprit connaissance qu'après bien des jours.

« Berthe pensa ses blessures, et apprit de lui, avec horreur, car elle commençait à l'aimer, qu'il était le frère de la nouvelle châtelaine. Il avait été fait prisonnier par les patens ; les siens le croyaient mort quand il avait pu s'échapper, et, apprenant le mariage de sa sœur, prendre la route du Rusquec. Au passage du pont, il avait été assailli par des bandits, et il aurait péri sans le secours que lui avait porté la jeune fille.

« Sa sœur pleura de joie en le revoyant, et lui fit grande fête, mais quand il lui eut raconté ses aven-

tures, il lui déclara qu'il n'aurait jamais d'autre femme que la belle aux cheveux d'or qui lui avait sauvé la vie : et l'orgueilleuse châtelaine vint frapper en suppliante à la porte du meunier.

« Berthe et Alain se marièrent, et vécurent longtemps entre Morlaix et Saint-Pol-de-Léon.

— Ton histoire est jolie, Anna; mais dis-moi, vraiment, ne l'as-tu pas un peu arrangée ?

— Comment! — s'écria-t-elle avec indignation. — Je l'ai dite telle que je l'ai entendue là-bas, je n'y ai rien changé; ce n'est pas ma faute si les choses arrivent tant de fois les mêmes depuis que le monde est monde. Elle est vraie de bout en bout: et la preuve, c'est que mon frère, qui est encore là-bas, a un beau coffre ancien sur le devant duquel toute l'histoire est racontée par figures: et j'ai même oublié de te dire que c'est à la cour du roi Grallon que le seigneur du Rusquec avait connu sa seconde femme; et le roi Grallon est dans le cortège, et c'est saint Corentin qui bénit Berthe et Alain.

« Jamais mon frère n'a voulu vendre le coffre, mais je lui ai écrit, et il va l'envoyer par le bateau de Morlaix: ce sera mon cadeau de nocés, et c'est la deuxième chose que je voulais te dire. Maintenant je te dis adieu pour tout de bon.

14 juin 19..

Depuis que nous sommes fiancés, Franck et moi, nous n'allons plus à cheval ensemble; mais je vais le retrouver avec père ou Marie à la villa de la Côte, et lui descend le plus souvent possible. Ce matin, nous sommes montés au cimetière. Je me suis de nouveau agenouillée sur la tombe de sa mère... une grande pierre blanche, près de laquelle pousse un rosier dont les fleurs s'effeuillent. Puis il est venu sur la tombe de maman, au pied de la belle croix de marbre, toujours enlacée de fraîches couronnes, de bouquets. Je suis restée bien longtemps, pensant à la chère morte qui n'était plus là pour être heureuse avec nous... Mais si, mère, tu étais là...

Nous avons voulu visiter une autre tombe... Et nous sommes descendus lentement sans parler, sur le rivage. Le soleil se jouait sur les flots argentés qui mouraient mollement sur les galets blancs; les barques des pêcheurs sillonnaient l'immensité tran-

quille; et Franck, grave, debout sur la grève, est resté tête nue, pendant que mes mains se joignaient en une ardente prière pour celui qui dort au plus profond des eaux. — Et soudain je me rappelai cette violente émotion, ressentie, il y a trois ans, un soir que, chez Marianne, à la villa d'Yport, je regardais, du balcon de la salle à manger, les feux d'un paquebot, qui brillaient en s'éloignant dans les ténèbres. Mon cœur s'était serré d'une façon singulière; ses fibres les plus intimes avaient tressailli, comme si quelque être bien aimé, disparu dans les sombres abîmes, implorait mon souvenir et ma compassion... Alors, Franck, je ne vous connaissais pas... Mais il est d'étranges rapports d'âmes, et c'était peut-être l'âme de votre père naufragé qui jetait un appel à la mienne.

18 juin 19..

Le coffre du frère d'Anna est arrivé : il est magnifique, mais c'est une maison. Les déchargeurs ont nettement refusé de risquer de se rompre les os en le montant dans l'escalier. Il a fallu le laisser sous la remise : à Ymauville, l'effet en sera superbe, dans cette vieille maison où ne manquent pas les grandes pièces.

Le large panneau de devant est divisé en deux parties : à gauche un pont sur lequel trois figures épouvantables se penchent et regardent une forme humaine qui descend au fil de l'eau. Sur la rive, une femme lève les bras au ciel. Au milieu de la rivière, sur un gros rocher, un moulin.

Sur le panneau de droite, une noce bretonne déroule un vingtaine de processionnaires, distribués selon les lois d'une perspective contestable. Il y a des joueurs de biniou, de rebec, de violes, en petit manteau court, qui lèvent la jambe à une hauteur démesurée. Derrière eux, à cheval, un personnage barbu, couronne en tête, évidemment le roi Grallon : puis un jeune homme et une jeune femme aussi à cheval, puis d'autres personnages parmi lesquels peuvent être les seigneurs du Rusquec.

Au milieu des deux panneaux, un évêque, saint Corentin, cela va sans dire, étend la main pour bénir.

Le coffre est signé Yan Maestic et daté de 1625.

Il a eu un vrai succès ; toutes mes amies viennent le voir, elles s'ingénient à trouver une ressemblance

entre les figures du panneau et les personnages, jeunes ou vieux, gais ou graves, qui doivent assister à notre mariage. Et de rire ! Je n'ose révéler les noms des trois respectables membres de la société havraise qui furent déclarés être les trois véritables sosies des trois affreux malandrins penchés sur le pont de l'Elez.

29 juin 19

Grand'mère est arrivée, grand'mère est ici. Je suis allée au-devant d'elle à la gare avec père et Franck. Comme mon cœur battait, comptant les minutes qui nous séparaient de la descente du train ! J'aperçois enfin le long panache de fumée noire, et la locomotive, lancée à toute vapeur, s'arrête brusquement... A la portière d'un compartiment se penche une petite dame vêtue de noir, au fin visage, et je me précipite vers elle, vers bonne-maman. Elle m'embrasse, pendant que je la débarrasse de ses menus paquets, et de la fameuse canne à pomme d'argent :

— C'est inutile, grand'mère ; vous allez gagner la voiture qui vous attend, en vous appuyant sur mon bras, comme à Grenoble.

Mais père et Franck nous ont rejointes... Et je présente à grand'mère mon fiancé... Et grand'mère, attirée tout de suite par cette belle figure ouverte, par ces yeux si francs, par cet air de distinction, tend sa petite main gantée, que Franck baise avec respect.

La chère Marie ! La chère bonne-maman ! Elles ont été parfaites l'une vis-à-vis de l'autre ! Comment deux âmes si nobles, d'ailleurs, ne se comprendraient-elles pas ? Puis, tous les malentendus sont finis. Elles sympathisent et s'unissent en nous.

Que de questions, que d'attendrissement !

— Etes-vous bien fatiguée, grand'mère ?

— Non, du tout, ma chérie, et ta vue me repose.

— Françoise est arrivée ; voulez-vous qu'elle ouvre vos malles ?

— Nous irons tout à l'heure les ranger ensemble. Sais-tu qui se propose d'assister à ton mariage ? Mlle Sidonie. Elle veut embrasser ce jour-là sa Mauviette — elle s'obstine à te nommer ainsi. Elle t'apportera de Grenoble, devine quoi...

— Un bouquet de ses merveilleuses roses, avec un couple de serins, je suis sûre...

— Justement.

— Cela me fera plaisir de la revoir. Nous lui ferons bon accueil, n'est-ce pas, Franck ? Elle m'aime tant !

Franck sourit. Il est à quelque distance de nous, et ne détache pas ses regards du petit groupe formé par grand'mère, grand'mère toute blanche dans sa robe noire, et moi, toute noire dans ma robe blanche.

Mais je le quitte pour accompagner bonne-maman à sa chambre. Là, nous sommes seules, elle me caresse plus tendrement encore. Je me laisse glisser à ses genoux ; j'appuie ma tête sur le bras de son fauteuil, et, plongeant mes yeux noirs dans ses yeux bleus :

— Eh bien, grand'mère ?

Oh ! la chère enthousiaste ! elle ne songe plus à ses craintes. Franck l'a gagnée comme moi :

— Eh bien, mignonne, je te l'aurais choisi, répond-elle simplement.

4 juillet 19..

Je reçois toutes les félicitations de mes amies : des lettres à n'en plus finir, lettre charmante de Simone, lettre émue de ma pauvre Marthe, lettre curieuse d'Andrée. Puis chaque jour ce sont des visites, si longues, si longues ! visites de toutes les nouvelles mariées, fiancées, jeunes filles de ma connaissance.

Que de questions, à toutes lesquelles il faut répondre ! Germaine, très élégante, arrive en glissant sur les tapis. Elle se laisse tomber sur un fauteuil, en ayant soin cependant de disposer gracieusement les plis de sa robe. Elle est si coquette, Germaine ! A peine m'a-t-elle embrassée qu'elle demande :

— Raconte-moi comment sera ta toilette.

— En mousseline de soie.

— La mienne était garnie de dentelles, et si bien réussie ! Mme X..., d'ailleurs, est une excellente couturière. Je suis sûre qu'elle t'habillera d'une façon ravissante. Si tu le veux, je te donnerai des conseils.

Henriette entre et s'écrie :

— J'interromps vos confidences.

— Nullement, nous parlons chiffons.

Elle pousse un « oh ! » d'incrédulité :

— J'espère que tu recommenceras pour moi le récit de tes amours, petite surnoise ! Il y avait bien

deux mois que je ne t'avais vue quand j'ai appris la grande nouvelle; tous mes compliments, mademoiselle. Nous savons à présent pourquoi tu nous délaissais; tu étais occupée ailleurs. La société de M. Berthalte semblait, avec raison, beaucoup plus intéressante que la nôtre. Il est très bien, ton fiancé! Je prie saint Antoine pour qu'il m'en dénicher un pareil.

Elle rit comme une folle.

— A quand la noce ?

— Dans trois semaines.

— Ça ne traîne pas, mais vous vous connaissez depuis si longtemps!

— Depuis sept mois; et je puis dire que nous avons sympathisé dès le premier jour.

— Un vrai roman, alors!

Ses moqueries, dépourvues de toute méchanceté, sont troublées par Thérèse qui, maîtresse de maison modèle, nous entretient de l'installation, des perfectionnements, embellissements du pavillon que, depuis son mariage, elle habite sur le boulevard François-I^{er}.

— Et chez toi, termine-t-elle, comment sera-ce chez toi ?

— Oh! chez moi ce ne sera pas aussi coquet, aussi pimpant que chez toi, Thérèse. Nous avons une grande cour, une vraie cour de ferme, avec des poiriers et des pommiers, dont je vous invite à venir toutes goûter les fruits, en automne. Notre maison est vaste, un peu triste d'aspect pour le moment, mais quand toutes les fenêtres en seront ouvertes, quand toutes les plantes grimpantes auront fleuri et rejoint le lierre de la vieille tour, ce sera bien joli. Les pièces sont profondes; nous les tendrons de tapisseries ou d'étoffes anciennes aux riantes couleurs. Nous avons de beaux meubles Empire, et Anna m'a fait cadeau du coffre breton, légendaire, qui vous a tant amusées. — Dans ce coffre j'ai serré les dentelles et les broderies fantastiques de finesse, broderies et dentelles de famille, que grand'mère a mises dans mon trousseau.

Car c'est bonne-maman encore qui m'a offert mon trousseau; il est beaucoup trop luxueux pour la campagnarde que je vais devenir... Mes amies l'examinent, l'admirent, et ne tarissent pas en éloges sur la munificence de grand'mère. Comme l'on m'a gâtée! Dans la pièce où ma chère Marie a exposé nos cadeaux, on est tout d'abord ébloui en entrant

par le ruissellement de la vaisselle d'argent et des coupes de vermeil, souvenirs de nos amis.

M^{lle} Sidonie s'était fait annoncer avec un couple de serins et un bouquet de roses. Elle n'avait pas dit qu'elle serait précédée par l'envoi des mignons verres de cristal taillé, que souvent j'ai admirés chez elle... Je vais bien vite la remercier, ma fidèle demoiselle Sidonie, et aussi le bon curé de Clémencières, dont le cadeau très simple — des petites fleurs de la montagne nouées par une faveur ôtée sans doute de quelque boîte de baptême — m'a profondément touchée.

— Ta bague, ta bague...

Il faut que je la détache de mon doigt, et que je la fasse circuler de l'une à l'autre de ces gentilles curieuses.

Franck s'est ruiné pour m'offrir ce bijou : une opale admirable — la pierre que je préfère entre toutes — encerclée de diamants. Pauvre Franck ! Je crois qu'il a dépensé pour cette folie les économies de bien des mois. Mes amies s'extasiaient sur le travail et la finesse de ma bague de fiançailles... et moi je pense que le plus petit anneau de métal qu'il eût passé à mon doigt — comme en tremblant un peu il a passé celui-ci — m'eût été précieux, précieux toujours, puisqu'il est le gage de notre mutuel amour.

— Quel voyage feras-tu ?

Je les scandalise fortement en leur déclarant que nous ne voyagerons pas... du moins pour le moment. Peut-être plus tard nous déciderons-nous... Quant à présent nous ne désirons que le repos, la solitude. Nous avons passé tous deux par de trop fortes, trop cruelles, puis trop douces émotions ; nous avons besoin de nous ressaisir. Pourquoi irions-nous semer notre bonheur sur les routes de l'Italie ou de l'Espagne... quand ce bonheur nous attend à Ymauville où, pour la première fois, nous avons parlé de notre tendresse.

Cette rêverie est troublée par Marianne, fermière de Belleval, qui entre en tourbillon :

— Bonjour, Marcelle ! quel vent aujourd'hui ! Il a failli m'enlever mon chapeau ; c'est qu'aussi René conduisait si vite ; notre cheval paraissait voler sur la grand'route. Je t'apporte des fleurs.

Puis, soudain attendrie, une larme au fond de ses grands yeux :

— Si tu savais comme je suis heureuse !... et toi ? parle-moi de toi... parle-moi de lui...

Quand la visite se prolonge longtemps, et que Franck, impatienté de m'attendre, — car c'est interminable une séparation de huit heures ! — ne trouve plus d'agrément dans la lecture de son journal, ni dans sa cigarette, ni dans aucune conversation qui n'est pas la mienne, il entre d'un air fâché dans le salon. Mais je lui adresse un gros signe de reproche qui lui fait baisser la tête, puis un sourire qui le remet en bonne humeur. Je le présente à mes amies ; et, calmé, il écoute avec moi la fin de leurs bavardages.

Celles-ci répètent dans les salons du Havre : « M. Berthal est très aimable, — M. Berthal est très spirituel, — M. Berthal est très intelligent, très distingué. »

Oui, Franck, vous êtes tout cela, vous êtes mieux que tout cela : vous êtes bon, et vous m'aimez.

20 juillet 19..

10 heures soir.

Dix heures sonnent. Je suis seule dans ma chambre, au soir du dernier jour de ma vie de jeune fille. Je me suis arrêtée quelques instants à ma fenêtre. Là-haut, j'aperçois, à travers les arbres feuillus, briller une petite lueur. Elle vient de la ville du capitaine : Franck est là, Franck, qui, demain, sera mon mari. Le bonheur pénètre mon âme entière, le vrai bonheur, profond, doux, calme, tout intime.

Avant de me quitter, ce soir, il m'a dit, Franck, en me prenant la main, pendant que son regard se levait vers le ciel, et que son oreille se tendait pour mieux écouter le bruit de la mer mauvaise, il m'a dit :

— Ne croyez-vous pas qu'ils nous voient, se réjouissent avec nous, s'unissent pour nous bénir ?... A demain, ma fiancée.

— A demain, Franck, à toujours !

Et toi, ma morte bien-aimée, tu es la première vers laquelle s'élèvent les chants de ma reconnaissance. Mère, ma chère petite mère, je sens que tu veilles encore sur moi, comme autrefois, lorsque ton soufrire illuminait mon cœur d'enfant. Ton joli pastel rayonne de beauté, de fraîcheur, de jeunesse ; tes yeux sont abaissés sur moi ; tes yeux sont parlants ;

je les contemple et je les écoute. La Vierge de Raphaël, dont tu as posé près de mon lit la pieuse image, m'entretient encore de toi. Et toutes ces choses, auxquelles je mêle ta pensée, loin de m'attrister ce soir, me semblent des promesses de bonheur.

Bonne-maman, ma vie de jeune fille est tout embaumée du souvenir de ta tendresse. Je viens de poser mes lèvres sur les boucles blanches de tes cheveux, et de quitter, sur la pointe du pied, la chambre où tu reposes.

Et toi, père, toi qui jadis fus peiné de ma haine envers la noble créature dont tu as fait ta femme, tu sais que mon ennemie est devenue pour moi la plus chère et la plus vénérée des amies, Franck et moi, nous voulons qu'elle soit la plus aimée des sœurs.

Mère, c'était à toi que je pensais, lorsqu'en un jour de trouble et de tristesse, je rouvris ce cahier pour me réfugier dans le passé, le doux passé qui était toi. C'est encore à toi que je veux envoyer ma dernière pensée, avant de le fermer ce soir, et pour toujours, espérant que mon existence de femme, comme celle des peuples heureux, n'aura pas d'histoire. Mon âme est en paix, mon cœur envisage l'avenir sans effroi; parce que ta prière attendrie, mère, est exaucée, et que Dieu, pour la vie, a mis près de moi « quelqu'un pour m'aimer ».

FIN

DEUX LIVRES INDISPENSABLES

LE GUIDE DES CONVENANCES

par LISELOTTE

Encyclopédie la plus complète et la plus attrayante du SAVOIR-VIVRE, OBLIGATIONS SOCIALES, USAGES MONDAINS.

Extrait de la Table des matières :

LE MARIAGE

La première rencontre. La demande. Relations et lettres entre fiancés. La bague. Les cadeaux. Le cortège. La messe. Les garçons et demoiselles d'honneur. Les repas de nocés, etc.

LA NAISSANCE

Le choix d'un prénom. Le baptême. La layette.

PREMIÈRE COMMUNION

La préparation religieuse. Au catéchisme. La toilette de communiant. A l'église. La confirmation.

LE DEUIL

Derniers moments. Les condoléances. La cérémonie religieuse. Durée du deuil, etc.

LES RÉCEPTIONS

Les déjeuners. Les invitations. Les soirées dansantes. Les goûters, etc.

LA VIE AU DEHORS

Dans les magasins. Les salutations. Les poignées de main. Les pourboires. Au théâtre. Les domestiques, etc.

LA CORRESPONDANCE

Comment il faut écrire. Nombreuses formules d'en-têtes et de finales. Les cartes de visites, etc.

RAPPORTS MONDAINS

Les présentations. Les visites. La conversation. Les titres. Les audiences. La tenue de visites. Petits divertissements. Les vacances, etc.

Un volume de 450 pages, relié sous une belle couverture.

Prix : 5 fr. 75

F^{ce} contre mandat-poste de 6 fr. 25.
Etranger : 7 francs.

LA CUISINE FAMILIALE

par le GRILLON du FOYER

La plus abondante encyclopédie culinaire; le guide quotidien de la maîtresse de maison.

Contenant plus de 1.500 recettes.

Extrait de la table des Matières :

Potages et soupes (120 recettes).
Entrées, hors-d'œuvre (65 recet.).
Pâtes et riz (50 recettes).
Œufs (70 recettes).
Poissons (120 recettes).
Légumes (210 recettes).

Viandes :

Boeuf (65 recettes).
Veau (65 recettes).
Mouton et agneau (45 recettes).
Pore (25 recettes).
Gibier (30 recettes).
Volailles (35 recettes).
Sauces (20 recettes).
Pâtisserie (135 recettes).
Gâteaux et fruits (35 recettes).
Confitures.
Bonbons et sucrerie.
La conservation des aliments.
Liqueurs de ménage.
Boissons, Sirops, Tisanes.

La cuisine.

La salle à manger.

Les repas de cérémonie.

Le découpage.

La cave.

Quelques conseils.

Un volume de 400 pages, relié sous une belle couverture.

Prix : 5 fr. 75

F^{ce} contre mandat-poste de 6 fr. 25.
Etranger : 7 francs.

Adresser commandes et mandat-poste à Monsieur le Directeur du Petit Echo de la Mode, 1, rue Gazan, Paris (XIV').

**L'ALBUM
DES OUVRAGES DE DAMES N° 1**

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE*, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

**L'ALBUM
DES OUVRAGES DE DAMES N° 2**

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

**L'ALBUM
BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3**

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N°s 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

**L'ALBUM
DES OUVRAGES DE DAMES N° 4**
contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de
:: :: :: :: ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
"Elégance" et "Economie"
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Etranger : 18 fr.
Six mois : 7 fr. - Etranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris-14^e.